

Mikhaïl Naïmy

LE LIVRE DE

Alcedao



MIKHAIL NAIMY

LE LIVRE DE MIRDAD

UN PHARE ET UN HAVRE

Traduit de l'anglais
Titre original :
The Book of Mirdad
A Lighthouse and a Haven

DEUXIÈME ÉDITION

1991

HAARLEM -ROZEKRUIS PERS -PAYS-BAS

ISBN 90 6732 075 7

© 1981 Rozekruis Pers, Haarlem, Pays-Bas

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	
L'HISTOIRE DU LIVRE	
I — L'abbé enchaîné	
II — La montée de silex	
III — Le gardien du livre	
LE LIVRE	
1. Mirdad se révèle et parle des voiles et des sceaux	18. Mirdad devine le décès du père de Himbal et ses circonstances. Il parle de la mort. Le temps est le plus grand jongleur, La roue du temps, sa jante et son axe
2. La parole créatrice. Le moi est la source et le centre de toutes choses	19. Logique et foi. L'abnégation est! 'affirmation de soi. Comment arrêter la roue du temps. Les pleurs et les rires
3. La sainte trinité et l'équilibre parfait	20. Où allons-nous après la mort? Le repentir
4. L'homme est un dieu dans les langes	21. La sainte volonté universelle. Pourquoi, quand et comment tout arrive
5. Des creusets et des cribles. La Parole de Dieu et celle de l'homme	22. Mirdad décharge Zamora de son secret et parle du mâle et de la femelle, du mariage, du célibat et du triomphateur
6. Maîtres et serviteurs. Les compagnons donnent leur avis sur Mirdad	23. Mirdad guérit Sim-Sim et parle du grand âge
7. Micayon et Naronda ont un entretien nocturne avec Mirdad qui les avertit du prochain déluge et leur commande d'être prêts	24. Est-il légal de tuer pour manger ?
8. Les sept cherchent Mirdad dans son aire, où il les met en garde contre les actions faites dans le noir	25. Le Jour de la Vigne et sa préparation. Mirdad trouvé absent la veille de ce jour
9. Le chemin vers la vie sans douleur. Les compagnons voudraient savoir si Mirdad est le passager clandestin	26. Mirdad harangue les pèlerins pour le jour de la Vigne et soulage l'Arche de quelque poids mort
10. Le jugement et le jour du jugement	27. Convient-il de prêcher la vérité à tous ou aux seuls élus? Mirdad révèle le secret de sa disparition la veille du Jour de la Vigne et parle de l'autorité contrefaite
11. L'amour est la loi de Dieu. Mirdad devine une brouille entre deux compagnons, demande une harpe et chante l'hymne de la nouvelle arche	28. Le prince de Béthar apparaît avec Shamadam dans l'Aire. Le dialogue du prince et de Mirdad sur la guerre et la paix. Mirdad est pris au piège par Shamadam
12. Sur le silence créatif. La parole est au mieux un pur mensonge	29. Shamadam essaie en vain de gagner à sa cause les compagnons. Mirdad revient miraculeusement et donne à tous les compagnons, sauf Shamadam, le baiser de foi
13. La prière	30. Le rêve de Micayon est révélé par le Maître
14. L'entretien de deux archanges et l'entretien de deux archidémons lors de la naissance intemporelle de l'homme.	31. La grande nostalgie.
15. Shamadam fait une tentative pour faire partir Mirdad de l'Arche. Le Maître parle du fait d'insulter et d'être insulté, et de l'intégration du monde dans la sainte compréhension	32. À propos du péché et de la perte des tabliers en feuilles de figuier
16. Sur les créanciers et les débiteurs. Qu'est-ce que l'argent ? Rustidion est libéré de sa dette envers l'Arche	33. La nuit, le chanteur sans pareil
17. Shamadam a recours à la corruption dans sa lutte contre Mirdad	34. De l'œuf primordial
	35. Des étincelles sur le chemin qui mène à Dieu
	36. Le jour de l'Arche et son rituel. Le message du prince de Béthar sur la lampe vivante
	37. Le Maître avertit la foule du déluge de feu et de sang, montre le chemin d'évasion, et lance son Arche

INTRODUCTION

Lorsqu'un chercheur de la Vérité suprême est confronté à une légende comme celle de Mirdad, il fait une étonnante découverte dès la première description de la montée de silex. Il découvre en effet que l'aventure décrite par la légende de Mirdad ne peut se dérouler que de juste manière.

Pourquoi ?

Parce qu'une Vérité au sens le plus élevé ne peut être saisie que si une place lui a été faite. Et cette place est faite lorsque la vérité relative, la vérité terrestre éphémère, illusoire, a été expulsée de notre propre être, qu'elle a été consommée intérieurement, qu'elle a été vaincue en nous.

Entre la vérité soumise à un perpétuel changement et la Vérité issue de Dieu bée un profond abîme, celui de la vérité relative délimitant le néant. Au moment psychologique, cette ligne de démarcation fait prendre conscience au chercheur, oui, lui fait saisir qu'il ne connaît rien ou si peu de la Vérité absolue, omnipotente et omniprésente.

Ce savoir n'est pas donné d'emblée au candidat sincère dès les premiers pas de son pèlerinage, mais seulement après d'innombrables efforts entrepris par l'ancien être afin d'accéder à la Vérité. Il lui est peu à peu révélé à force de chuter et de se relever, après une lutte quasi désespérée sur le chemin conduisant vers le haut.

Sur son chemin vers le haut ? Oui, sur son chemin vers le haut, chemin qui conduit à une phase cruciale de sa vie, à une crise profonde, à l'expérience intérieure d'avoir atteint une limite.

C'est l'expérience de ne pas pouvoir accéder, en sa qualité d'homme de cette nature, à la Vérité dans sa forme la plus pure, car cette Vérité appartient à la nature originelle et ne se laisse pas appréhender par l'homme tombé.

Elle lui est révélée pas à pas et seulement après qu'il ait, par un revirement fondamental et une toute nouvelle manière de vivre, donné la possibilité à l'âme divine innée de se développer.

Aucune forme de culture, aucun exercice, aucune vie religieuse bourgeoise ne permettent un tel épanouissement de la nouvelle âme; seule la disparition consciente de tout ce qui lui fait obstacle le peut.

Ce développement fut de tout temps et aujourd'hui encore entrepris avec les élèves des écoles spirituelles sous l'égide d'une direction avisée. Ce n'est que lorsque le candidat possède la somme d'expériences requise qu'il est prêt à se retirer au profit de la véritable vocation de sa vie. Il peut alors abandonner tout ce qui s'avère inutile pour le nouveau processus en devenir.

Il abandonne premièrement le pain de vie septuple terrestre, c'est-à-dire les sept forces du sang qui sont autant d'entraves, la manne de cette nature. Puis, par la transmutation, il

délaisse son vêtement, ses désirs ou vêtement astral, pour finalement laisser son bâton, son serpent de feu ou bâton de la conscience.

Ainsi dépouillé, sans nourriture, brisé, blessé, sans bâton et sans soutien, le candidat parvient au sommet de son premier but qui n'est ni gloire, ni sublimité mais qui le place devant l'abîme, le néant. Il s'agit ici du néant qui gît entre le long passé et un événement tout nouveau -celui de Mirdad.

Et pourtant cette crise, ce nadir, ce point de revirement, représente le point de départ d'une nouvelle phase sur le long chemin conduisant à la Vérité.

La phase qui succède à ce nadir est précisément l'expérience de Mirdad. Après un sommeil long d'éons, les forces-âme éveillées entrent en action, se mettent à circuler dans le candidat, déclenchant ainsi le processus de la transmutation ou transformation.

C'est à cette lumière que nous devons voir la légende de Mirdad. Mirdad, symbole de la nouvelle âme inviolable, accomplit au cours d'une phase préparatoire de sept ans, un travail de serviteur, dans le silence et la discrétion. Les forces-âmes agissent en secret, à l'insu du candidat qui n'en est pas encore totalement conscient. Celui-ci œuvre au sein d'une place de travail adéquate, dans une arche qui représente un champ de rayonnement magnétique élevé.

Dès les premiers instants, il se heurte aux obstacles et aux résistances que lui oppose un Shamadam. Cet adversaire classique, décrit de différentes manières dans les livres de sagesse et les légendes, n'illustre pas un obstacle extérieur à son être, mais se trouvant toujours à l'intérieur du système microcosmique. Les légendes considérées de cette manière-là ne sont ni phantasmes, ni projections d'images-pensées, mais autant d'indications utiles au candidat des Mystères.

Shamadam représente l'aspect volonté de l'homme terrestre qui n'est pas encore vaincu, la volonté qui n'est pas enflammée en Dieu. C'est Authadès, celui qui entrave et agresse continuellement la Pistis Sophia sur son chemin vers le treizième Éon. C'est aussi Mordred, l'adversaire noir dans la légende du roi Arthur. C'est également Hérode, le « roi-moi », qui veut tuer le principe-âme nouveau-né.

Pourtant, si l'élève est prêt à abandonner cet élément de volonté si dominateur au profit du développement de l'âme, s'il ne dévie pas de son chemin et qu'il n'accepte plus aucun compromis, le mal est alors détruit par sa propre impiété. C'est là la signature du mal, de tout ce qui dévia du Plan divin et qui tôt ou tard sera détruit, n'étant pas prévu dans le plan de création divin et n'ayant de ce fait aucune consistance réelle.

C'est ainsi qu'il faut voir la légende de Mirdad, comme toutes celles d'ailleurs qui furent transmises au fil des temps à l'humanité et qui restent autant d'indications et d'éclaircissements pour tous ceux qui désirent suivre ce chemin et qui le peuvent encore.

Le monde et l'humanité se trouvent actuellement à un tournant cosmique. Les rayonnements, par leurs influences, forcent chaque mortel. Où qu'il se trouve sur terre, à prendre une

décision déterminante pour sa vie, décision qui le conduira soit vers une élévation nouvelle et libératrice, soit vers une descente dans les abîmes d'un passé depuis fort longtemps révolu.

Les forces de la trahison classique, les forces inter-cosmiques de Shamadam s'opposent aux puissants et nouveaux développements de l'humanité.

Puissent-ils être nombreux ceux qui, nantis de force intérieure, pourront encore aller le Chemin de la Vérité ! C'est le chemin de la libération de la Rose, noyau-âme divin inné. C'est le chemin de Croix, le Chemin de la Victoire.

Puisse le choix qui incombe au lecteur avisé ne pas lui être trop difficile. Car le temps est venu !

ROZEKRUIS PERS

Mikhaïl Naimy est né au Liban en 1889. Il étudia en Russie, en France et aux États-Unis d'Amérique. Dans ce dernier pays, où il joua avec son ami Kahlil Gibran — qui mourut très jeune — un grand rôle pour la revivification de la littérature arabe, il vécut de 1911 à 1932, avec quelques interruptions. Il revint ensuite habiter au Liban, où il est tenu en grande estime. Un grand festival Naimy eut lieu en son honneur en 1978. Il mourut au printemps de l'année 1988, âgé de 98 ans.

Mikhaïl Naimy a publié un grand nombre d'ouvrages, la plupart en arabe. Le Livre de Mirdad, qu'il considère lui-même comme son « livre principale » fut écrit en anglais et publié en 1948 à Beyrouth, puis plusieurs fois réimprimé. Outre les traductions éditées par la Rozekruis Pers en français, néerlandais et allemand, il a aussi paru en arabe, gujarati, hindi et portugais.

ROZEKRUIS PERS

L'HISTOIRE DU LIVRE

I

L'ABBÉ ENCHAINÉ

Dans les Montagnes Neigeuses, sur le haut sommet appelé Pic de l'Autel, gisent les vastes et sombres ruines d'un monastère jadis fameux sous le nom de l'Arche. Les traditions semblent le rattacher à une aussi vénérable antiquité que le Déluge.

De nombreuses légendes courent à propos de l'Arche; mais la plus courante sur les lèvres des montagnards du lieu, parmi lesquels j'eus la chance de passer un certain été à l'ombre du Pic de l'Autel, est la suivante :

Bien des années après le grand Déluge, Noé et sa famille, et la postérité de celle-ci, émigrèrent vers les Montagnes Neigeuses, où ils trouvèrent de fertiles vallées, d'abondants cours d'eau et un climat très tempéré. C'est là qu'ils décidèrent de s'établir.

Lorsque Noé sentit venir ses derniers jours, il appela son fils Sem qui comme lui était un rêveur et un visionnaire; et il lui tint ce langage :

« Écoute, mon fils. La moisson d'années de ton père a été excessivement riche. A présent, la dernière gerbe est mûre pour la faucille. Toi et tes frères et vos enfants, et les enfants de vos enfants, devez repeupler la terre désolée, et votre semence sera comme le sable de la mer, selon la promesse que Dieu m'a donnée.

Cependant, une certaine inquiétude assombrit mes jours vacillants. C'est qu'au cours des âges les hommes oublieront le Déluge et ses origines de cupidités et de perversités. Ils oublieront également l'Arche et la foi qui la fit triompher, durant cent cinquante jours de la fureur des flots vengeurs. Ils ne se souviendront pas non plus de la vie nouvelle qui naquit de cette foi, dont ils doivent être les fruits.

De crainte qu'ils n'oublient, je te demande, mon fils, de construire un autel au sommet du pic le plus élevé de ces montagnes, qui sera désormais appelé « Pic de l'Autel ». Je te demande aussi de construire une maison autour de cet Autel, qui sera en tous points semblable à l'arche mais en dimensions réduites, et sera appelée « l'Arche ».

Sur cet autel, je propose d'offrir mes derniers sacrifices d'actions de grâce. Et du feu que j'allumerai dessus, je te prie de garder une flamme perpétuelle. Quant à la maison, fais-en un sanctuaire pour une petite communauté d'hommes choisis, dont le nombre ne dépassera jamais neuf et ne sera jamais inférieur à ce chiffre. Ils seront appelés les Compagnons de l'Arche. Lorsque l'un d'entre eux mourra, Dieu pourvoira immédiatement à son remplacement. Ils ne quitteront pas le sanctuaire mais y seront cloîtrés chaque jour de leur vie, observant les austérités de l'Arche Mère, entretenant le feu de la foi et priant le Très-Haut de les guider ainsi que leurs semblables. Leurs besoins corporels seront confiés à la charité des fidèles ».

Sem, qui était suspendu aux lèvres de son père pour chaque syllabe, l'interrompit pour apprendre la raison du nombre neuf, ni plus ni moins. Et le patriarche chargé d'années lui expliqua ceci: « C'est, mon fils, le nombre de ceux qui voguèrent dans l'Arche ».

Mais Sem ne pouvait en compter plus de huit: son père et sa mère, lui-même et sa femme, ses deux frères et leurs femmes. Il était très perplexe en entendant les paroles de son père. Et Noé, voyant l'embarras de son fils, lui donna d'autres explications.

« Voici que je te révèle un grand secret, mon fils. La neuvième personne était un passager clandestin, que j'étais seul à connaître et à voir. Ce fut mon compagnon fidèle et mon timonier. Ne m'en demande pas plus sur lui mais veille à lui faire place dans ton sanctuaire. Tels sont mes vœux, Sem, mon fils. Tiens-t'y bien ».

Et Sem en fit selon les ordres de son père.

Lorsque Noé fut rappelé à ses ancêtres, ses enfants l'enterrèrent sous l'autel de l'Arche qui, pendant des millénaires, continua à être, à la lettre et dans l'esprit, le véritable sanctuaire conçu et ordonné par le vénérable conquérant du Déluge.

Au cours des siècles cependant, l'Arche commença à accepter, de ci et de là, des donations de fidèles, bien au-delà de ses besoins. Elle devint donc de plus en plus riche chaque année en terres, en argent, en or et pierres précieuses.

Il y a quelques générations, alors que l'un des Neuf venait de s'éteindre, un étranger se présenta aux portes en demandant à être admis dans la communauté. Conformément aux anciennes traditions de l'Arche, qui n'avaient jamais été violées, l'étranger aurait dû être accepté immédiatement puisqu'il était le premier à demander l'entrée tout de suite après le décès d'un compagnon. Mais l'Ancien, comme on appelait le supérieur de l'Arche, se trouvait être, à ce moment, un homme entêté, attaché aux choses de ce monde et au cœur endurci. Il n'apprécia pas l'apparence de l'étranger, qui était nu, famélique et couvert de blessures; et il lui fit savoir qu'il n'était pas digne d'entrer dans la communauté.

L'étranger insista pour entrer quand même et une telle insistance de sa part mit l'Ancien dans une telle colère qu'il lui enjoignit de quitter les lieux au plus vite. Mais l'étranger était persuasif et ne voulait pas être renvoyé. Il arriva finalement à convaincre l'Ancien de le prendre comme serviteur.

Pendant bien longtemps l'Ancien dut attendre que la Providence lui envoie un compagnon pour remplacer celui qui était mort. Mais personne ne se présenta. Donc, pour la première fois dans son histoire, l'Arche abrita huit compagnons et un serviteur.

Sept ans s'écoulèrent et le monastère était devenu si prospère que personne ne pouvait évaluer ses richesses. Il était maître de toutes les terres et hameaux à des lieux à la ronde. L'Ancien était très content et se sentit en bonnes dispositions à l'égard de l'étranger, croyant que celui-ci avait porté « bonne chance » à l'Arche.

A l'aube de la huitième année toutefois, les événements commencèrent à évoluer rapidement. La communauté jadis paisible entra en fermentation. L'avisé Ancien devina vite que l'étranger en était la cause et il décida de le renvoyer. Mais malheureusement il était trop tard. Les moines, sous sa conduite, n'étaient plus disposés à obéir à une règle ni à entendre raison. En deux ans, ils dilapidèrent tous les biens du monastère, meubles et immeubles. Ils rendirent propriétaires les innombrables métayers du monastère. A la troisième année, ils quittèrent celui-ci. Et, ce qui est plus effrayant, l'étranger prononça une malédiction sur l'Ancien, par laquelle il serait attaché aux fondations du monastère et rendu muet dorénavant. Ainsi parle la légende.

Il ne manqua pas de témoins oculaires pour m'assurer qu'à maintes reprises — parfois le jour et parfois la nuit — ils avaient vu l'Ancien déambuler sur l'emplacement du monastère déserté et aujourd'hui bien en ruines. Pourtant aucun n'a jamais pu tirer un seul mot de ses lèvres. De plus, chaque fois qu'il s'aperçoit de la présence d'un homme ou d'une femme, il disparaît rapidement, sans que l'on sache où.

Je dois avouer que cette histoire m'enleva le repos. La vision d'un moine solitaire — ou même de son ombre — se promenant depuis tant d'années de long en large dans les courettes d'un sanctuaire si ancien, sur un sommet aussi désolé que le Pic de l'Autel, était trop insistante pour que je puisse m'en défaire. Elle se jouait de mes yeux; occupait mes pensées ; fouettait mon sang ; aiguillonnait ma chair et mes os.

Pour finir, je me dis que je monterais sur la montagne.

II

LA MONTÉE DE SILEX

Faisant face à la mer de l'ouest et la dominant de plusieurs milliers de mètres, le Pic de l'Autel apparaissait, avec ses larges flancs rocaillieux et vertigineux, comme un défi et une défense dans le lointain. Pourtant l'on m'indiqua deux moyens d'accès raisonnablement sûrs, tous les deux tortueux, étroits et longeant de nombreux précipices -l'un par le sud, l'autre par le nord. Je décidai de n'en prendre aucun. Entre les deux sentiers, descendant directement du sommet et arrivant presque à la base même, je pus apercevoir une montée étroite, lisse, qui me parut être la voie royale vers le pic. Elle m'attira avec une force étrange et je me décidai à en faire ma route.

Lorsque je révélai ma décision à l'un des montagnards du lieu, celui-ci me fixa de deux yeux enflammés et, frappant dans ses mains, s'écria avec terreur :

« La Montée de Silex ? Ne soyez pas assez fou pour perdre votre vie aussi facilement. Nombreux sont ceux qui l'ont essayée avant vous mais aucun n'est jamais revenu pour en parler. La Montée de Silex ? Jamais, au grand jamais ! »

Là-dessus, il insista pour me guider dans l'ascension. Mais je déclinai poliment son aide ; je ne peux pas expliquer pourquoi sa terreur avait eu un effet inverse sur moi. Au lieu de m'effrayer, cela m'aiguillonna et m'attacha plus fermement encore dans ma détermination.

A une certaine aube, juste comme l'obscurité grisonnait de lumière, je secouai de mes paupières les songes de la nuit et, saisissant mon bâton avec sept miches de pain, je pris la direction de la Montée de Silex. Le faible souffle de la nuit expirante, la rapide pulsation du jour nouveau-né, un dévorant besoin de m'approcher du mystère du moine « attaché » et un autre encore plus prenant de me détacher de moi-même au moins pour un temps, si court soit-il, semblaient donner des ailes à mes jambes et de la légèreté à mon sang.

Je commençai mon voyage avec un chant au cœur et une ferme détermination dans l'âme. Mais lorsqu'à l'issue d'une longue et joyeuse marche j'arrivai à l'extrémité inférieure de la montée et tentai de l'escalader des yeux, ma chanson me resta dans la gorge. Ce qui m'avait paru de loin être une route droite, lisse comme un ruban, s'étendait maintenant devant moi large, pentu, élevé et inexpugnable. Si loin que mes yeux pouvaient aller vers le haut et de côté, je ne pouvais voir que du silex brisé en différentes formes et dimensions, le moindre éclat étant une aiguille acérée ou une lame affilée. Pas trace de vie, nulle part. Un voile assez sombre pour inspirer la peur surmontait tout le paysage, tandis qu'on ne pouvait apercevoir le sommet. Et pourtant je ne me laisserais pas rebuter.

Sentant encore rougeoyer sur mon visage les yeux du bonhomme qui m'avait mis en garde contre la montée, je rassemblai mon courage et commençai mon ascension. Mais rapidement, je m'aperçus que mes pieds ne suffisaient pas à me faire beaucoup avancer ; car le silex n'arrêtait pas de leur glisser de dessous en faisant un horrible bruit, comme un million de cordes palpitant dans une gorge de mort. Pour progresser quelque peu, je devais enfoncer

dans le silex mouvant mes mains et mes genoux, ainsi que mes doigts de pied. Comme j'aurais souhaité alors avoir l'agilité d'une chèvre !

Toujours plus haut, je rampais en zigzag, sans m'accorder de repos. Car je commençais à craindre que la nuit me surprenne avant d'avoir atteint mon but. J'étais loin de penser à rebrousser chemin.

Le jour était bien prêt d'être éteint lorsque je sentis un brusque accès de faim. Jusque-là, je n'avais eu aucune pensée pour la nourriture ou la boisson. Les miches de pain que je tenais serrées dans un mouchoir autour de ma taille étaient vraiment trop précieuses à ce moment pour qu'on puisse leur donner un prix. Je les détachai et allais prendre la première bouchée lorsque mes oreilles furent touchées par le son d'une clochette et par ce qui ressemblait à la plainte d'une flûte à anche. Rien ne pouvait être plus saisissant dans cette désolation aux pieds de pierre.

Soudain j'aperçus un grand bouc sonnailler sur un contrefort, à ma droite. Avant que je puisse reprendre mon souffle, je me retrouvai entouré de chèvres de toutes parts, le silex craquant sous leurs pieds comme sous les miens, mais avec un son beaucoup moins effrayant. Comme si je les avais invitées, les chèvres, conduites par le sonnailler, se précipitèrent sur mon pain et l'auraient arraché de mes mains sans la voix de leur berger qui — je ne sais d'où ni comment — apparut à mon côté. C'était un jeune homme d'apparence frappante, de haute stature, vigoureux et rayonnant. Une peau sur les reins pour tout vêtement et la flûte à anche dans la main pour toute arme :

« Mon sonnailler est trop gâté » dit-il avec douceur et en souriant. *« Je lui donne du pain chaque fois que j'en ai. Mais aucune créature mangeuse de pain n'est venue ici depuis de nombreuses, très nombreuses lunes »*. Puis, se tournant vers sa chèvre de tête: *« Vois-tu comme la fortune fait bien les choses, fidèle sonnailler? Ne désespère jamais de la fortune »*.

Sur quoi il se pencha et prit une miche. Pensant qu'il avait faim je lui dis très gentiment et très sincèrement :

« Nous partagerons ce frugal repas. Il y a assez de pain pour deux -et pour le sonnailler ».

A mon étonnement presque paralysant, il lança la première miche aux chèvres, puis la deuxième, et la troisième, jusqu'à la septième, prenant une bouchée de chacune pour lui-même. J'étais estomaqué et la colère commença à déchirer mon cœur. Mais, prenant conscience de mon impuissance, je calmai mon humeur sensiblement et tournant mes yeux ahuris vers le berger, lui dis mi implorant, mi reprochant :

« Maintenant que tu as donné à tes chèvres le pain d'un homme affamé, ne lui donneras-tu pas un peu de leur lait ? »

« Le lait de mes chèvres est un poison pour les fous; et je ne voudrais pas que l'une de mes chèvres soit coupable d'avoir pris la vie ne serait-ce que d'un fou. »

« Mais en quoi suis-je un fou ? »

« En ce que tu prends sept miches de pain pour un voyage de sept vies. »

« Aurais-je donc dû en prendre sept mille ? »

« Aucune. »

« Partir sans provisions, est-ce là ce que tu me conseilles ? » *« Le chemin qui n'assure pas la subsistance du voyageur n'est pas un chemin à prendre. »*

« Veux-tu que je mange du silex et que je boive ma sueur comme eau ? »

« Ta chair suffit comme nourriture et ton sang suffit comme boisson. Telle est la voie de côté. »

« Tu te moques de moi, berger, outre mesure. Pourtant, je ne répondrai pas à ta moquerie. Tous ceux qui mangent mon pain, même s'ils me laissent affamé, deviennent par-là mes frères. Le jour descend en bas de la montagne et je dois me mettre en route. Peux-tu me dire si je suis encore loin du sommet ? »

« Tu es tout près de l'oubli. »

Sur ce, il porta sa flûte à ses lèvres et s'éloigna sur les étranges notes d'un air qui semblait venir comme une plainte des mondes inférieurs. Le sonnailler le suivit ainsi que le reste des chèvres. Pendant un long moment, je pus entendre craquer les silex et bêler les chèvres en contrepoint des lamentations de la flûte.

Ayant tout à fait oublié ma faim, je me mis à reconstruire mes réserves d'énergie et de détermination, que le berger de chèvres avait démolies. Si la nuit devait me surprendre dans cette morne masse de silex fluides, il me fallait trouver un endroit où je puisse allonger mes membres fatigués sans crainte de rouler en bas de la montée. Je repris donc ma reptation. En regardant en bas de la montagne, je n'arrivais guère à croire que j'étais monté si haut. L'extrémité inférieure de la montée n'était plus visible. Tandis que le sommet paraissait presque à portée de main.

A la nuit tombante, je parvins à un groupe de rochers formant une sorte de grotte. Bien que celle-ci surplombât un abîme dont le fond exhalait des ombres noires et effrayantes, je décidai d'en faire ma niche pour la nuit.

Mes chausses étaient en lambeaux et pleines de taches de sang. Alors que j'essayais de les enlever, je m'aperçus que la peau s'y était attachée solidement, comme collée. Les paumes de mes mains étaient couvertes de coupures rouges. Les ongles ressemblaient au bord d'une écorce arrachée d'un arbre mort. Mes vêtements avaient laissé la meilleure part d'eux-mêmes aux silex tranchants. Ma tête bouillonnait de sommeil. Elle ne semblait plus contenir d'autre pensée.

Combien de temps ai-je dormi- un moment, une heure, ou une éternité, je n'en sais rien. Mais je me réveillai en sentant une force qui me tirait par la manche. Me mettant sur mon séant, effaré et embrumé de sommeil, je vis une jeune fille qui se tenait devant moi avec une lanterne sourde à la main. Elle était entièrement nue et d'un visage aussi délicat que son corps était beau. Tirant ma veste était une vieille femme aussi laide que la jeune fille était belle. Un frisson glacé me secoua des pieds à la tête.

« Vois-tu comme la fortune fait bien les choses, mon cher enfant ? » disait la femme tout en retirant à moitié ma veste de mes épaules. *« Ne désespère jamais de la fortune ».*

Ma langue était bloquée et je ne fis aucun effort pour parler, encore moins pour résister. En vain appelai-je ma volonté. Elle semblait m'avoir oublié. Si désespérément impuissant, j'étais dans les mains de la vieille femme, bien que je pusse, si je le voulais, la jeter avec sa fille hors

de la grotte. Mais je ne pouvais même pas le désirer et je n'avais pas non plus la force de frapper.

Non contente de m'avoir pris ma veste, la femme se mit à me déshabiller encore, jusqu'à ce que je fusse tout à fait nu. Tout en me déshabillant, elle passait chaque vêtement à la jeune fille, qui les mettait sur elle. L'ombre de mon corps nu se reflétant sur la paroi de la grotte, ainsi que les deux ombres en loques des femmes me remplirent d'effroi et de dégoût. Je regardai sans comprendre et restai sans voix, alors que la parole eût été des plus urgente et que la seule arme qui me restât fût mon état répugnant. Finalement ma langue se délia et je dis :

« Si tu as perdu toute honte, vieille femme, moi non. J'ai honte de ma nudité même devant une sorcière éhontée comme toi. Mais infiniment plus de honte me prend devant l'innocence de cette jeune fille. »

« Comme elle porte ta honte, porte son innocence. »

« Que peut faire une jeune fille des vêtements en lambeaux d'un homme fatigué et qui est perdu dans les montagnes à un tel endroit, en une telle nuit ? »

« Peut-être alléger la charge de cet homme. Peut-être se réchauffer. Les dents de la pauvre enfant claquèrent de froid. »

« Mais si le froid me fait claquer des dents, avec quoi le ferai-je partir ? N'as-tu pas de pitié au cœur ? Mes vêtements sont tout ce qui me reste au monde. »

« Moins on possède, moins on est possédé.

Plus on possède, plus on est possédé.

Plus on est possédé, moins on est estimé.

Moins on est possédé, plus on est estimé.

Partons, ma fille. »

Comme elle prenait la main de la jeune fille et allait partir, un flot de questions se pressa à mon esprit, qu'il me fallait poser; mais une seule arriva au bout de ma langue :

« Avant de t'éloigner, vieille femme, aurais-tu l'amabilité de me dire si je suis encore loin du sommet ? »

« Tu es à deux doigts du Gouffre Noir. »

La lueur de la lanterne refit vaciller vers moi leurs ombres bizarres alors qu'elles sortaient de la grotte et s'évanouissaient dans la noirceur totale de la nuit. Une onde noire frissonnante me saisit, je ne sais d'où. Puis survinrent des ondes plus sombres et plus frissonnantes. Mes dents claquaient et entraînaient mes pensées déjà embrouillées : des chèvres qui pâturaient sur les silex, le gardien de chèvres moqueur, cette femme et cette fille ; moi-même nu, brisé, coupé, affamé, grelottant, hébété dans une telle grotte, au bord d'un tel abîme. Étais-je près de mon but ? L'atteindrais-je jamais ? Cette nuit finirait-elle jamais ?

Je n'eus guère le temps de reprendre mes esprits car j'entendis l'abolement d'un chien et vis une autre lumière, tout près, si près - en plein dans la grotte.

« Vois-tu comme la fortune fait bien les choses, ma très chère ? Ne désespère jamais de la fortune. » C'était la voix d'un vieil homme, très vieil homme, barbu, courbé et aux genoux vacillants. Il s'adressait à une femme aussi vieille que lui-même, édentée, échevelée et aussi

courbée, vacillante sur ses jambes. Ne remarquant apparemment pas ma présence, il continua de la même voix perçante, qui semblait faire effort pour sortir de sa gorge :

« Voilà une splendide chambre nuptiale pour notre amour et un magnifique bâton à la place de celui que tu as perdu. Avec une canne comme celle-ci tu ne devrais plus trébucher, mon amour. »

Ce disant, il ramassa mon bâton et le tendit à la femme qui s'inclina dessus tendrement et le caressa de ses mains desséchées. Puis, comme s'il prenait conscience de ma présence mais en s'adressant toujours à sa compagne, il ajouta :

« L'étranger va partir bientôt, chérie et nous allons rêver les songes de notre nuit tout seuls. »

Cela me toucha comme un ordre que je me sentis trop faible pour refuser, d'autant que le chien s'approchait de moi en grognant de manière inquiétante, comme pour exécuter l'ordre de son maître. Toute la scène me remplit de terreur ; je la vis comme dans un état second ; et comme en transes, je me levai et marchai jusqu'à l'entrée de la grotte tout en faisant les plus désespérés efforts pour parler — pour me défendre, pour affirmer mon droit.

« Vous avez pris mon bâton. Aurez-vous la cruauté de prendre aussi cette grotte, qui est mon refuge pour la nuit? »

*« Bienheureux sont ceux qui n'ont pas de bâton,
car ils ne trébuchent pas.
Bienheureux sont les sans-foyer,
car ils sont chez eux.
Seuls les trébucheurs — comme nous-mêmes,
ont besoin de marcher avec des cannes.
Seuls les enchainés-au-foyer, comme nous-mêmes,
doivent avoir une maison. »*

C'est ainsi qu'ils chantaient ensemble tout en préparant leur couche, enfonçant leurs ongles allongés dans le sol pour aplanir le gravier, chantant mais ne prêtant pas attention à moi. Cela me fit pleurer de désespoir :

« Regardez mes mains. Regardez mes pieds. Je suis un voyageur, perdu dans cette pente désolée. J'ai marqué mon chemin jusqu'ici de mon propre sang. Il n'est pas un pouce que je puisse encore voir de cette terrible montagne qui ne semble être aussi familier pour vous. N'avez-vous aucun sens de la rétribution ? Donnez-moi au moins votre lanterne, si vous ne me permettez pas de partager cette grotte avec vous pour la nuit. »

*« L'amour ne sera pas dépouillé,
La lumière ne sera pas partagée.
Aime et vois.
Luis et sois.
Quand la nuit sera saignée,
Que le jour sera enfui,
Et que la terre sera partie,
Comment voyageront les chemineaux ?
Qui sera là pour oser avancer ? »*

Vraiment exaspéré, je décidai de faire appel à la supplication, tout en sentant bien que ce ne servirait à rien ; car une mystérieuse force continuait à me pousser dehors.

« Bon vieillard, bonne vieille femme. Bien que je sois transi de froid et engourdi de fatigue, je ne serai pas un cheveu sur votre soupe. Moi aussi j'ai un jour tâté de l'amour. Je vous laisserai ma canne et mon humble logis, que vous avez choisi comme chambre nuptiale. Mais il est une petite faveur que je vous demande en retour : puisque vous me refusez la lumière de votre lanterne, auriez-vous l'obligeance de me guider hors de cette grotte et de me mettre en direction du sommet ? J'ai en effet perdu tout sens d'orientation et d'équilibre aussi. Je ne sais pas à quelle altitude je suis arrivé et combien de hauteur il me reste à gravir. »

Sans faire attention à mes suppliques, ils continuaient à chanter :

*« Celui qui est vraiment haut est toujours bas.
Celui qui est vraiment rapide est toujours lent.
Celui qui est hautement sensible est engourdi.
Celui qui est hautement éloquent est muet.
Marée haute et marée basse ne sont qu'une seule marée.
Celui qui n'a pas de guide a le guide le plus sûr.
Ce qui est très grand est très petit.
Et il a tout, celui qui donne son tout. »*

En un sursaut d'effort, je les priai de me dire quelle route je devais prendre en sortant de la grotte; car la mort pouvait me guetter au détour du premier pas ; et je ne voulais pas encore mourir. Hors d'haleine, j'attendis leur réponse, qui arriva par un autre chant étrange et qui me laissa plus perplexe et plus exaspéré qu'avant :

*« Le front du rocher est dur et abrupt. Le creux du vide est doux et profond.
Le lion et le vermisseau,
Le cèdre et le fagot,
Le lapin et l'escargot,
Le lézard et la caille,
L'aigle et la taupe
Tous dans un seul trou.
Un seul hameçon. Un seul appât.
Seule la mort peut compenser.
Comme en bas ainsi est ce qui est en haut —
Mourir pour vivre, ou vivre pour mourir. »*

La lumière de la lanterne clignota une dernière fois alors que je rampais hors de la grotte sur les mains et les genoux, le chien se glissant derrière moi comme pour s'assurer de ma sortie. L'obscurité était si épaisse que je pouvais sentir sa masse noire sur mes paupières. Je ne pouvais pas m'attarder un moment de plus. Le chien me le fit très clairement comprendre.

Un pas hésitant. Un autre pas hésitant. Au troisième, j'eus l'impression que la montagne avait soudain disparu dessous mes pieds et je me trouvai pris dans les flots bouillonnants d'un

océan de noirceur qui se saisissaient de ma respiration et me repoussaient violemment vers le bas — en bas, tout en bas.

La dernière vision qui passa par mon esprit alors que je tournoyais dans le vide du Gouffre Noir, fut celle des diaboliques conjoints de noce. Les derniers mots que je murmurai alors que mon souffle faisait geler mes narines, furent leurs paroles :

« Mourir pour vivre, ou vivre pour mourir. »

III

LE GARDIEN DU LIVRE

« Lève-toi, ô heureux étranger. Tu as atteint ton but. »

Séchant de soif et convulsé sous les rayons torrides du soleil, j'ouvris à demi les yeux pour me trouver prostré sur le sol et pour voir le noir visage d'un homme penché sur moi, qui humectait doucement mes lèvres d'eau et essuyait doucement le sang de mes nombreuses blessures. Il était de silhouette lourde, de traits rudes, de barbe et de sourcils hirsutes, de regard fixe, profond et vif, et d'âge difficile à déterminer. Son contact en outre était doux et réconfortant. Avec son aide, je parvins à m'asseoir et à demander d'une voix qui arrivait à peine à mes oreilles :

« Où suis-je ? »

« Sur le Pic de l'Autel »

« Et la grotte ? »

« Derrière toi. »

« Et le Gouffre Noir ? »

« Devant toi. »

Grand fut mon étonnement, vraiment, lorsque je regardai et vis en vérité la grotte derrière moi et le sombre abîme béant devant moi. Je me trouvais tout à son bord et je demandai à cet homme de m'accompagner dans la grotte, ce qu'il fit de bon gré.

« Qui m'a sorti du gouffre ? »

« Celui qui t'a guidé jusqu'au sommet doit t'avoir sorti du gouffre. »

« Qui est-il ? »

« Celui-là qui a lié ma langue et qui m'a tenu enchaîné à ce pic pendant cent cinquante ans. »

« Êtes-vous donc l'abbé enchaîné ? »

« C'est moi. »

« Mais vous parlez et il est muet. »

« Tu as délié ma langue. »

« Il évite également la compagnie des hommes. Vous ne semblez pas avoir peur de moi. »

« J'évite tous les hommes sauf toi. »

« Vous n'avez encore jamais vu mon visage. Comment se fait-il que vous évitiez tous les hommes sauf moi ? »

« Pendant cent cinquante ans, j'ai attendu ta venue. Pendant cent cinquante ans sans oublier un seul jour, par toutes saisons et par tous les temps, mes yeux coupables ont fouillé les silex de la pente pour le cas où je verrais un homme gravir cette montagne et venir ici comme tu es venu, sans bâton, nu et sans provisions. Beaucoup sont arrivés par d'autres chemins mais aucun sans bâton, nu et sans provisions. J'ai assisté à ta progression toute la journée d'hier. Je t'ai laissé passer la nuit sans sommeil à la grotte;

mais à l'aube je suis venu ici et t'ai trouvé inanimé. Et pourtant j'étais certain que tu reviendrais à toi. Et voilà! Tu es plus vivant que moi. Tu es mort pour vivre. Je vis pour mourir. Pour toujours, gloire à son nom. Ce qu'il a promis s'est accompli. Tout est comme il se doit. Il ne subsiste aucun doute dans mon esprit que tu es l'homme choisi. »

« Qui ? »

« Le bienheureux aux mains duquel je dois livrer le livre sacré pour le faire connaître au monde. »

« Quel livre ? »

« Son livre — le Livre de Mirdad. »

« Mirdad ? Qui est Mirdad ? »

« Est-il possible que tu n'aies pas entendu parler de Mirdad ? »

Comme c'est étrange. J'étais tout à fait certain que son nom avait aujourd'hui rempli la terre comme il a rempli jusqu'à ce jour le sol sous mes pieds, l'air qui m'entoure et le ciel qui me dépasse. Saint est ce sol, ô étranger, ses pieds l'ont foulé. Saint est cet air, ses poumons l'ont respiré. Saint est ce ciel : ses yeux l'ont scruté. » Ce disant, le moine s'inclina avec respect, toucha trois fois le sol de ses lèvres et resta silencieux.

Après un moment, je dis : *« Vous avez éveillé mon appétit pour en savoir plus sur cet homme que vous appelez Mirdad. »*

*« Prête-moi l'oreille et je te raconterai ce qu'il ne m'est pas interdit de raconter. Mon nom est Shamadam. * J'étais le Prieur de l'Arche lorsqu'un des neuf compagnons mourut. A peine son âme avait-elle quitté ces lieux qu'on m'annonça la présence d'un étranger à la grille qui me demandait. Je sus immédiatement que la Providence l'avait envoyé pour prendre la place du compagnon défunt et j'aurais dû me réjouir que Dieu veillât encore sur l'Arche comme il le faisait depuis le temps de notre père Sem. »*

A ce moment, je l'interrompis pour demander si ce que les gens d'en bas m'avaient dit était vrai, que l'Arche avait été construite par le premier fils de Noé. Sa réponse vint vite et forte : *« Si fait, c'est bien comme on te l'a dit. »*

Puis il reprit le fil de son récit : *« Hé oui, j'aurais dû me réjouir. Mais pour des raisons qui échappaient totalement à mon pouvoir, je sentis la révolte bouillonner dans ma poitrine. Avant même d'avoir jeté les yeux sur l'étranger, tout mon être était en lutte contre lui. Et je décidai de le rejeter, tout en me rendant parfaitement compte qu'en le rejetant je violerais les traditions inviolables et que je repousserais celui qui l'avait envoyé.*

« Lorsque j'ouvris la grille et que je le vis — un simple jeune homme de vingt-cinq ans au plus — mon cœur se hérissa de lames que je voulus lui jeter. Nu, apparemment affamé et démuné de moyens de protection, ne serait-ce qu'un bâton, il semblait des plus faibles. Pourtant, une certaine lumière sur son visage le faisait paraître moins vulnérable qu'un chevalier en armure de combat et beaucoup plus âgé qu'en réalité.

* Sham : feindre, simuler, faire semblant. « Shamadam » signifie donc: « faux Adam », « imitation d'Adam ». (N.d.t.)

Toutes mes entrailles demandaient à grands cris à le combattre. Chaque goutte de sang dans mes veines voulait l'écraser. Ne me demande pas d'explication. Peut-être était-ce son œil pénétrant qui mettait mon âme à nu et cela m'effrayait de voir mon âme dénudée devant quiconque. Peut-être était-ce sa pureté qui dévoilait ma turpitude et cela me coûtait de perdre les voiles que j'avais tissés pendant si longtemps pour ma turpitude. Car la turpitude a toujours aimé ses voiles. Peut-être était-ce une ancienne querelle entre ses étoiles et les miennes. Qui sait ? Qui peut savoir ? Lui seul peut le dire.

Je lui dis d'une voix des plus brutales et dépourvues de pitié qu'il ne pouvait pas être admis dans la communauté et je lui enjoignis de quitter les lieux sur le champ. Mais il resta sur place et me conseilla tranquillement d'y réfléchir encore. Je pris son conseil comme une insulte et lui crachai au visage. De nouveau, il resta sur place sans broncher, tout en essuyant lentement la salive de sa face, et il me conseilla encore une fois de revenir sur ma décision. Alors qu'il essuyait la salive de sa face, j'avais l'impression que la mienne en était barbouillée. Je me sentis aussi vaincu et j'admis quelque part au fond de mon être que le combat n'était pas égal et qu'il était le plus fort combattant

Comme toute fierté vaincue, la mienne ne voulait pas lâcher le combat tant qu'elle ne se serait pas vue étalée à terre et foulée aux pieds dans la poussière. J'étais presque sur le point d'accéder à la demande de cet homme. Mais je voulais le voir d'abord s'humilier. Et pourtant il ne pouvait pas être humilié, d'aucune façon.

Il me demanda soudainement quelque nourriture et des vêtements, et mes espoirs se ravivèrent. Avec la faim et le froid alliés à moi contre lui, je pensais que je gagnerais la bataille. Cruellement, je refusai de lui donner un morceau de pain en disant que le monastère vivait de la charité et ne pouvait faire aucune charité. En disant cela je mentais effrontément; car le monastère était bien trop riche pour refuser le couvert et le vêtement aux nécessiteux. Je voulais le faire mendier. Mais il ne voulait pas mendier. Il exigeait comme un droit; sa demande avait le ton d'un ordre.

Le combat dura longtemps mais ne pencha jamais d'un autre côté. Dès le début c'était gagné pour lui. Pour dissimuler ma défaite, je lui proposai finalement d'entrer dans l'Arche comme serviteur — comme serviteur seulement. Cela, pensais-je pour me consoler, l'humilierait. Même alors je ne me rendais pas compte que j'étais le mendiant et non pas lui. Pour confirmer mon humiliation, il accepta la proposition sans un murmure. J'étais loin d'imaginer qu'au moment où je le prenais comme simple serviteur je me mettais moi-même au ban. Jusqu'au dernier jour, je m'accrochai à mon illusion que c'était moi et non lui qui était le maître de l'Arche. Ah, Mirdad, Mirdad, qu'as-tu fait à Shamadam ! Shamadam, qu'as-tu fait à toi-même ! »

Deux grandes larmes dé coulèrent sur la barbe de l'homme et sa grande carcasse trembla. Mon cœur fut touché et je dis :

« Ne parlez plus, je vous en prie, de cet homme dont le souvenir s'écoule de vous en larmes. »

« Ne sois pas ému, ô bienheureux messenger. C'est la fierté du Prieur d'antan qui distille encore ces larmes d'amertume. C'est l'autorité de la lettre qui grince des dents devant l'autorité de l'esprit. Que pleure l'orgueil, il pleure pour la dernière fois. Que l'autorité grince des dents,

elle grince pour la dernière fois. Ah, si mes yeux n'avaient pas été aussi obscurcis par les brumes terrestres lorsqu'ils se posèrent pour la première fois sur sa céleste contenance! Ah, si mes oreilles n'avaient pas été aussi bouchées par la sagesse de ce monde lorsqu'elles furent sollicitées par sa divine sagesse! Ah, si ma langue n'avait pas été aussi chargée des amères douceurs de la chair lorsque j'ai combattu sa parole chargée d'esprit! Mais j'ai beaucoup récolté et je vais moissonner encore plus d'ivraie d'illusion.

Pendant sept années ce fut un modeste serviteur parmi nous autres — doux, diligent, affable, conciliant, prêt à satisfaire le moindre désir des compagnons. Il se déplaçait comme s'il flottait sur l'air. Pas un mot ne s'échappait de ses lèvres. Nous étions persuadés qu'il avait fait vœu de silence. Certains de nous eurent d'abord d'intention de le taquiner. Il répondit à leurs traits avec un calme immatériel et nous obligea tous bientôt à respecter son silence. Contrairement aux sept autres compagnons qui étaient charmés de son calme et en étaient apaisés, j'y vis une oppression énervante. Combien d'efforts ne fis-je pas pour le perturber, mais toujours en vain.

Mirdad était le nom qu'il nous donna. Il ne répondait qu'à ce nom. C'était tout ce que nous savions de lui. Mais sa présence s'imposait vivement à tous, si fortement que nous ne parlions que rarement, même de choses essentielles, tant qu'il ne s'était pas retiré dans sa cellule.

Ce furent des années de prospérité, les sept premières années de Mirdad. Les vastes possessions du monastère septuplèrent, au moins. Mon cœur s'adoucit à son égard et je pris sérieusement l'avis de la communauté sur son admission comme compagnon, voyant que la Providence n'envoyait personne d'autre.

C'est alors que se produisit ce que personne n'avait prévu, ce que personne ne pouvait prévoir, et moins que tous encore ce pauvre Shamadam. Mirdad descella ses lèvres et la tempête fut déchaînée. Il laissa libre cours à ce que son silence avait si longtemps caché et cela éclata en torrents si peu résistibles que tous les compagnons furent entraînés dans leurs flots impétueux — tous sauf ce pauvre Shamadam qui les combattit jusqu'au bout. Je tentai de remonter la marée en affirmant mon autorité de Prieur, mais les compagnons ne voulaient plus reconnaître de pouvoir sauf celui de Mirdad. Mirdad était le maître ; Shamadam, un simple proscrit. J'en arrivai même à la ruse. J'offris à quelques compagnons de riches pots-de-vin d'argent et d'or ; à d'autres, je promis de grandes étendues de terre fertile. J'avais presque réussi lorsque, de manière assez mystérieuse, Mirdad prit conscience de mes œuvres et les défit sans effort — simplement en quelques mots.

La doctrine qu'il défendait était trop étrange et trop compliquée. Tout est marqué dans le Livre. De cela, je ne suis pas autorisé à parler. Mais son éloquence aurait fait paraître la neige comme de la poix et celle-ci comme de la neige. Si juste et si pénétrante était sa parole. A cette arme, que pouvais-je opposer ? Rien du tout si ce n'était le sceau du monastère, qui était sous ma garde. Mais cela même fut rendu sans objet. Car les compagnons, sous ses exhortations enflammées, me forcèrent à porter la main et le sceau du monastère sur tout document qu'ils jugeaient utile de me faire avaliser. Peu à peu, ils me firent signer les transferts des terres du monastère, qui avaient été léguées par les fidèles au cours des ans. Puis Mirdad commença à envoyer les compagnons à l'extérieur, chargés de présents pour les pauvres et les miséreux de tous les hameaux alentour. Le dernier Jour de l'Arche, qui était

l'une des deux fêtes annuelles de l'Arche — l'autre étant le Jour de la Vigne — Mirdad conclut ses actes insensés en ordonnant aux compagnons de débarrasser le monastère de tout ce qu'il contenait et de le distribuer aux gens de l'extérieur.

Tout ce à quoi assistèrent mes yeux coupables et tout ce qui fut enregistré dans mon cœur, tout cela fut sur le point d'éclater de haine pour Mirdad. Si la haine seule avait pu tuer, ce qui bouillonnait alors dans mon sein aurait tué des milliers de Mirdads. Mais son amour était plus puissant que ma haine. Une fois de plus le combat était inégal. De nouveau mon orgueil ne voulait pas lâcher tant qu'il ne se serait pas vu étalé à terre et piétiné dans la poussière. Il m'écrasait sans me combattre. Je le combattis mais ne réussis qu'à m'écraser. Combien de fois n'essaya-t-il pas, avec sa longue et aimante patience, d'enlever les écailles qui étaient sur mes yeux ! Combien de fois ne recherchai-je pas d'autres écailles plus solides pour me boucher les yeux ! Plus il m'offrait sa gentillesse, plus je lui renvoyais ma haine.

Nous étions deux lutteurs dans l'arène — Mirdad et moi. A lui seul, il était une légion. Je me battais seul contre tous. Si j'avais eu l'aide des autres compagnons, j'aurais finalement vaincu. Et alors j'aurais sorti son cœur de mes dents. Mais mes compagnons combattaient avec lui contre moi. Les traîtres ! Mirdad, Mirdad, tu t'es bien vengé ! »

Encore des sanglots, accompagnés de soupirs, et un long silence après lequel le Prieur s'inclina encore et toucha trois fois le sol de ses lèvres en disant :

« Mirdad, mon vainqueur, mon seigneur, mon espoir, mon châtement et ma récompense, pardonne l'amertume de Shama-dam. La tête d'un serpent garde son venin même après qu'on l'a séparée du corps. Mais, heureusement, elle ne peut pas mordre. Et voilà que Shamadam est sans crochets et sans venin. Garde-le en vie par ton amour pour qu'il puisse voir le jour où sa bouche laissera couler le miel comme la tienne. Il en tient de toi la promesse. Tu l'as délivré de sa première geôle. Ne le laisse pas s'attarder longtemps dans la seconde. »

Comme s'il avait lu dans mon esprit la question que je me posais sur les prisons dont il avait parlé, le Prieur expliqua en soupirant mais d'une voix si adoucie et si transformée qu'il aurait vraiment été possible de jurer que ce n'était plus le même homme :

« Ce jour-là il nous fit tous venir dans cette même grotte où il avait coutume d'enseigner aux Sept. Le soleil allait se coucher. Le vent d'ouest avait apporté un épais brouillard qui remplissait les gorges et drapait comme d'un linceul mystique tout le pays d'ici à la mer. Il ne dépassait pas le milieu de notre montagne, qui semblait être devenue un bord de mer. L'horizon étalait à l'ouest de tristes et lourdes nuées qui obscurcissaient entièrement le soleil. Le Maître, ému, mais en dominant ses émotions embrassa chacun des Sept à son tour, disant en embrassant le dernier :

« Vous avez longtemps vécu sur les hauteurs. Aujourd'hui, il vous faut descendre dans les profondeurs. Si vous ne montez pas en descendant, et si vous ne reliez pas la vallée au sommet, les hauteurs vous donneront toujours le vertige et les profondeurs vous aveugleront toujours ».

Puis se tournant vers moi, il me fixa longtemps et tendrement dans les yeux et dit :

« Quant à toi, Shamadam, ton heure n'est pas venue. Tu vas attendre mon retour sur ce pic. Et en m'attendant tu seras le gardien de mon livre, qui est enfermé dans un coffre de fer sous l'autel. Veille à ce que personne n'y mette la main — pas même toi. En temps voulu j'enverrai mon messenger pour le prendre et le publier dans le monde. Tu le reconnaîtras à ces signes : il

doit gravir ce sommet par la pente des silex. Il doit avoir entrepris son chemin jusqu'ici avec tous ses vêtements, muni d'un bâton et de sept miches de pain; mais tu dois le trouver devant cette grotte sans bâton, sans provisions et nu, ainsi qu'inanimé. Jusqu'à sa venue, ta langue et tes lèvres resteront closes et tu éviteras la compagnie des hommes. Sa seule vue te libérera de la prison du silence. Après lui avoir remis le Livre, tu seras changé en une pierre qui gardera l'entrée de cette grotte jusqu'à ce que je vienne. Moi seul te délivrerai de cette prison. Si tu trouves l'attente trop longue elle te sera rendue plus longue encore. Si tu la trouves trop courte, elle te sera rendue plus brève. Aie foi et patience. » Sur quoi il m'embrassa aussi.

Puis, se retournant vers les Sept, il agita la main et dit : *« Compagnons, suivez-moi »*. Et il s'avança devant eux pour descendre la pente, tenant haut sa noble tête, fouillant l'horizon de son calme regard, foulant à peine le sol de ses pieds sacrés. Lorsqu'ils eurent atteint la bordure du voile de brume, le soleil apparut au-dessus du bord inférieur du nuage sombre au-dessus de la mer, formant un passage voûté dans le ciel illuminé d'une lumière trop merveilleuse pour les mots humains, trop aveuglante pour des yeux mortels. Et il me sembla que le Maître et les Sept s'étaient détachés de la montagne et s'avançaient sur la brume directement sous la voûte — vers le soleil. Et cela me peina d'être laissé seul en arrière — oh, si seul. »

Comme celui qui est fatigué des durs labeurs d'une longue journée, Shamadam se détendit soudain et resta silencieux, laissant retomber la tête, fermant les paupières, la poitrine se soulevant en rythmes inégaux. Il resta ainsi pendant un long moment. Comme je cherchais dans mon esprit quelques mots de consolation, il releva la tête et dit :

« Tu es chéri de la fortune. Pardonne à un malheureux. J'ai beaucoup parlé - peut-être trop. Comment pouvais-je faire autrement? Est-ce qu'après avoir jeûné pendant cent cinquante ans de paroles, l'on peut rompre le jeûne avec seulement un 'oui' ou un 'non'? Est-ce qu'un Shamadam peut être un Mirdad ? »

« Laissez-moi vous poser une question, frère Shamadam ».

« Comme tu es bon de m'appeler « frère ». Personne ne m'a ainsi appelé depuis que mon seul frère est mort et c'était il y a bien longtemps. Quelle est ta question ? »

« Puisque Mirdad est un si grand maître, je suis étonné qu'à ce jour le monde n'ait pas entendu parler de lui ni de ses sept compagnons. Comment cela se fait-il ? »

« Il attend peut-être son heure. Il enseigne peut-être sous quelque autre nom. Je suis sûr d'une seule chose: Mirdad changera le monde comme il a changé l'Arche. »

« Il doit être mort depuis longtemps maintenant. »

« Pas Mirdad. Mirdad est plus fort que la mort. »

« Voulez-vous dire qu'il détruira le monde comme il a détruit l'Arche ? »

« Non, et non! Il allégera le monde de son fardeau comme il a débarrassé notre Arche. Et alors il ranimera la flamme éternelle que des hommes comme moi ont cachée sous de trop nombreux boisseaux d'illusions et qui maintenant déplorent l'obscurité où ils sont plongés. Il reconstruira dans les hommes ce qu'ils ont détruit en eux-mêmes. Le Livre sera bientôt dans tes mains. Lis-le et vois la lumière. Je ne dois plus tarder. Attends ici un moment mon retour, tu ne dois pas venir avec moi. »

Il se leva et sortit à la hâte, me laissant vraiment surpris et impatient. Je sortis aussi, mais sans aller au-delà de la bordure de l'abîme.

Les lignes et couleurs magiques de la scène exposée à mes yeux accrochaient mon âme au point que pendant un instant je me sentis dilué et éparpillé en gouttes imperceptibles au-dessus de toutes choses et à l'intérieur de toutes choses: au-dessus de la mer au loin, calme et voilée de brume nacrée ; au-dessus des collines, perchées tantôt en avant tantôt en arrière mais s'élevant toujours en rapide succession au-delà de la rive et s'avancant régulièrement pour monter vers les crêtes mêmes des pics rocheux ; au-dessus des habitations paisibles des collines, encadrées par la verdure de la terre ; au-dessus des verdoyantes vallées nichées dans les coteaux qui étanchent leur soif au cœur liquide des montagnes et constellées d'hommes au labeur et de bêtes aux herbages ; à l'intérieur des gorges et des ravins, des vivantes cicatrices montagneuses dans leur combat contre le temps ; à l'intérieur de la brise languissante ; à l'intérieur de l'azur céleste, de la terre cendrée, en bas.

Il fallut que le vagabondage de mes yeux cessât pour se poser sur la pente avant de revenir au moine et à son récit déconcertant de lui-même, de Mirdad et du Livre. Et je m'émerveillais grandement de la main invisible qui me mettait en recherche d'une chose uniquement pour me conduire à une autre. Et je la bénis dans mon cœur.

Voici que le moine revenait et me tendait un petit paquet enveloppé d'un carré de lin jauni par les ans en me disant :

« Mon gage est désormais ton gage: garde-le bien. Maintenant est venue ma deuxième heure. Les portes de ma prison sont en train de s'ouvrir en grand pour me recevoir. Elles vont bientôt se refermer sur moi. Combien de temps resteront-elles fermées — Mirdad seul peut le dire. Bientôt Shamadam sera effacé de toutes les mémoires. Comme c'est pénible, oh, comme c'est douloureux d'être effacé ! Pourquoi dis-je cela ? Rien n'est jamais effacé de la mémoire de Mirdad. Quiconque vit dans la mémoire de Mirdad vit pour toujours. »

Une longue pause suivit, après laquelle le Prieur releva le front et reprit en me regardant de ses yeux embués de larmes, d'un murmure à peine audible :

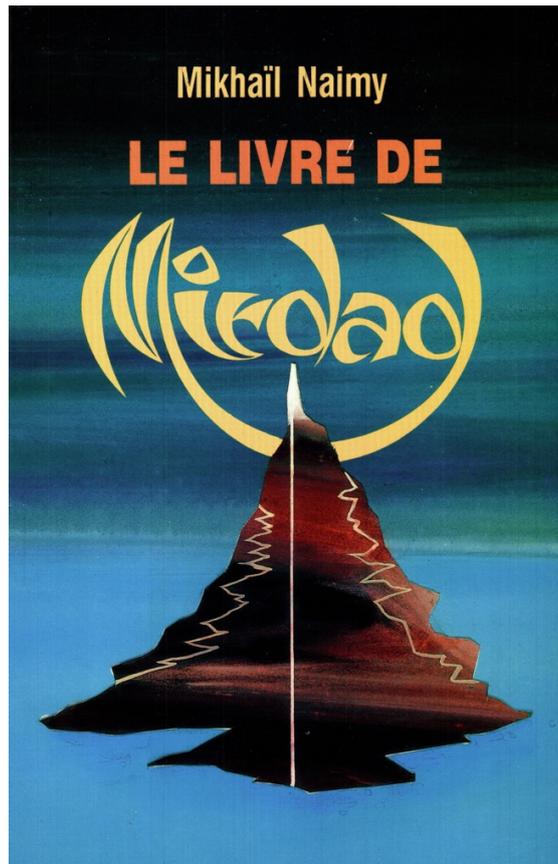
« Maintenant tu vas descendre dans le monde. Mais tu es nu et le monde a horreur de la nudité. Son âme même, il la recouvre d'oripeaux. Mes vêtements ne me serviront plus. Je vais dans la grotte pour m'en dépouiller et pour que tu puisses en couvrir ta nudité, encore que les vêtements de Shamadam ne puissent aller à personne d'autre que lui. Puissent-ils ne pas être embarrassants pour toi ! »

Je n'ajoutai rien à la proposition, que j'acceptai en silence reconnaissant. Alors que le Prieur entra dans la grotte pour se dévêtir, je déballai le Livre et commençai à tourner ses pages de jaune parchemin, gauchement. Je me vis bientôt arrêté par la première page que je fis effort de lire. Je continuai à lire, toujours plus absorbé. Subconsciemment, j'attendais que le Prieur m'annonce qu'il avait fini de se déshabiller, et qu'il m'invite à me vêtir. Mais les minutes passaient et il n'appelait pas.

Levant les yeux des pages du Livre, je regardai à l'intérieur de la grotte et vis en son milieu la pile de vêtements du Prieur. Mais ce dernier était invisible. Je l'appelai plusieurs fois, toujours plus fort. Aucune réponse. Je fus très alarmé et effaré. Il n'y avait pas de sortie de la grotte,

sinon par l'entrée — j'en étais certain sans aucun doute. Était-ce une apparition ? Mais j'avais senti sa chair et ses os avec mes propres os et ma propre chair. En outre, le Livre était dans mes mains et les vêtements dans la grotte. Se trouverait-il par hasard au-dessous d'eux ? J'allai les ramasser, un à un, pour me rendre ridicule à mes yeux au fur et à mesure. Beaucoup de piles comme celle-là n'auraient pas recouvert le gros Prieur. Avait-il, de façon mystérieuse, glissé hors de la grotte pour tomber dans le Gouffre Noir ?

Aussi vite que cette dernière pensée me traversa l'esprit, je me précipitai au-dehors; aussi vite fus-je cloué sur le sol à quelques pas de l'entrée en me trouvant en face d'un gros bloc, au bord même du gouffre. Ce bloc n'était pas là auparavant. Il ressemblait à une bête accroupie mais la tête portant un air humain frappant, avec des traits lourds et rudes, le menton large et en galoche, les mâchoires fermement serrées, les lèvres étroitement pincées, les yeux louches fouillant le vide septentrional.



VOICI LE LIVRE DE

MIRDAD

TEL QU'IL A ETE CONSIGNE PAR

NARONDA

LE PLUS JEUNE ET LE DERNIER DE SES COMPAGNONS.

C'EST UN PHARE

ET UN HAVRE

POUR CEUX QUI LANGUISSENT DE SURMONTER.

QUE TOUS LES AUTRES

Y PRENNENT GARDE !

CHAPITRE UN

Mirdad se révèle et parle des voiles et des sceaux

Naronda : Ce soir-là, les Huit étaient réunis autour de la table pour dîner, alors que Mirdad se tenait sur le côté, attendant silencieusement les ordres.

L'une des anciennes règles des compagnons consistait à éviter, autant que possible, d'utiliser le mot « moi » dans leurs discours. Le compagnon Shamadam était en train de faire valoir ses œuvres de Prieur. Il citait de nombreux chiffres montrant dans quelle mesure il avait ajouté à la prospérité et au prestige de l'Arche. Ce disant, il faisait un usage excessif du mot défendu. Le compagnon Micayon le réprimanda doucement. Sur quoi s'engagea une discussion animée quant à l'objet de la règle et quant à celui qui l'avait formulée, le père Noé ou le premier compagnon, c'est-à-dire Sem. L'échauffement conduisit aux récriminations, les récriminations conduisirent à une confusion générale où beaucoup fut dit et peu compris.

Voulant transformer la confusion en hilarité, Shamadam se tourna vers Mirdad et dit, en se moquant nettement de lui :

« Et voilà, ici se trouve quelqu'un de plus grand que le patriarche. Mirdad, dis-nous comment sortir de ce labyrinthe de paroles. »

Tous les yeux se tournèrent vers Mirdad. Et immenses furent notre surprise et notre joie lorsque, pour la première fois en sept ans, il ouvrit la bouche et nous parla ainsi.

Mirdad : Compagnons de l'Arche ! Le vœu de Shamadam, bien que formulé par dérision, annonce involontairement une décision solennelle pour Mirdad. Car depuis le jour où il est dans cette Arche, Mirdad a choisi ce même moment et ce même lieu — cette circonstance où nous sommes — pour briser ses sceaux et rejeter ses voiles, pour se tenir révélé devant vous et devant le monde.

Mirdad avait scellé ses lèvres de sept sceaux. De sept voiles Mirdad avait voilé sa face pour qu'il puisse vous apprendre, ainsi qu'au monde, lorsque vous seriez prêts à recevoir l'enseignement, la manière de desceller vos lèvres et de dévoiler vos yeux, et ainsi vous révéler à vous-mêmes dans la plénitude de la gloire qui vous appartient.

Vos yeux sont voilés par de bien trop nombreux voiles. Chaque objet que vous regardez n'est qu'un voile.

Vos lèvres sont scellées de bien trop nombreux sceaux. Chaque mot que vous prononcez n'est qu'un sceau.

Car les choses, quelles que soient leur forme et leur espèce, ne sont que des voiles et des bandelettes avec lesquelles la vie est emmaillotée et voilée. Comment votre œil pourrait-il,

alors qu'il n'est en soi qu'un voile et une bandelette, vous mener à quoi que ce soit d'autre que des bandelettes et des voiles ?

Et les paroles — ne sont-elles pas des choses scellées sous forme de lettres et de syllabes ? Comment vos lèvres, qui ne sont en soi que des sceaux, peuvent-elles laisser passer autre chose que des sceaux ?

L'œil peut voiler mais ne peut pas percer les voiles. La lèvre peut sceller mais ne peut pas rompre les sceaux.

N'exigez pas plus de l'un ou de l'autre. C'est leur part des œuvres du corps; et elles sont bien accomplies. En jetant des voiles et en posant des sceaux ils vous appellent à haute voix afin que vous veniez et cherchiez ce qui est derrière les voiles, et que vous cherchiez à pénétrer ce qui est sous les sceaux.

Pour percer les voiles il vous faut un œil autre que celui qui est ombré de cils, de paupières et de sourcils.

Pour briser les sceaux, il vous faut une lèvre autre que le bon vieux morceau de chair qui est sous votre nez.

Voyez d'abord l'œil comme il faut avant de vouloir voir les autres choses comme il convient. Ce n'est pas avec l'œil mais par lui que vous devez regarder pour pouvoir voir toutes les choses qui sont plus loin que lui.

Utilisez d'abord comme il faut votre lèvre et votre langue si vous voulez dire les autres mots comme il convient. Ce n'est pas avec les lèvres et avec la langue mais par elles que vous devez parler pour pouvoir prononcer tous les mots qui sont au-dessus d'elles.

Si seulement vous pouviez voir et parler comme il faut, vous ne verriez rien d'autre que vous-mêmes et n'exprimeriez rien d'autre que vous-mêmes. Car dans toutes choses et au-delà de toutes choses, comme dans toutes paroles et au-delà de toutes paroles, c'est vous — le voyeur et le parleur.

Si alors votre univers n'est plus qu'une énigme déconcertante, c'est parce que vous êtes cette énigme déconcertante. Et si votre discours est tel un fouillis pitoyable, c'est parce que vous êtes ce pitoyable fouillis.

Laissez les choses à elles-mêmes et n'essayez pas de les changer. Car elles paraissent ce qu'elles paraissent uniquement parce que vous ressemblez à ce que vous semblez. Elles ne voient pas et ne parlent pas tant que vous ne leur donnez pas vue et parole. Si elles sont de parole dure ne regardez que votre langue. Si elles sont affreuses d'aspect, examinez avant tout votre œil.

Ne demandez pas aux choses de jeter leurs voiles. Dévoilez-vous vous-mêmes et les choses seront dévoilées. Ne demandez pas non plus aux choses de briser leur sceau. Descellez-vous vous-mêmes et tout sera descellé.

La clef de l'auto-dévoilement et de l'auto-descellement est un mot que vous retenez depuis toujours sous votre langue. De tous les mots c'est le plus petit et le plus grand. Mirdad l'a appelé la parole créatrice.

Naronda : Le Maître marqua une pause: et un profond silence, vibrant toutefois de mystère, descendit sur chacun. Finalement, Micayon rompit ce silence avec la passion de l'impatience.

Micayon : Nos oreilles sont affamées de la parole. Nos cœurs languissent pour la clef. Parle, nous t'en prions, Mirdad, parle.

CHAPITRE DEUX

La parole créatrice.

Le moi est la source et le centre de toutes choses.

Mirdad : Lorsque vous dites « moi », dites en même temps dans votre cœur : « *Dieu soit mon refuge contre les afflictions du moi et sois mon guide vers la félicité du moi.* » Car dans ce mot, aussi tenu qu'il soit, est enfermée l'âme de tout autre mot. Libérez-la une fois et votre bouche se parfume, votre langue y devient douce ; chaque mot qu'elle prononcera rejaillira des délices de la vie. Laissez-la enfermée et la bouche est sale, la langue amère; de chaque mot suintera le pus de la mort.

Car le moi, ô moines, est la parole créatrice. Et si vous n'en saisissez pas la puissance magique, et si vous ne vous rendez pas maîtres de cette puissance, vous ne serez bons qu'à grogner lorsque vous voudrez chanter ; ou à être en guerre lorsque vous voudrez être en paix ; ou à vous tapir dans de sombres geôles lorsque vous voudriez vous élancer dans la lumière.

Votre moi n'est autre que votre conscience d'être, silencieuse et incorporelle, rendue audible et corporelle. C'est l'inaudible rendu audible en vous et l'invisible rendu visible, afin que, en regardant, vous puissiez voir ce qui n'est pas à voir ; et qu'en entendant, vous entendiez ce qui n'est pas à entendre. Car vous êtes encore attachés par les yeux et attachés par les oreilles. Et si vous ne voyez pas avec des yeux et si vous n'entendez pas avec des oreilles, vous ne verrez ni n'entendrez quoi que ce soit.

En pensant simplement « moi », vous faites se lever un océan de pensées dans votre tête. Cet océan est la création de votre moi qui est à la fois le penseur et la pensée. Si vous avez des pensées qui piquent, poignent ou griffent, sachez que c'est le moi en vous seul qui leur a fourni l'aiguillon, le poignard et la griffe.

Mirdad voudrait vous faire savoir également que ce qui peut fournir peut aussi reprendre.

En ressentant simplement « moi », vous laissez libre cours à une source de sentiments dans votre cœur. Cette source est la création de votre moi qui est à la fois le senteur et le senti. S'il y a des ronces dans votre cœur, sachez que c'est le moi en vous seul qui les y a plantées.

Mirdad voudrait vous faire savoir encore que ce qui peut ainsi facilement planter peut aussi déplanter.

En disant simplement « moi », vous donnez vie à un puissant essaim de mots ; chaque mot symbolise un monde : chaque monde est élément constituant d'un univers. Cet univers est la création de votre moi qui est en même temps le constructeur et le construit. S'il y a des lutins dans votre univers, sachez que c'est le moi en vous qui les a faits naître.

Mirdad voudrait vous faire savoir encore que ce qui peut créer peut aussi décréer.

Tel créateur, telle création. Quelqu'un peut-il se « surcréer » lui-même ?

Ou quiconque se « sous-crée » lui-même ?

C'est lui-même seul — ni plus, ni moins — que le créateur procréé.

Le moi est une fontaine d'où s'écoulent toutes choses et où elles retournent. Telle est la fontaine, tel est également l'écoulement.

Le moi est une baguette magique. Mais la baguette peut-elle donner naissance à quoi que ce soit qui ne soit pas dans le magicien ? Car tel est le magicien, tels sont les produits de sa baguette.

Car telle est votre conscience tel est votre moi. Tel est votre moi, tel est votre monde. S'il est clair et de sens précis, votre monde est clair et de sens précis ; et alors vos paroles ne seraient jamais un labyrinthe ; et vos actes ne seraient jamais des nids de douleur. Si votre moi est brumeux et incertain votre monde est brumeux et incertain ; et alors vos paroles ne sont que du fouillis ; et vos actes sont alors des couveuses de peine.

Si votre moi est constant et enduring, votre monde est constant et enduring; vous êtes alors plus fort que le temps, et beaucoup plus vaste que l'espace. S'il est fugitif et inconstant, votre monde est fugitif et inconstant; et alors vous êtes une volute de fumée légèrement soufflée par le soleil.

Si le moi est un, votre monde est un; et alors vous êtes en paix éternelle avec toutes les armées du ciel et avec tous les habitants de la terre. S'il est multiple, votre monde est multiple ; et alors vous êtes en guerre perpétuelle avec votre être véritable et avec chaque créature du domaine illimité de Dieu.

Le moi est le centre de votre vie, d'où rayonnent les choses qui font la somme de votre monde et vers lequel elles convergent. S'il est stable, votre monde est stable: alors aucune puissance d'en haut ni aucune puissance d'en bas ne peut vous faire pencher à droite ou à gauche. S'il est changeant, votre monde est changeant; et vous êtes alors une feuille désarmée, prise dans une méchante bourrasque.

Et voilà ! Votre monde est stable, pour sûr ; mais seulement dans son instabilité.

Certain est votre monde, mais seulement dans l'incertitude.

Constant est votre monde, mais seulement dans l'inconstance.

Et unique est votre monde, mais seulement dans la désunion.

Votre monde est celui de berceaux qui deviennent des tombes et de tombes devenant des berceaux ; de jours dévorant les nuits et de nuits régurgitant les jours ; de paix déclarant la guerre et de guerre sollicitant la paix ; de sourires émergeant de larmes, et de larmes embrasées de sourires.

Vôtre est un monde en permanent labeur d'enfantement, avec la mort comme sage-femme.

Vôtre est un monde de tamis et de cribles, sans que deux tamis et cribles soient pareils. Et vous êtes toujours en peine de tamiser l'intamisable et de cribler l'incroyable.
Vôtre est un monde divisé en lui-même, parce que le moi en vous est divisé.

Vôtre est un monde de barrières et de clôtures, parce que le moi en vous n'est que barrières et clôtures. Il y a des choses qu'il veut clôturer comme étant étrangères à lui-même. Il y a des choses qu'il veut clôturer comme étant parenté pour lui-même. Et pourtant ce qui est à l'extérieur de la clôture n'arrête pas d'entrer par effraction ; et ce qui est à l'intérieur de la clôture n'arrête pas de sortir par effraction. Car ces choses, étant issues de la même mère — précisément votre moi — ne sauraient être tenues séparées.

Et vous, plutôt que de vous réjouir devant leur heureuse union, vous vous enfermez de nouveau, pour te vain effort de séparer ce qui est inséparable. Plutôt que de combler la division dans le moi, vous taillez votre vie en espérant en faire un coin à insérer entre ce que vous croyez être votre moi et ce que vous imaginez être autre chose que votre moi.

C'est pourquoi les paroles des hommes sont imprégnées de poison. C'est pourquoi leurs jours sont si imbibés de chagrin. C'est pourquoi leurs nuits sont ainsi tourmentées de douleur.

Mirdad, ô moines, voudrait combler la division dans votre moi pour que vous puissiez vivre en paix avec vous-même — avec tous les hommes — avec l'univers entier.

Mirdad voudrait retirer le poison de votre moi pour que vous puissiez goûter la douceur de la compréhension.

Mirdad voudrait vous apprendre comment peser votre moi pour connaître la joie de *l'équilibre parfait*.

Naronda : Le Maître fit une nouvelle pause et un nouveau silence tomba sur chacun. Une fois de plus Micayon rompit le silence en disant :

Micayon : Tes paroles sont trop cruellement tentantes, Mirdad. Elles ouvrent de nombreuses portes mais nous laissent sur le seuil. Fais-nous passer — fais — nous entrer.

CHAPITRE TROIS

La Sainte Trinité et l'équilibre parfait

Mirdad : Bien que chacun de vous soit centré sur son moi, vous êtes cependant tous recentrés sur un moi unique — précisément le moi unique de Dieu.

Le moi de Dieu, ô moines, est la parole éternelle et unique de Dieu — c'est la conscience suprême - rendue manifeste. Sans cette parole, il serait un silence absolu. Par elle le Créateur est auto-créé. Par cette parole Celui qui est sans forme est conduit à prendre une multiplicité de formes, au moyen desquelles les créatures doivent repasser à l'absence de forme.

Pour se sentir lui-même; pour se penser lui-même; pour se prononcer lui-même, Dieu n'a pas besoin de dire plus que « moi ». Le moi est donc son unique parole. C'est donc la Parole.

Lorsque Dieu dit « moi », rien n'est laissé dans l'indicible. Les mondes vus et les mondes non vus; les choses nées et les choses attendant de naître ; le temps s'écoulant et le temps devant s'écouler - tout, tout, sans excepter un grain de sable, est exprimé et comprimé dans cette parole. Par lui toutes choses sont faites. Par lui tout est conservé.

Si elle n'a pas une signification, une parole n'est qu'un écho dans le vide.

Si sa signification n'est pas définitive, ce n'est qu'un cancer dans la gorge et des éruptions sur la langue.

La Parole de Dieu n'est pas un écho dans le vide, ni un cancer dans la gorge, ni des éruptions sur la langue, sauf pour ceux qui sont dénués de la compréhension. Car la compréhension est l'Esprit-Saint qui vivifie la Parole et qui la rattache à la conscience. C'est le fléau de la balance éternelle dont les deux plateaux sont la conscience **originelle et la Parole**.

La conscience originelle -la Parole -l'esprit de compréhension, constituent, ô moines, *la Trinité de l'existence*, les trois qui sont uns, l'un qui est trois, égaux, co-extensifs, co-éternels ; auto-équilibreurs, auto-connaissants, auto-réalisateurs. Jamais en croissance, ni en décroissance. Toujours en paix. Toujours semblables. Tel est, ô moines, *l'équilibre parfait*.

On l'appelle Dieu, bien qu'il soit trop merveilleux pour être nommé. Pourtant, saint est ce nom et sainte est la langue qui le garde sacré.

Et finalement, qu'est-ce que l'homme sinon un rejeton de ce Dieu ? Peut-il être différent de Dieu ? Le chêne n'est-il pas emmitoufflé dans le gland ? Dieu n'est-il pas emmaillotté dans l'homme ?

L'homme aussi est donc une telle trinité ; une conscience, une parole, une compréhension. L'homme aussi est un créateur, comme son Dieu. Son moi est sa création. Pourquoi n'est-il pas aussi équilibré que son Dieu ?

Si vous voulez connaître la réponse à cette devinette, écoutez bien ce que Mirdad va révéler.

CHAPITRE QUATRE

L'homme est un dieu dans les langes

L'homme est un dieu dans les langes. Le temps est un lange. L'espace est un lange. La chair est un lange, et de même tous les sens et les choses perceptibles par eux. La mère ne sait que trop bien que les langes ne sont pas le bébé. Le bébé, cependant, ne le sait pas.

L'homme est trop conscient pourtant de ses langes, qui changent de jour en jour et d'âge en âge. C'est pourquoi sa conscience est toujours en mouvement ; et c'est pourquoi sa parole, qui est sa conscience exprimée, n'est jamais claire ni précise de signification ; et c'est pourquoi sa compréhension est dans les brumes ; et c'est pourquoi sa vie est déséquilibrée. C'est la confusion trois fois confondue.

Et c'est pourquoi l'homme réclame de l'aide. Ses pleurs déchirants se réverbèrent à travers les éons. L'air est rempli de ses plaintes. La mer est salée de ses larmes. La terre est labourée de ses tombes. Les cieus sont assourdis de ses prières. Et tout cela parce qu'il ne sait pas encore la signification de son moi, qui est pour lui les langes ainsi que le bébé qui y est emmailloté.

En disant moi, l'homme scinde la Parole en deux: d'un côté ses langes ; de l'autre le moi immortel de Dieu. Est-ce que l'homme divise véritablement l'indivisible ? A Dieu ne plaise. L'indivisible, aucune force ne peut le diviser — pas même celle de Dieu. L'immaturité de l'homme imagine la division. Et l'homme, l'enfant, se ceint les reins pour la bataille et part en campagne contre l'infinie totalité en croyant que c'est l'ennemi de son existence.

Dans ce combat inégal, l'homme déchire sa chair en lambeaux, et verse son sang à flots. Tandis que Dieu, le Père-Mère, le regarde avec compassion. Car il sait bien que l'homme ne déchire que des voiles pesants et ne déverse que le fiel amer qui lui cachent son unité avec l'Un.

Telle est la destinée de l'homme — combattre, saigner et défaillir, et à la fin s'éveiller et combler la division du moi par sa propre chair et la sceller de son sang.

C'est pourquoi, ô moines, vous avez été mis en garde — et très sagement mis en garde — afin d'être prudents dans l'usage du mot « moi ». Cela tant que vous voulez dire par là les langes et non le bébé seul ; tant qu'il est pour vous un crible plutôt qu'un creuset, aussi longtemps exactement que vous continuerez à tamiser la vanité pour ne gagner que la mort avec toute sa progéniture d'angoisses et de douleurs.

CHAPITRE CINQ

Des creusets et des cribles La Parole de Dieu et celle de l'homme

La Parole de Dieu est un creuset. Ce qu'il crée, il le fait fondre et fusionner en un tout, sans accepter quiconque comme valable, sans rejeter quiconque comme sans valeur. Ayant l'esprit de compréhension, il sait parfaitement bien que sa création et lui-même sont un tout ; que rejeter une partie c'est rejeter le tout ; et que rejeter le tout c'est se rejeter soi-même. Il est donc pour toujours un, d'objet et de signification.

Tandis que la parole de l'homme est un crible. Ce qu'elle crée, elle le met aux prises et aux cent coups. Elle est toujours en train de prendre ceci comme ami et de jeter cela comme ennemi. Et ce n'est que trop souvent que l'ami d'hier devient l'ennemi d'aujourd'hui; et que l'ennemi d'aujourd'hui devient l'ami de demain.

C'est ainsi que fait rage la guerre cruelle et stérile de l'homme contre lui-même. Et tout cela parce que l'homme n'a pas l'Esprit-Saint, lequel seul peut lui faire comprendre que lui et sa création ne font qu'un; que de bannir l'ennemi c'est bannir l'ami. Car les deux mots « ennemi » et « ami » sont les créations de sa parole, de son moi.

Ce que vous n'aimez pas et repoussez comme mauvais est certainement aimé et recueilli par quelqu'un ou quelque chose d'autre comme étant bon. Est-ce qu'une seule chose peut être en même temps deux choses contraires ? Elle n'est ni l'un ni l'autre, mais votre moi l'a faite mauvaise tandis qu'un autre moi l'a faite bonne.

N'ai-je pas dit que ce qui peut créer peut aussi défaire ? De même que vous pouvez créer un ennemi, vous pouvez le défaire, ou le recréer sous forme d'ami.

Pour cela votre moi doit absolument être un creuset. Pour cela vous avez besoin de l'esprit de compréhension.

Je vous dis donc que si vous priez pour obtenir quelque chose, vous devez prier avant tout pour acquérir la compréhension. Ne soyez jamais des cribleurs, compagnons. Car la Parole de Dieu est vie et la vie est un creuset dans lequel tout est conduit à une indivisible unité ; tout est en parfait équilibre et tout est digne de son auteur — la Sainte Trinité. Combien doit-il être plus digne de vous ?

Ne soyez jamais des cribleurs, compagnons et vous vous tiendrez en stature si immense, si universellement vaste, en étendue et en compréhension, qu'aucun crible ne pourra se trouver pour vous contenir.

Ne soyez jamais des cribleurs, compagnons. Cherchez d'abord la connaissance de la Parole afin que vous puissiez connaître votre propre parole. Et lorsque vous saurez votre parole, vous remettrez vos cribles aux flammes. Car votre parole et celle de Dieu ne font qu'un tout, sauf que la vôtre est encore voilée. Mirdad voudrait vous faire rejeter les voiles.

La Parole de Dieu est le temps non chronométré, l'espace non espacé. Fut-il un temps où vous n'étiez pas avec Dieu ? Y a-t-il un lieu où vous n'êtes pas en Dieu ? Pourquoi donc vous enchaîner d'éternité avec des heures et avec des saisons ? Et pourquoi enfermer l'espace dans le domaine des pouces et des lieues ?

La Parole de Dieu est vie sans être née et donc sans mourir. Pourquoi donc la vôtre est-elle cernée de naissance et de mort ? Ne vivez-vous pas par la seule vie de Dieu ? Et le sans-mort peut-il être la source de la mort ?

La Parole de Dieu est totalisante. Aucune barrière ni clôture ne s'y trouve. Pourquoi la vôtre est-elle lacérée de clôtures et de barrières ?

Je vous le dis, votre propre chair et vos propres os ne sont pas les os et la chair de vous seuls. Innombrables sont les mains qui plongent avec vous dans les mêmes marmites de la terre et du ciel, d'où viennent vos os et votre chair et où ils retourneront.

La lumière qui est dans vos yeux n'est pas non plus la lumière de vous seuls. C'est aussi bien la lumière de tous ceux qui partagent le soleil avec vous. Qu'est-ce que votre œil pourrait saisir de moi s'il n'y avait pas la lumière en moi ? C'est ma lumière qui me voit dans vos yeux. C'est votre lumière qui vous voit dans mes yeux. Si j'étais de l'obscurité totale, vos yeux, me regardant, seraient de l'obscurité totale.

La respiration dans votre poitrine n'est pas la respiration de vous seuls. Tous ceux qui respirent ou qui ont déjà respiré de l'air sont en train de respirer dans votre poitrine. N'est-ce pas la respiration d'Adam qui gonfle encore vos poumons ? N'est-ce pas le cœur d'Adam qui est encore en train de battre dans votre cœur ?

Vos pensées ne sont pas les pensées de vous seuls; la mer du penser commun les revendique comme siennes; ainsi en est-il de tous les êtres pensants qui partagent cette mer avec vous. Vos rêves ne sont pas les rêves de vous seuls. L'univers tout entier est en train de rêver dans vos rêves.

Votre maison n'est pas la maison de vous seuls. C'est aussi la résidence de votre invité et de la mouche, de la souris, du chat et de toutes les créatures qui partagent la maison avec vous. Prenez donc garde aux clôtures. Vous ne faites que clôturer l'illusion en dedans et la vérité en dehors. Et lorsque vous vous retournez pour vous voir à l'intérieur de la clôture, vous vous trouvez en face de la mort qui est un autre nom de l'illusion.

Inséparable, ô moines, est l'Homme de Dieu; donc, inséparable de ses congénères et de toutes les créatures qui procèdent de la Parole.

La Parole est l'océan ; vous, les nuages. Et est-ce qu'un nuage est un nuage, sinon le peu d'océan qu'il contient ? Bien fou, en vérité, est le nuage qui gaspillerait sa vie à essayer de se clouer à l'espace afin de conserver sa forme et son identité pour toujours. Quelle moisson retirerait-il de ses efforts si déments, sinon des espoirs déçus et une vanité amère ? A moins qu'il ne se perde, il ne peut pas se trouver. A moins qu'il ne meure et s'évanouisse en tant que nuage, il ne peut pas trouver l'océan dont il procède entièrement.

L'homme est un nuage-porteur de Dieu. A moins qu'il ne soit vidé de lui-même, il ne peut pas se trouver lui-même. Oh, quelle joie d'être vide !

A moins que vous ne soyez pour toujours perdus dans la Parole, vous ne pouvez pas comprendre la parole qui est vous-même votre moi. Oh, quelle joie d'être perdu !

Je vous le dis encore, priez pour la compréhension. Lorsque la sainte compréhension trouvera vos cœurs, il n'y aura rien dans l'immensité de Dieu qui ne fera pas tinter une joyeuse réponse chaque fois que vous prononcerez le moi.

Et alors la mort elle-même ne sera plus en vos mains qu'une arme avec laquelle vous vaincrez la mort. Et alors la vie mettra dans vos cœurs la clef ouvrant son cœur sans limites. C'est la clef d'or de l'amour.

Shamadam, faisant allusion à la fonction de serviteur de Mirdad : Je n'aurais jamais songé que tant de sagesse puisse s'exprimer d'un torchon et d'un balai.

Mirdad : Tout est un puits de sagesse pour les sages. Pour les autres, même la sagesse est folie.

Shamadam : Tu as une langue bien pendue, c'est sûr. Surprenant que tu l'aies retenue si longtemps. Mais tes paroles sont beaucoup trop difficiles à comprendre.

Mirdad : Mes paroles sont faciles, Shamadam. C'est ton cœur qui est difficile. Malheur à ceux qui, entendant, n'entendent pas ; et malheur à ceux qui, voyant, ne voient pas.

Shamadam : Je n'entends et ne vois que trop bien ; peut-être trop. Pourtant ne voudrais-je pas entendre une telle ineptie : que Shamadam est le même que Mirdad ; que le maître et le serviteur sont semblables.

CHAPITRE SIX

Maîtres et serviteurs

Les compagnons donnent leur avis sur Mirdad

Mirdad : Mirdad n'est pas le seul serviteur de Shamadam. Peux-tu, Shamadam, dénombrer tes serviteurs ? Y a-t-il un aigle ou un faucon; un cèdre ou un chêne ; y a-t-il une montagne ou une étoile; un océan ou un lac ; y a-t-il un ange ou un roi qui ne serve pas Shamadam ? Est-ce que le monde entier n'est pas au service de Shamadam ? Et Mirdad n'est pas le seul maître de Shamadam. Peux-tu Shamadam, dénombrer tes maîtres ?

Y a-t-il une blatte ou une puce ; une chouette ou un moineau ; y a-t-il un chardon ou une brindille ; un caillou ou un coquillage ; y a-t-il une goutte de rosée ou une mare ; un mendiant ou un voleur qui ne soit pas servi par Shamadam ? Shamadam n'est-il pas au service du monde entier ? Car le monde, en faisant son œuvre, fait la vôtre également. Et en faisant votre travail vous faites aussi celui du monde.

Oui, la tête est maîtresse du ventre. Mais le ventre n'en est pas moins le maître de la tête. Rien ne peut servir s'il n'est pas servi en servant. Et rien ne peut être servi s'il ne sert le servant. Je te le dis, Shamadam, et à tous, le valet est le maître du maître. Le maître est le valet du serviteur. Que le valet ne courbe pas la tête. Que le maître ne la relève pas. Écrasez l'orgueil mortel du maître. Déracinez la honteuse gêne de l'esclave.

Rappelez-vous que la Parole est une. Et vous, en tant que syllabes de la Parole, n'êtes en réalité qu'un. Aucune syllabe n'est plus noble que l'autre ni plus essentielle que l'autre. Les nombreuses syllabes n'en font qu'une — **la Parole même**. Vous devez devenir de telles monosyllabes si vous voulez connaître l'extase extraordinaire de cet indicible amour-propre qui est un amour pour tous et pour tout.

Ce n'est pas en tant que maître à serviteur ni en tant que serviteur à maître que je te parle maintenant, Shamadam ; mais en tant que frère à frère. D'où vient que tu es si troublé par mes paroles ?

Nie-moi si tu veux ; je ne te nierai pas. Ne dis-je pas depuis un moment que la chair qui est sur mes épaules n'est autre que celle qui est sur les tiennes ? Je ne te poignarderai pas tant que je ne saignerai pas. Alors rengaine ta langue si tu veux épargner ton sang. Ouvre les verrous de ton cœur si tu veux qu'il soit à l'abri de toute douleur.

Il vaut bien mieux être sans langue que d'en avoir une dont les paroles sont des pièges et des épines. Et les paroles doivent toujours blesser et piéger avant que la langue soit nettoyée par la sainte compréhension.

Je vous invite à chercher votre cœur, ô moines. Je vous invite à mettre en pièces toutes les barrières qu'il contient. Je vous invite à jeter au loin les langes qui emmaillotent encore votre moi pour que vous puissiez le voir uni avec la Parole de Dieu, éternellement en paix avec lui-même et avec tous les mondes qui en procèdent.

Ainsi ai-je enseigné à Noé.

Ainsi vous enseigné-je.

Naronda : Là-dessus Mirdad se retira dans sa cellule, nous laissant tous extrêmement surpris. Après un moment de silence presque écrasant, les compagnons commencèrent à se séparer, chacun donnant, en partant, son appréciation de Mirdad.

Shamadam : C'est un mendiant qui rêve d'une couronne royale.

Micayon : Il est le passager clandestin. N'a-t-il pas dit : « Ainsi ai-je enseigné à Noé » ?

Ahimor : Une bobine de fil emmêlé.

Micaster : Une étoile d'un autre firmament.

Bennoon : C'est un puissant esprit, mais perdu en contradictions.

Zamora : Une merveilleuse harpe montée dans une clef que nous ne connaissons pas.

Himbal : Un mot errant qui cherche une oreille amie.

CHAPITRE SEPT

Micayon et Naronda ont un entretien nocturne avec Mirdad qui les avertit du prochain déluge et leur commande d'être prêts.

Naronda : C'était aux environs de la deuxième heure de la troisième veille lorsque je sentis s'ouvrir la porte de ma cellule et entendis Micayon me dire à mi-voix :

« Es-tu éveillé, Naronda ? »

« Le sommeil ne s'est pas rendu en visite dans ma cellule cette nuit, Micayon ».

« Il ne s'est pas non plus niché dans mes paupières. Et lui, -penses-tu qu'il dorme ? »

« Tu veux dire le Maître ? »

« L'appelles-tu déjà Maître ? Peut-être l'est-il. Je ne peux avoir de repos tant que je ne suis pas certain de son identité. Allons le voir en cet instant même. »

Sur la pointe des pieds, nous sortîmes de ma cellule pour aller dans celle du Maître. Un faisceau de lune pâle, filtrant par une ouverture en haut du mur, tombait sur son humble couche, qui était proprement étendue sur le sol et tout à fait restée intacte cette nuit. Celui que nous cherchions n'était pas là où nous le cherchions.

Déconcertés, gênés et déçus, nous allions rebrousser chemin lorsque, soudainement, sa douce voix vint à nos oreilles avant que nos yeux aient pu saisir sa fine silhouette à la porte.

Mirdad : N'ayez crainte et asseyez-vous tranquillement. Sur les crêtes, la nuit se dissout rapidement en aube. L'heure est propice à la dissolution.

Micayon, perplexe et balbutiant : Pardonne notre intrusion. Nous n'avons pas dormi de la nuit.

Mirdad : Le sommeil est un oubli de soi trop bref. Mieux vaut noyer le moi éveillé que de siroter l'oubli du sommeil au compte-gouttes. Que voulez-vous savoir de Mirdad ?

Micayon : Nous sommes venus découvrir qui tu es.

Mirdad : Avec les hommes, je suis un dieu. Avec Dieu, je suis un homme. As-tu trouvé ce que tu cherchais, Micayon ?

Micayon : Tu profères un blasphème.

Mirdad : Contre le Dieu de Micayon — peut-être. Contre le Dieu de Mirdad, jamais.

Micayon : Y a-t-il autant de dieux que d'hommes, que tu parles d'un pour Micayon et d'un autre pour Mirdad ?

Mirdad : Dieu n'est pas plusieurs. Dieu est un. Mais nombreuses et diverses sont encore les ombres des hommes. Tant que les hommes jettent leurs ombres sur la terre, le dieu de chaque homme n'est pas plus grand que son ombre. Seuls les sans-ombre sont dans la lumière. Seuls les sans-ombre connaissent un seul Dieu. Car Dieu est lumière et seule la lumière est capable de connaître la lumière.

Micayon : Ne nous parle pas par énigmes. Notre compréhension est encore trop faible.

Mirdad : Tout est énigme pour l'homme qui suit la piste d'une ombre. Car cet homme marche dans une lumière empruntée; c'est pourquoi il trébuche sur son ombre. Lorsque vous deviendrez embrasés de compréhension, alors vous ne ferez plus d'ombre. Mais avant peu Mirdad ramassera vos ombres et les brûlera dans le soleil. Alors ce qui est maintenant pour vous une énigme éclatera à vos yeux comme une vérité aveuglante, trop évidente pour avoir besoin d'explications.

Micayon : Ne vas-tu pas nous dire qui tu es ? Peut-être que si nous savions ton nom — ton vrai nom — ton pays et tes ancêtres, nous te comprendrions mieux.

Mirdad : Ah, Micayon ! Autant forcer un aigle à revenir dans la coquille dont il est sorti à coups de bec que d'essayer d'en chaîner Mirdad avec tes chaînes et que de le voiler avec tes voiles. Quel pays peut contenir un homme dans lequel un univers est contenu ? Quel ancêtre peut revendiquer un homme dont le seul ancêtre est Dieu ? Si tu veux bien connaître, Micayon, connais d'abord Micayon comme il faut.

Micayon : Peut-être es-tu un mythe déguisé en homme.

Mirdad : Effectivement, les gens diront un jour que Mirdad n'était qu'un mythe. Mais tu sauras bientôt combien ce mythe est réel — plus réel que toute espèce de réalité des hommes. Le monde est maintenant oublié de Mirdad. Mirdad est toujours préoccupé du monde. Le monde sera bientôt préoccupé de Mirdad.

Micayon : Serais-tu par hasard le passager clandestin ?

Mirdad : Je suis le passager clandestin de toute arche affrontant le déluge de l'illusion. Je prends la barre chaque fois que le capitaine m'appelle à l'aide. Vos cœurs, bien que vous ne le sachiez pas, m'ont appelé à haute voix il y a longtemps. Et voilà ! Mirdad est ici pour vous piloter avec sûreté afin que vous, à votre tour, puissiez piloter le monde pour le faire sortir du plus grand déluge jamais connu.

Micayon : Une autre inondation ?

Mirdad : Non pas pour submerger la terre. 111a1s pour exprimer le ciel sur terre. Non pas pour effacer la trace de l'homme, mais pour révéler Dieu en l'homme.

Micayon : L'arc-en-ciel a étagé nos cieux, il n'y a de cela que quelques jours. Comment parles-tu d'une autre inondation?

Mirdad : Plus dévastatrice que l'inondation de Noé est celle qui fait déjà rage. Une terre submergée d'eaux est une terre enceinte des promesses du printemps. Ce n'est pas le cas d'une terre mise à bouillir dans son propre sang fiévreux.

Micayon : Devons-nous donc envisager la fin? Car on nous dit que la venue du passager clandestin sera le signal de la fin.

Mirdad : N'ayez crainte pour la terre. Elle est trop jeune et ses mamelles sont encore trop pleines. Elle allaitera encore plus de générations que tu ne peux en compter.

Ne t'inquiète pas pour l'homme, le maître de la terre, car il est indestructible. Oui, l'homme est ineffaçable. Oui, l'homme est inépuisable. Il doit entrer dans la forge comme homme mais en ressortir comme dieu.

Soyez fermes. Préparez-vous. Faites jeûner vos yeux, vos oreilles et votre langue afin que votre cœur puisse connaître cette faim sacrée qui, une fois apaisée, vous laissera rassasiés pour toujours.

Vous devez être pleins à jamais pour que vous puissiez combler les déficits. Vous devez être forts et fermes à jamais pour que vous puissiez venir au secours des instables et des faibles. Vous devez être prêts à jamais à la tempête pour que vous puissiez abriter tous les enfants abandonnés que la tempête aura fait tomber. Vous devez être lumineux à jamais pour que vous puissiez guider ceux qui marchent dans le noir.

Les faibles sont des fardeaux pour les faibles. Mais pour les forts c'est une charge agréable. Cherchez les faibles. Leur faiblesse est votre force.

Les affamés ne sont que de la faim pour les affamés. Mais pour les rassasiés ils sont un exutoire bienvenu. Cherchez les affamés. Votre plénitude est leur manque.

Les aveugles sont des pierres d'achoppement pour les aveugles. Mais ce sont des pierres de bornage pour les voyants. Cherchez les aveugles. Leur obscurité est votre lumière.

Naronda : C'est alors que résonna le cor appelant à la prière du matin.

Mirdad : Zamora sonne l'appel pour un nouveau jour -un nouveau miracle que vous pourrez passer en bâillant entre s'asseoir et se lever, remplir son estomac et le vider, affûter sa langue de mots inutiles, faire de nombreux actes qu'il aurait mieux valu ne pas faire, et ne pas faire les actes qu'il aurait fallu faire.

Micayon : Ne devons-nous donc pas aller à la prière ?

Mirdad : Allez-y! Priez comme on vous a appris à prier. Priez n'importe comment pour n'importe quoi. Allez! Faites toutes les choses qui vous sont commandées jusqu'à ce que vous appreniez à faire de chaque mot une prière, de chaque acte un sacrifice. Allez en paix. Mirdad doit veiller à ce que votre petit déjeuner soit abondant et délicieux.

CHAPITRE HUIT

Les sept cherchent Mirdad dans son aire, où il les met en garde contre les actions faites dans le noir.

Naronda : En ce jour, Micayon et moi ne nous rendîmes point aux matines. Shamadam remarqua notre absence et, ayant appris notre visite nocturne chez le Maître, en fut profondément fâché. Mais il ne manifesta pas son déplaisir, remettant son heure à plus tard. Le reste des compagnons fut très surpris de notre attitude et voulut savoir nos raisons. Certains pensaient que c'était le Maître qui nous avait conseillé de ne pas aller à la prière. D'autres formaient d'étranges conjectures quant à son identité, disant qu'il nous avait appelés à lui nuitamment afin de se révéler à nous seuls. Personne ne croyait qu'il était le passager clandestin. Mais tous voulaient le voir et lui poser beaucoup de questions.

Le Maître avait coutume, une fois libéré des tâches de l'Arche, de passer son temps dans la grotte qui surplombait le Gouffre Noir, grotte que nous appelions l'« Aire ». Nous allâmes l'y chercher, tous sauf Shamadam, l'après-midi de ce jour, et le trouvâmes plongé dans une profonde méditation. Son visage était rayonnant et encore plus lorsqu'il leva les yeux et nous vit.

Mirdad : Avec quelle rapidité avez-vous trouvé votre nid! Mirdad se réjouit de vous voir.

Abimar : L'Arche est notre nid. Pourquoi dis-tu que cette grotte est notre nid ?

Mirdad : L'Arche fut autrefois une aire.

Abimar : Et aujourd'hui ?

Mirdad : C'est une taupinière, hélas !

Abimar : Huit taupes heureuses avec Mirdad comme neuvième !

Mirdad : Comme c'est facile de se moquer; comme c'est dur de comprendre! Et pourtant la moquerie s'est toujours moquée du moqueur. Pourquoi fais-tu usage de ta langue en vain ?

Abimar : C'est toi qui te moques de nous en nous appelant des taupes. En quoi avons-nous mérité une telle appellation ? N'avons-nous pas gardé le feu de Noé animé ? Cette Arche, qui fut autrefois un taudis pour une poignée de mendiants, ne l'avons-nous pas rendue plus riche que le plus riche des palais ? N'avons-nous pas repoussé ses frontières au loin, jusqu'à ce qu'elle devienne un puissant royaume ? Si nous devons être des taupes, nous serions en vérité des maîtres-fouisseurs.

Mirdad : Le feu de Noé brûle, mais seulement sur l'autel. De quelle utilité vous est-il si vous n'êtes pas l'autel et si votre cœur n'est pas le bois à brûler et l'huile ?

L'Arche est surchargée d'or et d'argent désormais; elle grince et durcit de ton et est sur le point de s'effondrer. Tandis que l'arche-mère était surchargée de vie et ne portait pas de poids mort; c'est pourquoi les profondeurs étaient impuissantes contre elle.

Prenez garde au poids mort, mes compagnons. Tout est un poids mort pour l'homme qui croit fermement à sa divinité. Il détient en lui-même le monde et pourtant n'en porte pas le poids.

Je vous le dis, à moins que vous ne jetiez par-dessus bord votre argent et votre or, ils vous entraîneront avec eux jusqu'en bas. Car l'homme est possédé par tout ce qu'il possède. Relâchez votre emprise sur les choses si vous ne voulez pas être dans leur emprise.

N'attribuez pas de prix à quoi que ce soit, car la plus petite chose est sans prix. Vous donnez un prix à une miche de pain.

Pourquoi ne pas évaluer le prix du soleil, de l'air, de la terre, de la mer et de la sueur et de l'ingéniosité de l'homme, sans lesquelles il n'y aurait pas eu de miche ?

Ne fixez pas un prix à quoi que ce soit si vous ne déterminez pas le prix de votre vie. La vie de l'homme n'est pas plus chère que ce qu'il considère comme cher. Veillez à ce que vous ne teniez pas votre précieuse vie aussi bon marché que l'or.

Les frontières de l'Arche, vous dites les avoir repoussées à des lieues d'ici. Les repousseriez-vous jusqu'aux limites de la terre que vous seriez encore cernés et confinés. Mirdad voudrait que vous ceinturiez et encapsuliez l'infini. La mer n'est qu'une goutte contenue dans la terre et pourtant elle ceinture et encapsule la terre. L'homme n'est-il pas beaucoup plus infini que la mer ? Ne soyez pas assez puérils pour le mesurer de la tête aux pieds et pour penser que vous avez trouvé ses limites.

Vous pouvez être des maîtres-fouisseurs, comme Abimar l'a dit ; mais seulement comme la taupe qui œuvre dans le noir. Plus ses labyrinthes sont complexes, plus son visage s'éloigne du soleil. Je connais tes labyrinthes, Abimar. Vous êtes une poignée, dis-tu ; soi-disant coupée de toutes les tentations du monde et consacrée à Dieu. Pourtant tortueux et obscurs sont les sentiers qui vous relient au monde. Ne puis-je pas entendre vos passions siffler et frapper ? Ne vois-je pas vos envies ramper et se tortiller sur l'autel même de votre Dieu ? Une poignée êtes-vous peut-être. Mais que de légions dans cette poignée !

Si vous étiez, véritablement, les maîtres-fouisseurs que vous dites être, vous devriez avoir depuis longtemps fait votre chemin en fouissant non pas à travers la terre mais à travers le soleil ainsi qu'à travers toute autre sphère mise à tourner dans le firmament.

Laissons les taupes creuser leurs galeries obscures avec museau et griffes. Vous n'avez pas besoin de remuer un cil pour trouver votre voie royale. Asseyez-vous dans ce nid et envoyez votre imagination en avant. Elle est votre divin guide vers les merveilleux trésors de l'être sans traces qui est votre royaume. Suivez votre guide avec un cœur intrépide et sans peur.

Ses empreintes, même si elles sont dans l'étoile la plus éloignée, doivent être pour vous des signes et des assurances que vous avez déjà été plantés là. Car vous ne pouvez pas imaginer ce qui n'est pas en vous ou parti de vous.

Un arbre ne peut pas s'étendre plus loin que ses racines. Tandis que l'homme peut s'étendre jusqu'à l'infini, car il a ses racines dans l'éternité.

Ne fixez pas de limites à vous-même. Élargissez-vous jusqu'à ce qu'il n'y ait pas de région où vous ne soyez. Étendez-vous jusqu'à ce que le monde entier soit partout où vous pouvez vous trouver. Étalez-vous jusqu'à rencontrer Dieu chaque fois que vous vous rencontrez vous-même. Étendez-vous. Étendez-vous !

Ne faites rien dans le noir en croyant que l'obscurité est un recouvrement impénétrable. Si vous ne vous faites pas honte devant les hommes aveuglés d'obscurité, faites-vous honte au moins devant la luciole et devant la chauve-souris.

Il n'y a pas d'obscurité, mes compagnons. Il y a des degrés de lumière gradués de façon à satisfaire aux besoins de chaque créature du monde. Votre grand jour est crépuscule pour le phénix. Votre nuit profonde est grand jour pour la grenouille. Si l'obscurité elle-même doit être découverte, comment peut-elle être pour quoi que ce soit un recouvrement ?

Ne cherchez pas à recouvrir quoi que ce soit. Si rien ne révèle vos secrets, leur propre enveloppe le fera. Est-ce que le couvercle ne sait pas ce qui est dans le pot ? Malheur aux pots remplis de serpents et de vers lorsque leur couvercle sera levé.

Je vous le dis, aucune respiration n'échappera de votre poitrine si elle ne diffuse pas sur le vent l'intérieur de votre poitrine. Aucun coup d'œil n'est jeté s'il n'emporte pas avec lui tout cet œil, ses désirs et ses craintes, ses sourires et ses larmes. Aucun rêve n'a jamais franchi une porte sans avoir frappé à toutes les autres portes. Veillez donc à la façon dont vous jetez les yeux. Veillez aux rêves que vous laissez franchir la porte et à ceux que vous laissez sortir. Mais si vous voulez être libres de préoccupations et de peines, Mirdad vous montrera volontiers le chemin.

CHAPITRE NEUF

Le chemin vers la vie sans douleur.
Les compagnons voudraient savoir si Mirdad est le passager clandestin.

Micaster : Montre-nous le chemin.

Mirdad : Voici le chemin vers la libération des peines et souffrances :

Pensez comme si chacune de vos pensées devait être gravée en lettres de feu sur le ciel à la vue de tous et de tout. Car c'est ainsi que cela se passe en fait.

Parlez comme si le monde entier n'était qu'une seule oreille destinée à entendre ce que vous dites. Et c'est ainsi, en fait, que cela se passe.

Agissez comme si chacun de vos actes devait se lover sur votre tête. Et c'est ainsi, en fait, que cela se passe.

Désirez comme si vous étiez le souhait. Et c'est ainsi, en fait, que vous êtes.

Vivez comme si votre Dieu lui-même avait besoin que vous lui donniez sa vie pour vivre. Et c'est ainsi, en vérité, qu'il fait.

Himbal : Combien de temps nous tiendras-tu encore embarrassés ? Tu nous parles comme aucun homme et aucun livre n'ont jamais parlé.

Bennoon : Déclare-toi pour que nous puissions savoir avec quelle oreille t'écouter. Si tu es le passager clandestin, donne-nous une preuve.

Mirdad : Tu as bien parlé, Bennoon, vous avez de trop nombreuses oreilles; c'est pourquoi vous ne pouvez pas entendre. Si tu n'avais qu'une seule oreille qui puisse entendre et comprendre, tu n'aurais pas besoin de preuve.

Bennoon : Le passager clandestin devait venir pour juger le monde et nous, à l'Arche, devons nous asseoir avec lui pour juger. Devons-nous nous préparer pour le jour du jugement ?

CHAPITRE DIX

Le jugement et le jour du jugement.

Mirdad : Il n'y a pas de jugement dans ma bouche mais la sainte compréhension. Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais plutôt pour le déjuger. Car l'ignorance seule aime être revêtue d'une perruque et d'une robe pour personnifier la loi et infliger des peines.

Le juge le plus impitoyable de l'ignorance est l'ignorance elle-même. Regardez l'homme. Ne s'est-il pas, par ignorance, divisé en deux, invitant ainsi la mort à venir vers lui et toutes les choses qui composent son monde divisé ?

Je vous le dis, il n'y a pas Dieu et l'homme. Mais il y a Dieu-Homme ou Homme-Dieu. Il n'y a que l'Un. Autant de fois multipliée, autant de fois divisé, c'est toujours l'Un.

L'unité de Dieu est la loi éternelle de Dieu. C'est une loi qui s'exécute d'elle-même. Elle n'a pas besoin de tribunaux ni de juges pour la promulguer ou pour renforcer sa dignité et sa force. L'univers — sa partie invisible comme sa partie visible — n'est qu'une seule bouche qui la proclame à tous ceux qui ne sont qu'oreilles pour entendre.

La mer n'est-elle pas — aussi vaste et profonde qu'elle soit -une seule goutte ?

La terre n'est-elle pas — aussi étendue soit-elle — une seule sphère ?

Les sphères ne sont-elles pas — bien qu'innombrables — un seul univers ?

De même, l'humanité n'est qu'un seul homme. De même l'homme est, avec tous ses mondes, une complète unicité.

L'unité de Dieu, mes compagnons, est la seule loi d'existence. Son autre nom est amour. La connaître et s'y conformer, c'est demeurer dans la vie. Mais se conformer à une autre loi, c'est demeurer dans le non-être ou la mort.

La vie est un rassemblement. La mort est une dispersion. La vie est un accrochage. La mort est une dissipation. L'homme — le dualiste — est donc suspendu entre les deux. Car il voudrait rassembler, mais seulement en dispersant. Et il voudrait attacher, mais seulement en détachant. En rassemblant et en attachant, il reste conforme à la loi; et la vie est sa récompense. En dispersant et en détachant, il pêche contre la loi ; et la mort est son prix amer.

Vous pourtant, les condamnés par soi-même, voulez siéger en jugement contre les hommes qui sont, comme vous, déjà condamnés par eux-mêmes. Quels horribles juges et quel horrible jugement !

Ce serait en fait moins horrible de voir deux gibiers de potence se condamnant l'un l'autre à la pendaison.

Ce serait moins risible de voir deux bœufs sous le même joug disant l'un à l'autre : « Je voudrais te mettre au joug. »

Ce serait moins hideux de voir deux cadavres dans la même tombe échangeant des condamnations à mort.

Ce serait moins pitoyable de voir deux aveugles complets s'arrachant mutuellement les yeux. Fuyez tous les sièges de jugement, mes compagnons. Car pour prononcer un jugement sur quiconque, sur quoi que ce soit, vous devez non seulement connaître la loi et vivre conformément à elle, mais entendre aussi le témoignage. Qui entendrez-vous comme témoin pour tout cas précis ?

Allez-vous assigner le vent au tribunal ? Parce que le vent est complice et encourage tout ce qui se passe sous les cieux.

Ou allez-vous citer les étoiles ? Parce qu'elles sont dans le secret de toutes les choses qui se passent dans le monde ?

Ou bien allez-vous envoyer des assignations à comparaître à tous les morts, depuis Adam jusqu'à aujourd'hui ? Car tous les morts sont vivants dans les vivants.

Pour avoir un témoignage complet sur un cas déterminé, il faut que le cosmos soit le témoin. Si vous pouvez appeler le cosmos pour le faire rentrer au tribunal, vous n'avez pas besoin de tribunal. Vous quitterez votre siège de jugement et laisserez le témoin être le juge.

Lorsque vous saurez tout, vous ne jugerez personne. Lorsque vous pourrez rassembler les mondes, vous ne condamnerez pas même un de ceux qui se dispersent. Car vous saurez que la dispersion a condamné le disperseur. Et plutôt que de condamner celui qui se condamne lui-même, vous essaierez alors de soulager sa peine.

L'homme est maintenant trop surchargé de ce qu'il s'est imposé. Sa route est trop mauvaise et trop tortueuse. Chaque jugement est un nouveau fardeau, aussi bien pour le juge que pour le jugé. Si vous voulez être soulagés de vos fardeaux, abstenez-vous de juger quiconque. Si vous voulez qu'ils disparaissent d'eux-mêmes, plongez-vous et perdez-vous à jamais dans la Parole. Laissez la compréhension guider vos pas si vous voulez que votre chemin soit rectiligne et lisse. Ce n'est pas un jugement que ma bouche vous apporte, mais la sainte compréhension.

Bennoon : Qu'en est-il du jour du jugement ?

Mirdad : Chaque jour, Bennoon, est jour de jugement. Les comptes de chaque créature sont soldés à chaque clin d'œil.

Rien n'est caché. Rien n'est laissé non pesé.

Pas de pensée, pas d'acte, pas de désir qui ne soit enregistré dans le penseur et dans l'acteur et dans le chercheur. Aucune pensée, aucun désir, aucune action ne restent sans descendance dans le monde, mais tous engendrent selon leur espèce et leur nature. Tout ce qui se

maintient conforme à la loi de Dieu est rassemblé dans la vie. Tout ce qui s'y oppose est rassemblé dans la mort.

Vos jours ne sont pas identiques, Bennoon. Certains sont sereins. Ce sont les moissons des heures vécues comme il faut. Certains sont envahis de nuages. Ce sont les dons des heures assoupies dans la mort et à demi-éveillées dans la vie.

D'autres encore se précipitent sur vous en chevauchant une tempête, avec des éclairs dans leurs yeux et du tonnerre dans leurs narines. Ils vous frappent d'en haut ; ils vous fouettent d'en dessous ; ils vous jettent de droite et de gauche ; ils vous aplatissent sur la terre et vous font mordre la poussière et souhaiter ne jamais être nés. De tels jours sont les fruits des heures passées en opposition délibérée avec la loi.

Ainsi en est-il pour le monde. Les ombres déjà en travers du ciel ne sont pas le moins du monde moins menaçantes que celles qui marquèrent le déluge. Ouvrez vos yeux et voyez.

Quand vous voyez les nuages portés vers le nord par le vent du sud, vous dites qu'ils vous apportent la pluie. Pourquoi n'êtes-vous pas aussi avisés pour mesurer le passage des nuages humains ? Ne pouvez-vous pas voir à quelle rapidité les hommes se sont empêtrés dans leurs réseaux ?

Le jour du dénouement est proche. Et quel jour effrayant ! Les réseaux des hommes ont été tissés et veinés de cœurs et d'âmes au cours de siècles hélas si nombreux. Pour arracher les hommes à leurs réseaux qui les tiennent prisonniers, il faut que leur chair elle-même soit déchirée ; il faut que leurs ossements eux-mêmes soient écrasés. Et ce sont les hommes eux-mêmes qui se chargeront du déchirement et de l'écrasement.

Lorsque les couvercles seront soulevés — comme ils vont certainement l'être — et lorsque les pots livreront ce qu'ils contiennent — comme ils vont certainement le faire — où les hommes iront-ils cacher leur honte et où iront-ils s'enfuir ?

En ce jour les vivants auront envie des morts et les morts tourmenteront les vivants. Les paroles des hommes resteront dans leur gorge et la lumière gèlera sur leurs paupières. De leur cœur sortiront des scorpions et des vipères, et ils se lamenteront avec terreur : « D'où viennent ces scorpions et ces vipères ? » oubliant qu'ils les logeaient et les érigeaient dans leur cœur.

Ouvrez les yeux et voyez. Ici même dans cette Arche, posée comme un phare pour un monde pataugeant, il y a plus de fange que vous ne puissiez traverser pour vous en sortir. Si le phare est devenu un piège, comme doit être terrible la situation de ceux qui sont en mer !

Mirdad vous bâtira une nouvelle arche. C'est ici même dans ce nid qu'il doit la fonder et l'ériger. C'est de ce nid que vous allez vous envoler vers le monde en apportant aux hommes non pas des rameaux d'olivier mais la vie inépuisable. Pour cela vous devez connaître la loi et la respecter.

Zamora : Comment connaissons-nous la loi de Dieu et la respecterons-nous ?

CHAPITRE ONZE

L'amour est la loi de Dieu.

Mirdad devine une brouille entre deux compagnons, demande une harpe et chante l'hymne de la nouvelle arche.

Mirdad : L'amour est la loi de Dieu. Vous vivez afin que vous puissiez apprendre à aimer. Vous aimez afin que vous puissiez apprendre à vivre. Aucune autre leçon n'est demandée à l'homme.

Et qu'est-ce qu'aimer sinon absorber pour toujours le partenaire aimé afin que le deux soit un ?

Et qui, ou quoi, doit-on aimer ? Doit-on choisir une certaine feuille sur l'Arbre de Vie et déverser sur elle tout son cœur ? Et qu'en est-il de la branche qui porte la feuille ? Et du tronc qui porte la branche ? Et de l'écorce qui gaine le tronc ? Et des racines qui alimentent l'écorce, le tronc, les branches et les feuilles ? Qu'en est-il du sol qui tient dans son sein les racines ? Qu'en est-il du soleil, de la mer et de l'air qui fertilisent le sol ?

Si une seule petite feuille sur un arbre est digne de votre amour, combien plus l'arbre dans son ensemble ? L'amour qui individualise une fraction du tout se voue d'avance à l'échec.

Vous dites : « Mais il y a des feuilles et des feuilles sur un même arbre. Certaines sont saines, certaines sont malades ; certaines sont belles, certaines affreuses ; certaines sont géantes, d'autres naines. Comment faire autrement que de prendre et choisir ? »

Je vous le dis, de la pâleur des malades provient la fraîcheur des bien-portants. Je vous dis aussi que la laideur est la palette, la peinture et le pinceau de la beauté ; et que le nain n'aurait pas été nain s'il n'avait pas donné de sa stature au géant.

Vous êtes l'Arbre de la Vie. Veillez à ne pas vous fractionner. Ne dressez pas un fruit contre un fruit, une feuille contre une feuille, un rameau contre un rameau ; et ne dressez pas le tronc contre les racines ; ni l'arbre contre le sol nourricier. C'est précisément ce que vous faites lorsque vous aimez une partie plus que le reste, ou à l'exclusion du reste.

Vous êtes l'Arbre de Vie. Vos racines sont partout. Vos rameaux et vos feuilles sont partout. Vos fruits sont dans toutes les bouches. Quels que soient les fruits que porte cet arbre ; quels que soient ses rameaux et son feuillage ; quelles que soient ses racines, ce sont vos fruits ; ce sont vos feuilles et vos rameaux ; ce sont vos racines. Si vous voulez que l'arbre porte des fruits doux et parfumés, si vous voulez qu'il soit à jamais fort et verdoyant, veillez à la sève par laquelle vous alimentez les racines.

L'amour est la sève de vie. Alors que la haine est le pus de mort. Mais l'amour, comme le sang, doit circuler sans obstacles dans les veines. Réprimez le sang et il devient une menace et un

fléau. Et qu'est-ce que la haine sinon de l'amour réprimé, ou de l'amour contenu, devenant ainsi un poison si violent tant pour le nourricier que pour l'alimenté ; tant pour celui qui hait que pour celui qui est haï ?

Une feuille jaune sur votre arbre n'est qu'une feuille sevrée d'amour. Ne blâmez pas la feuille jaune.

Un rameau flétri n'est qu'un rameau affamé d'amour. Ne blâmez pas le rameau flétri.

Un fruit pourri n'est qu'un fruit allaité de haine. Ne blâmez pas le fruit pourri. Mais blâmez plutôt votre cœur aveugle et avare qui donne au compte-gouttes la sève de vie à quelques-uns et qui la refuse au plus grand nombre en se la refusant à soi-même.

Aucun amour n'est possible sauf l'amour de soi. Aucun soi n'est réel sinon le soi universel. Dieu est donc tout amour parce qu'il s'aime lui-même.

Tant que vous êtes en peine d'amour, vous n'avez pas trouvé votre moi réel ni la clef d'or d'amour. Parce que vous aimez un moi éphémère, votre amour est éphémère.

L'amour de l'homme pour la femme n'est pas de l'amour. Il en est un symbole très éloigné. L'amour des parents pour l'enfant n'est que le parvis du temple sacré de l'amour. Tant que chaque homme n'est pas l'amant de chaque femme, et inversement; tant que chaque enfant n'est pas l'enfant de tous les parents et inversement, tant que les hommes et les femmes se vantent de chair et d'os s'accrochant à de la chair et à des os, ne prononcez jamais le nom sacré d'amour. Car c'est un blasphème.

Vous n'avez pas d'amis tant que vous pouvez compter un seul homme comme ennemi. Le cœur qui donne asile à l'inimitié peut-il être un refuge sûr pour l'amitié ?

Vous ne connaissez pas la joie de l'amour tant qu'il se trouve de la haine dans votre cœur. Nourririez-vous toutes choses de la sève de vie sauf un certain ver minuscule, ce certain ver minuscule empoisonnerait à lui seul votre vie. Car en aimant quoi que ce soit ou quiconque, vous n'aimez en vérité que vous-même. De même, en haïssant quoi que ce soit ou quiconque, vous ne haïssez en vérité que vous-même. Car ce que vous haïssez est inséparablement lié à ce que vous aimez, comme face et pile d'une même pièce. Si vous voulez être honnête avec vous-même, vous devez aimer ce que vous haïssez et ce qui vous hait avant d'aimer ce que vous aimez et ce qui vous aime.

L'amour n'est pas une vertu. L'amour est une nécessité; d'autant plus que le pain et l'eau ; plus que la lumière et l'air.

Que personne ne se vante de l'amour. Mais inspirez l'amour et expirez-le, aussi inconsciemment et librement que vous inspirez l'air et l'expirez.

Car l'amour n'a besoin de personne pour le vanter. L'amour vantera le cœur qu'il trouvera digne de lui.

N'attendez pas de récompense de l'amour. L'amour est une récompense suffisante pour l'amour, comme la peine est une punition suffisante pour la haine.

Ne tenez pas non plus de comptes avec l'amour. Car l'amour ne tient compte de personne sauf de lui-même.

L'amour ne prête pas et n'emprunte pas; l'amour n'achète pas et ne vend pas; mais quand il donne, il se donne tout entier; et quand il prend, il se prend tout entier. Sa véritable prise est un don. Son véritable don est une prise. Il est donc le même aujourd'hui, demain et à jamais. De même qu'un puissant fleuve qui se jette dans la mer est toujours réalimenté par la mer, vous devez vous jeter dans l'amour pour que vous puissiez être à jamais remplis par l'amour. La flaque qui voudrait conserver la marée devient une mare stagnante.

Il n'y a pas de « plus » ou de « moins » dans l'amour. A compter du moment où vous essayez de nuancer et de mesurer l'amour, il s'échappe en glissant, en laissant derrière lui des souvenirs amers.

Il n'y a pas non plus de « maintenant » et d'« alors », ni d'« ici » et de « là » dans l'amour. Toutes les saisons sont des saisons d'amour. Tous les lieux sont des refuges adaptés à l'amour. L'amour ne connaît ni limites ni barreaux. Un amour dont le cours est empêché par un obstacle quelconque n'est plus digne du nom d'amour.

Je vous entends souvent dire que l'amour est aveugle, en ce sens qu'il ne peut voir aucun défaut dans l'être aimé. Ce type d'aveuglement est la hauteur de vue.

Puissiez-vous être toujours aveugles au point de ne voir aucune faute, nulle part.

Et pourtant, l'œil de l'amour est clair et pénétrant. Il ne voit aucune faute. Lorsque l'amour a purgé votre vue, vous ne voyez alors rien qui soit indigne de votre amour. Seul un œil dépouillé d'amour et coupable est toujours occupé à chercher des erreurs. Quelles que soient les fautes qu'il trouve, il s'agit seulement des siennes propres.

L'amour intègre. La haine désintègre. Cette énorme et pesante masse de terre et de rocher que vous appelez le Pic de l'Autel s'envolerait rapidement en morceaux s'il n'était pas tenu en place par la main de l'amour. Même vos corps, tout périssables qu'ils paraissent, pourraient certainement résister à la désintégration si seulement vous en aimiez chaque cellule avec une ardeur égale.

L'amour est la paix en résonance avec les mélodies de la vie. La haine est la guerre mise en émoi par les grondements diaboliques de la mort. Que voulez-vous : l'amour et la paix éternelle ? Ou la haine et la guerre éternelle ?

La terre entière est vivante en vous. Les cioux et leurs habitants sont vivants en vous. Aimez donc la terre et tous ses nourrissons si vous voulez vous aimer vous-mêmes. Et aimez les cioux et tous leurs habitants si vous voulez vous aimer vous-mêmes.

Pourquoi hais-tu Naronda, Abimar?

Naronda : Tous furent déconcertés par le changement si soudain dans la voix et le cours des pensées du Maître ; tandis qu'Abimar et moi-même étions abasourdis par une question aussi significative quant à une brouille entre nous, que nous cachions soigneusement à tous et que nous avions des raisons de croire inconnue de chacun. Tous nous regardèrent avec un parfait étonnement et se suspendirent aux lèvres d'Abimar.

Abimar, me jetant un coup d'œil de reproche : As-tu, Naronda, parlé au Maître?

Naronda : Quand Abimar eut dit « le Maître », mon cœur fondit de joie. Car c'était à cause de ce mot que nous étions en désaccord, bien avant que Mirdad se révèle ; moi estimant qu'il était un enseignant venu pour éclairer les hommes; et Abimar maintenant qu'il n'était qu'un homme comme les autres.

Mirdad : Ne regarde pas Naronda_de travers, Abimar ; car il est innocent de ton blâme.

Ahimar : Qui tel' a donc dit ? Peux-tu lire aussi les pensées des hommes ?

Mirdad : Mirdad n'a besoin ni d'espions ni d'interprètes. Si seulement tu aimais Mirdad comme il t'aime, tu pourrais facilement lire dans son esprit et voir aussi dans son cœur.

Ahimar : Pardonne à un aveugle et à un sourd, Maître. Ouvre mes yeux et mes oreilles, car j'ai hâte de voir et d'entendre.

Mirdad : L'amour est le seul magicien. Si tu veux voir, laisse l'amour venir dans la pupille de ton œil. Si tu veux entendre, laisse l'amour entrer dans le tympan de ton oreille.

Ahimar : Mais je ne hais personne, pas même Naronda.

Mirdad : Ne pas haïr n'est pas aimer, Abimar. Car l'amour est une force active et s'il ne guide pas chacun de tes mouvements et de tes pas, tu ne peux pas trouver ton chemin ; et s'il ne remplit pas chacun de tes désirs et de tes pensées, tes désirs seront des orties dans tes rêves ; tes pensées seront des chants funèbres pour tes journées.

Maintenant mon cœur est une harpe et je suis poussé à chanter. Où est ta harpe, cher Zamora ?

Zamora : Dois-je aller la chercher, Maître ?

Mirdad : Vas-y, Zamora.

Naronda : Zamora se leva immédiatement et alla chercher sa harpe. Les autres se regardèrent avec une surprise extrême et gardèrent le silence.

Lorsque Zamora revint avec la harpe, le Maître la lui prit doucement des mains et, se penchant sur elle tendrement, accorda soigneusement chaque corde et commença à jouer et à chanter.

Mirdad :

*Vogue, mon Arche, Dieu est ton capitaine !
Bien que l'enfer déchaîne ses rouges fureurs
Sur les vivants et les morts,
Et change la terre en plomb de fondeur,
Et balaye les cieus de toute couleur,
Vogue mon Arche, Dieu est ton capitaine !*

*L'amour est ton compas, navigue, mon Arche !
Va au nord et au sud, va à l'est à l'ouest
Et partage avec tous ton coffre à richesses.
La tempête te portera sur sa crête
Comme phare pour les marins de tristesse.
L'amour est ton compas, navigue, mon Arche !*

*La foi est ton ancre, tangué, mon Arche !
Que rugisse le tonnerre, et darde l'éclair,
Et que les montagnes s'ébranlent et s'écroulent.
Et que le cœur des hommes devienne si velléitaire
Qu'il oublie l'étincelle du sanctuaire,
La foi est ton ancre, tangué, mon Arche !*

Naronda : Le Maître s'interrompit et se pencha sur la harpe comme se penche une mère, extasiée d'amour, sur un enfant à sa poitrine. Et bien que ses cordes ne frissonnassent plus, la harpe continua à résonner : « *Dieu est ton capitaine, vogue, mon Arche !* » Et bien que les lèvres du Maître se soient tues, sa voix se réverbéra dans tout l'espace de l'Aire et sortit en flottant par vagues vers les rudes pics alentour ; jusqu'aux collines et val lons d'en bas ; jusqu'à la mer agitée au loin ; jusqu'au bleu voûté en haut.

Il y avait des pluies d'étoiles et des arcs-en-ciel dans cette voix. Il y avait des tremblements et des bourrasques avec des brises murmurantes et des rossignols enivrés de chansons. Il y avait des mers soulevées et entourées de douce brume chargée de rosée. Et c'était comme si toute la création était à l'écoute de cette voix en joyeuse reconnaissance.

Et c'était aussi comme si la chaîne des Montagnes Neigeuses, avec le Pic de l'Autel au centre, s'était soudain détachée de la terre et était à flot dans l'espace, majestueuse, puissante et assurée de son erre.

Au cours des trois jours qui suivirent, le Maître ne dit mot à quiconque.

CHAPITRE DOUZE

Sur le silence créatif

La parole est au mieux un pur mensonge.

Naronda : Lorsque les trois jours furent écoulés, les Sept, comme poussés par un ordre irrésistible, se réunirent et se dirigèrent vers l'Aire. Le Maître nous accueillit comme s'il attendait réellement notre venue.

Mirdad : Une fois de plus je vous souhaite la bienvenue, chers oisillons, dans votre nid. Dites à Mirdad vos pensées et vos désirs.

Micayon : Notre unique pensée et désir est d'être près de Mirdad pour pouvoir ressentir et entendre sa vérité, au cas où nous deviendrions aussi dénués d'ombre que lui. Son silence, néanmoins, nous effraie tous. L'avons-nous offensé de quelque manière ?

Mirdad : Ce n'est pas pour vous exiler de moi-même que j'ai gardé le silence pendant trois jours ; c'est plutôt pour vous attirer plus près de moi. Quant à m'offenser, quiconque connaît l'invincible paix du silence ne peut jamais être offensé ni offenser.

Micayon : Vaut-il mieux se taire que parler ?

Mirdad : La parole est au mieux un pur mensonge. Alors que le silence est au pire une vérité nue.

Abimar : Devons-nous en conclure que même les mots de Mirdad, bien que purs, ne sont que des mensonges ?

Mirdad : Effectivement, même les mots de Mirdad ne sont que des mensonges pour tous ceux dont le moi n'est pas le même que celui de Mirdad. Tant que vos pensées ne sont pas toutes extraites de la même carrière, et que tous vos désirs ne sont pas tirés de la même source, vos paroles, bien que pures, seront des mensonges.

Lorsque votre moi et le mien ne feront qu'un, de même que le mien et celui de Dieu ne font qu'un, nous n'aurons plus besoin de mots et communiquerons parfaitement en silence authentique.

Comme votre moi et le mien ne sont pas les mêmes, je suis contraint de vous déclarer une guerre de mots pour que je puisse vous vaincre avec vos propres armes et vous mener à ma carrière et à ma source.

C'est alors seulement que vous serez capables de sortir dans le monde et de le vaincre et de le soumettre comme je dois vous vaincre et vous soumettre. C'est alors seulement que vous

serez capables de conduire le monde vers le silence de la suprême conscience, vers la carrière de la Parole, vers la source de la sainte compréhension.

Ce n'est pas avant d'avoir été ainsi vaincus par Mirdad que vous deviendrez en vérité des conquérants inattaquables et puissants. Et le monde ne se lavera pas de l'ignominie de sa perpétuelle défaite tant qu'il n'aura pas été défait par vous.

Armez-vous donc pour le combat. Fourbissez vos armures et vos cuirasses, affûtez vos épées et vos pointes de lance. Faites battre le tambour par le silence et donnez-lui l'étendard.

Bennoon : Quelle sorte de silence est-ce donc, qui soit en même temps le tambour et le porte-étendard ?

Mirdad : Le silence que je voudrais faire entrer en vous est cette étendue sans limites dans laquelle le non-être se transforme en être, et l'être en non-être. C'est ce vide imposant où naît et s'éteint chaque son et où chaque forme est sculptée et écrasée ; où chaque moi est écrit et effacé ; où rien n'est autre que cela.

Si vous ne traversez pas ce vide et cette étendue en contemplation silencieuse, vous ne saurez pas combien votre être est réel, irréel le non-être. Et vous ne saurez pas à quel point votre réalité se relie à toute réalité.

C'est ce silence que je voudrais vous faire parcourir, afin que vous puissiez jeter votre ancienne peau qui vous serre et vous déplacer sans entraves, sans contraintes.

C'est là que je voudrais vous voir diriger vos soucis et vos craintes, vos passions et vos désirs, vos envies et vos jalousies, pour que vous puissiez les voir s'évanouir un à un et soulager ainsi vos oreilles de leurs lamentations incessantes, et épargner à vos flancs la douleur de leurs éperons pointus. C'est là que je voudrais vous voir jeter les arcs et les flèches de ce monde, avec lesquels vous espérez aller à la chasse des satisfactions et du plaisir, et ne chassez en vérité rien d'autre que l'agitation et le chagrin. C'est là que je voudrais vous voir sortir en rampant de la sombre et suffocante coquille du moi pour entrer dans la lumière et l'air libre du soi.

C'est ce silence que je vous conseille, et non un simple répit pour vos langues fatiguées de parler. C'est le silence fécond de la terre que je vous conseille, et non pas le silence inquiétant du félon et du fripon. C'est le silence patient de la poule qui couve que je vous conseille, et non pas l'impatient caquetage de sa sœur pondeuse. L'une couve pendant vingt et un jours et attend en confiance tranquille que la main mystique provoque le miracle sous le duvet de son jabot et de ses ailes. L'autre se précipite hors de son poulailler et caquette éperdument pour annoncer sa ponte d'un œuf.

Prenez garde aux vertus qui caquètent, compagnons. De même que vous muselez votre honte, muselez aussi votre honneur. Car un honneur caquetant est pire qu'un déshonneur silencieux; et une vertu bavarde est pire qu'une iniquité muette.

Abstenez-vous de parler beaucoup. Sur mille mots prononcés, il y en a peut-être un seul qui avait vraiment besoin d'être articulé. Le reste n'est que nuage pour l'esprit, bouchon pour l'oreille, impatience pour la langue et aveuglement pour le cœur. Comme il est difficile de dire le mot qui a vraiment besoin d'être dit !

Sur mille mots écrits, il y en a peut-être un seul qui a vraiment besoin d'être écrit. Le reste est de l'encre et du papier gaspillés et des minutes auxquelles on donne des semelles de plomb au lieu d'ailes de lumière. Comme c'est difficile, oh, comme c'est dur d'écrire le mot qui a vraiment besoin d'être écrit !

Bennoon : Et que dire de la prière, Maître Mirdad ? En priant nous sommes amenés à dire beaucoup trop de mots et à demander beaucoup trop de choses. Et cependant c'est bien rare que nos souhaits soient exaucés.

CHAPITRE TREIZE

La prière.

Mirdad : Vous priez en vain lorsque vous vous adressez à d'autres dieux que votre moi intérieur. Car en vous est le pouvoir d'attirer, comme en vous est le pouvoir de repousser. Et en vous sont les choses que vous voulez attirer, comme en vous sont les choses que vous voulez repousser. Car pour être capable de recevoir une chose, il faut être capable aussi de la donner.

Là où il y a la faim, il y a la nourriture. Là où est la nourriture, doit aussi être la faim. Être affligé du mal de manger c'est être capable de profiter du plaisir d'être repu. Oui, dans le besoin se trouve l'aliment du besoin.

La clef n'est-elle pas un gage pour la serrure ? La serrure n'est-elle pas un gage pour la clef ? La serrure et la clef ne sont-elles pas ensemble un gage pour la porte ?

Ne vous pressez pas d'aller importuner le serrurier chaque fois que vous perdez ou égarez une clef. Le serrurier a fait son travail et il l'a bien fait ; et il ne doit pas être prié de refaire toujours le même travail. De votre côté, faites votre travail, et laissez le serrurier tranquille; car lui, une fois qu'il a fini avec vous, a d'autres affaires à traiter. Enlevez la puanteur et les ordures de votre mémoire, et vous trouverez certainement la clef.

Lorsque Dieu l'indicible vous a prononcés, il s'est prononcé lui-même en vous. Vous êtes donc, vous aussi, indicibles.

Dieu ne vous a dotés d'aucune fraction de lui-même — car il n'est pas fractionnable ; mais il vous a tous dotés de sa divinité entière, indivisible, inexprimable. A quel héritage plus grand pouvez-vous aspirer ? Et qui, ou quoi peut donc vous empêcher d'y arriver, sinon votre timidité et votre aveuglement propres ?

Pourtant, plutôt que d'être reconnaissants pour leur héritage, et plutôt que de rechercher le chemin qui y conduit, certains hommes — les aveugles ingrats — veulent faire de Dieu une sorte de dépotoir où jeter par charretées leurs maux de dents et de ventre, leurs pertes financières, leurs querelles, leurs revanches et leurs nuits insomniaques.

Tandis que d'autres voudraient tenir Dieu pour leur trésorerie personnelle, où ils s'attendent à trouver quand ils le désirent tout le clinquant des colifichets de ce monde, dont ils ne peuvent plus se passer.

Et d'autres encore voudraient faire de Dieu une sorte de comptable personnel. Il doit non seulement tenir le compte de ce qu'ils doivent et de ce que les autres leur doivent, mais aussi percevoir leurs dettes et toujours indiquer un solde cossu et généreux en leur faveur.

Oui, nombreuses et diverses sont les tâches que les hommes assignent à Dieu. Pourtant peu d'hommes semblent penser que si, en fait, Dieu devait être ainsi chargé de nombreuses tâches, il les accomplirait toutes à lui seul et n'aurait pas besoin qu'un homme l'aiguillonne ou les lui rappelle.

Rappelez-vous à Dieu les heures où le soleil doit se lever et où la lune doit se coucher ?

Lui rappelez-vous le grain de blé qui jaillit à la vie dans ce champ là-bas ?

Lui rappelez-vous cette araignée qui tisse sa magistrale retraite ?

Lui rappelez-vous les oisillons de ce nid de moineau ?

Lui rappelez-vous les innombrables choses qui remplissent cet univers illimité ?

Pourquoi imposez-vous à sa mémoire vos minables individualités avec tous vos besoins dérisoires ? Êtes-vous moins favorisés à sa vue que les moineaux, les blés et les araignées ?

Pourquoi ne recevez-vous pas, comme eux, vos dons et ne vaisez-vous pas à vos travaux sans agitation, sans gémissements bras tendus et sans chercher anxieusement à percer le lendemain ?

Et où est Dieu pour que vous deviez lui crier à l'oreille vos lubies et vos vanités, vos implorations et vos plaintes ? N'est-il pas en vous et en tous ceux qui vous entourent ? Son oreille n'est-elle pas beaucoup plus près de votre bouche que ne l'est votre langue de votre palais ?

A Dieu suffit sa divinité, dont vous avez le germe. Si Dieu, vous ayant donné le germe de sa divinité, doit s'en occuper et non vous, quel est votre mérite ? Et quelle serait l'œuvre de votre vie ? Et si vous n'avez pas d'œuvre à accomplir mais que Dieu doit l'accomplir pour vous, de quelle valeur est alors votre vie ? De quelle utilité est toute votre prière ?

N'apportez pas à Dieu vos innombrables soucis et espoirs. Ne l'implorez pas de vous ouvrir les portes pour lesquelles il vous a munis de clefs. Mais cherchez l'immensité de votre cœur. Car c'est dans l'immensité du cœur que se trouve la clef qui ouvre toutes les portes. Et c'est dans l'immensité du cœur que se trouvent toutes les choses dont vous avez soif et faim, qu'elles soient bonnes ou mauvaises.

Une armée puissante est placée à votre entière disposition et se tient prête à répondre au moindre de vos ordres. Convenablement équipée, et sagement disciplinée et commandée courageusement, elle peut se mettre à sauter des éternités et à balayer toutes les barrières pour atteindre son but. Si elle est mal équipée, indisciplinée et timidement commandée, soit elle se met à bouillonner, soit elle se retire hâtivement devant le moindre obstacle, tirant derrière elle la noire défaite.

Cette armée n'est autre, ô moines, que ces minuscules globules rouges qui parcourent silencieusement vos veines actuelles ; chacun d'eux est un miracle de résistance, chacun est

un enregistrement complet et fidèle de toute votre vie et de toute vie dans ses détails les plus intimes.

C'est dans le cœur que cette armée se rassemble ; c'est du cœur qu'elle se déploie. C'est pourquoi le cœur est si renommé et si révérend. De lui jaillissent vos larmes de joie et de chagrin. En lui se précipitent vos peurs de vie et de mort.

Vos convoitises et désirs sont l'équipement de cette armée. Votre esprit en est le précepteur. Votre volonté, l'instructeur et le commandant.

Lorsque vous êtes capables d'équiper votre sang avec un seul désir suprême qui réduit au silence et dépasse tous les désirs; et de confier à un seul penser suprême la discipline ; et de charger un seul vouloir suprême de l'instruction et du commandement, vous êtes alors assurés que ce désir sera exaucé.

Comment un saint parvient-il à la sainteté sinon en purgeant son flux sanguin de tout désir et de tout penser incompatibles avec la sainteté, et en le dirigeant avec une volonté inexorable pour la recherche d'aucun autre but que la sainteté ?

Je vous déclare que tout désir saint, toute pensée sainte et tout vouloir saint, depuis Adam jusqu'à ce jour, se précipiteront pour aider l'homme ainsi résolu à parvenir à la sainteté. Car de tout temps les eaux ont cherché la mer, comme des rayons de lumière cherchent le soleil. Comment un meurtrier accomplit-il son dessein, si ce n'est en fouettant son sang pour se donner une soif forcenée de meurtre, et en battant le rappel de ses cellules en rangs serrés sous la lanière d'une pensée rompue au meurtre, puis en lui donnant l'ordre, avec une volonté implacable, de donner le coup fatal ?

Je vous déclare que tout meurtrier, de Caïn jusqu'à ce jour, se précipitera spontanément pour renforcer et pour guider le bras de cet homme ainsi enivré de meurtre. De tout temps les corbeaux se rassemblent avec les corbeaux, les hyènes avec les hyènes.

Prier, donc, c'est infuser le sang avec un seul désir suprême, un seul penser suprême, un seul vouloir suprême. C'est mettre le moi en résonance pour qu'il soit en parfaite harmonie avec ce pour quoi vous priez.

L'atmosphère de cette planète, reflétée dans tous ses détails à l'intérieur de votre cœur, est bouillonnante des souvenirs errants de toutes les choses dont elle a été témoin depuis sa naissance.

Il n'y a pas de mot ni d'action ; pas de désir ni de soupir; pas de pensée passagère ni de rêve transitoire ; pas de respiration d'homme ou de bête; pas d'ombre, pas d'illusion qui ne continue à voguer jusqu'à aujourd'hui sur ses voies mystiques, et qui ne doive le faire jusqu'à la fin des temps. Accordez votre cœur avec l'un d'eux, et il arrivera certainement à toute vitesse pour jouer sur ses cordes.

Vous n'avez pas besoin de langue ni de lèvres pour prier. Mais vous avez besoin au contraire d'un cœur silencieux et vigilant, d'un désir suprême, d'un penser suprême, et, par-dessus tout,

d'un vouloir suprême qui ne doute ni n'hésite. Car les paroles ne sont d'aucun secours si le cœur n'est pas présent et éveillé dans chaque syllabe. Et lorsque le cœur est présent et éveillé, la langue fait mieux d'aller se coucher ou de se cacher derrière des lèvres scellées.

Vous n'avez pas besoin non plus de temples pour y prier. Quiconque ne peut trouver un temple dans son cœur ne pourra jamais trouver son cœur dans un temple quelconque.

Mais je vous dis cela à vous et à vos semblables, mais non à tout le monde. Car la plupart des hommes sont encore des errants. Ils ressentent le besoin de prier, mais ne savent pas comment. Ils ne savent pas prier autrement qu'avec des mots, et ils ne peuvent pas trouver de mots si vous ne les leur mettez dans la bouche. Et ils sont perdus et effrayés lorsqu'ils sont obligés d'errer dans l'immensité de leur cœur, mais apaisés et réconfortés entre les murs des temples et dans les troupeaux des créatures qui leur ressemblent.

Laissez-les ériger leurs temples. Laissez-les chanter leurs prières.

Mais vous et les autres, je vous charge de prier pour la compréhension. Celui qui aspire à tout sauf à ceci ne sera jamais rassasié.

Rappelez-vous que la clef de la vie est la Parole créatrice. La clef de la Parole créatrice est l'amour. La clef de l'amour est la compréhension. Remplissez-en votre cœur et épargnez à votre langue la peine de beaucoup de mots, et épargnez à votre esprit le poids de nombreuses prières, et libérez votre cœur des liaisons avec tous les dieux qui voudraient vous asservir avec un don; qui voudraient vous caresser d'une main pour vous frapper de l'autre ; qui sont contents et amicaux lorsque vous les priez mais courroucés et vengeurs lorsqu'il leur est fait reproche; qui ne vous entendent pas si vous ne les appelez pas, et qui ne vous donnent pas si vous ne mendiez pas ; et qui, après vous avoir donné, regrettent trop souvent ce qui a été donné ; dont l'encens est vos larmes, dont la gloire est votre honte.

Oui, libérez votre cœur de tous ces dieux pour que vous puissiez y découvrir le seul Dieu qui, vous ayant remplis de lui-même, vous gardera toujours remplis.

Bennoon : Tantôt tu nous parles de l'homme comme tout-puissant ; tantôt tu le rabaises au niveau d'une épave. Tu nous laisses dans le brouillard, pour ainsi dire.

CHAPITRE QUATORZE

L'entretien de deux archanges et l'entretien de deux archi-démons lors de la naissance intemporelle de l'homme.

Mirdad : Lors de la naissance intemporelle de l'homme, deux archanges au pôle supérieur de l'univers eurent l'entretien suivant :

Le premier archange dit : C'est un merveilleux enfant qui est né pour la terre; et la terre est éblouie de lumière.

Le deuxième archange dit : C'est un glorieux roi qui est né pour le ciel; et le ciel est palpitant de joie.

Le premier : Il est le fruit de l'union du ciel et de la terre.

Le deuxième : Il est l'union éternelle — le père, la mère et l'enfant.

Le premier : En lui est exaltée la terre.

Le deuxième : En lui est justifié le ciel.

Le premier : Le jour est endormi dans ses yeux.

Le deuxième : La nuit est éveillée dans son cœur.

Le premier : Sa poitrine est un nid de tempêtes.

Le deuxième : Sa gorge est une gamme de chanson.

Le premier : Ses bras enlacent les montagnes.

Le deuxième : Ses doigts cueillent les étoiles.

Le premier : Les océans grondent dans ses os.

Le deuxième : Les soleils parcourent ses artères.

Le premier : Sa bouche est une forge et un moule.

Le deuxième : Sa langue est un marteau et une enclume.

Le premier : Autour de ses pieds sont les chaînes de demain.

Le deuxième : Dans son cœur est la clef de ses chaînes.

Le premier : Pourtant ce bébé est dans un berceau de poussière.

Le deuxième : Dans son cœur est la clef de ses chaînes.

Le premier : Pourtant ce bébé est dans un berceau de poussière.

Le deuxième : Mais il est langé dans les éons.

Le premier : Comme Dieu il détient tous les secrets des nombres. Comme Dieu il sait le mystère des mots.

Le deuxième : Il connaît tous les nombres sauf le nombre sacré, qui est le premier et le dernier. Il sait toutes les paroles, sauf la Parole créatrice, qui est la première et la dernière.

Le premier : Et pourtant il saura le Nombre et la Parole.

Le deuxième : Pas avant qu'il ne foule de ses pieds les immensités vierges de l'espace ; pas avant qu'il ne lève les yeux vers les voûtes mornes du temps.

Le premier : Ô merveilleux, très merveilleux est cet enfant de la terre.

Le deuxième : Ô glorieux, très glorieux est ce roi du ciel.

Le premier : Le Sans-Nom l'a appelé homme.

Le deuxième : Et il a appelé le Sans-Nom Dieu.

Le premier : Gloire à lui dont la parole est homme.

Le deuxième : Le deuxième: Gloire à lui dont la parole est Dieu.

Le premier : Aujourd'hui et à jamais.

Le deuxième : Ici et partout.

Ainsi parlèrent les deux archanges au pôle supérieur de l'univers lors de la naissance intemporelle de l'homme.

En même temps, deux archidémons au pôle inférieur de l'univers tenaient la conversation suivante :

Le premier archidémon dit : C'est un vaillant combattant qui a rejoint nos rangs. Avec son aide nous allons vaincre.

Le deuxième archidémon dit : Dis plutôt que c'est un couard geignard et pleurnichard. La trahison est marquée sur son front.

Pourtant il est terrible dans sa couardise et sa trahison.

Le premier : Son œil est sans peur et farouche.

Le deuxième : Son cœur est larmoyant et soumis. Pourtant il est redoutable dans sa soumission et ses larmes.

Le premier : Son esprit est perspicace et constant.

Le deuxième : Son oreille est indolente et émoussée. Pourtant il est dangereux dans son indolence et son atonie.

Le premier : Rapide et précise est sa main.

Le deuxième : Hésitant et lent est son pied. Pourtant terrible est sa lenteur et inquiétante est son hésitation.

- Le premier :* Notre pain sera de l'acier pour ses nerfs. Notre vin sera du feu pour son sang.
- Le deuxième :* Il nous lapidera avec nos corbeilles à pain ; il brisera sur nos têtes nos cruches de vin.
- Le premier :* Son envie de notre pain, et sa soif de notre vin seront son char dans la bataille.
- Le deuxième :* Avec une faim insatiable, et une soif inextinguible, il se rendra invincible et soulèvera la rébellion dans notre camp.
- Le premier :* Mais la mort sera son conducteur de char.
- Le deuxième :* Avec la mort comme conducteur de char, il va devenir immortel.
- Le premier :* La mort peut-elle le conduire à autre chose que la mort ?
- Le deuxième :* Certes, la mort sera si lasse de ses constantes lamentations qu'elle le conduira finalement dans le camp de la vie.
- Le premier :* La mort peut-elle trahir la mort ?
- Le deuxième :* Non, la vie sera fidèle à la vie.
- Le premier :* Son palais, nous allons le charmer de fruits rares et délectables.
- Le deuxième :* Et pourtant il languira à la recherche de fruits qui ne poussent pas sur ce pôle.
- Le premier :* Ses yeux et son nez, nous allons les séduire avec des fleurs éclatantes et parfumées.
- Le deuxième :* Et pourtant son œil cherchera d'autres fleurs, et son nez un autre parfum.
- Le premier :* Et nous allons obséder ses oreilles de mélodies douces mais distantes.
- Le deuxième :* Pourtant son oreille sera tournée vers un autre chœur.
- Le premier :* La peur nous l'asservira.
- Le deuxième :* L'espoir le protégera de la peur.
- Le premier :* La douleur nous le soumettra.
- Le deuxième :* La foi le délivrera de la douleur.
- Le premier :* Nous allons envahir son sommeil de songes inexplicables, et parsemer sa veille d'ombres énigmatiques.
- Le deuxième :* Son imagination dénouera les énigmes et dissoudra les ombres.
- Le premier :* Avec tout cela nous pouvons le compter comme l'un des nôtres.
- Le deuxième :* Compte-le si tu veux parmi les nôtres ; mais compte-le aussi contre nous.
- Le premier :* Peut-il à la fois être avec nous et contre nous ?

Le deuxième : C'est un combattant isolé sur le terrain. Son seul adversaire est son ombre. Si l'ombre se déplace, la bataille se déplace également. Il est avec nous lorsque son ombre est devant. Il est contre nous lorsque son ombre est derrière.

Le premier : N'allons-nous pas le faire tenir, alors, le dos à jamais tourné vers le soleil ?

Le deuxième : Mais qui maintiendra à jamais le soleil dans son dos ?

Le premier : Une énigme est ce combattant.

Le deuxième : Une énigme est cette ombre.

Le premier : Salut au chevalier solitaire.

Le deuxième : Salut à l'ombre solitaire.

Le premier : Salut à lui lorsqu'il sera avec nous.

Le deuxième : Salut à lui lorsqu'il sera contre nous.

Le premier : Aujourd'hui et à jamais.

Le deuxième : Ici et partout.

Ainsi parlèrent les deux archidémons au pôle inférieur de l'univers à la naissance intemporelle de l'homme.

CHAPITRE QUINZE

Shamadam fait une tentative pour faire partir Mirdad de l'Arche.
Le Maître parle du fait d'insulter et d'être insulté, et de l'intégration du monde dans la sainte compréhension.

Naronda : A peine le Maître avait-il fini que la silhouette massive du Prieur se dessina à l'entrée de l'Aire et sembla boucher l'air et la lumière. Et la pensée traversa mon esprit à cet instant que l'être qui se tenait à l'entrée n'était autre que l'un des deux archidémones dont le Maître venait de nous parler.

Les yeux du Prieur jetaient le feu et sa barbe se hérissait, alors qu'il s'avançait vers le Maître et qu'il le saisissait par le bras pour essayer, sans nul doute, de le jeter dehors.

Shamadam : Je viens d'entendre les affreuses vomissures de ton esprit infect. Ta bouche est un jaillissement de poison. Ta présence est un présage de mauvais augure. En tant que Prieur de cette Arche, je t'ordonne de quitter les lieux immédiatement.

Naronda : Le Maître, bien que de légère corpulence, resta sur place tout à fait aisément comme s'il était un géant et Shama-dam un simple enfant. Son égalité d'humeur était étonnante lorsqu'il regarda Shamadam et lui dit :

Mirdad : Seul celui qui a le pouvoir d'ordonner d'entrer a le pouvoir d'ordonner de sortir. M'as-tu, Shamadam, ordonné d'entrer ?

Shamadam : Ce fut ta misère qui a ému mon cœur de pitié, et je t'ai laissé entrer.

Mirdad : C'est mon amour, Shamadam, qui a été ému par ta misère. Et voici, je suis ici, et avec moi est mon amour. Mais toi, hélas, tu n'es ni ici ni là. Seule ton ombre voltige de-ci de-là. Et je suis venu pour recueillir toutes les ombres et les brûler dans le soleil.

Shamadam : J'étais Prieur de cette Arche bien avant que ton souffle ait commencé à polluer l'air. Comment ton ignoble langue peut-elle dire que je ne suis pas ici ?

Mirdad : Avant que ces montagnes soient j'étais, et je serai longtemps après qu'elle se seront effondrées en poussière. Je suis l'Arche, l'autel et le feu. A moins que tu ne te sois abrité en moi, tu resteras une proie pour la tempête. Et à moins que vous ne vous immoliez devant moi, vous ne connaîtrez pas l'immunité à l'égard des couteaux toujours aiguisés des innombrables bouchers de la mort. Et à moins que mon tendre feu ne vous consume, vous serez du combustible pour le feu cruel de l'enfer.

Shamadam : Avez-vous tous entendu ? N'avez-vous pas entendu ? A moi, compagnons! Jetons cet imposteur blasphémateur en bas dans le gouffre.

De nouveau Shamadam se précipita vers le Maître et lui saisit le bras, voulant le tirer au dehors. Mais le Maître ne broncha pas et ne bougea pas; aucun compagnon ne fit non plus le moindre mouvement. Après une pénible pause, la tête de Shamadam tomba sur sa poitrine et il s'en alla honteusement de l'Aire en marmonnant: « *Je suis le Prieur de cette Arche. J'imposerai mon autorité donnée par Dieu.* »

Le Maître médita un long moment sans parler. Mais Zamora ne pouvait rester en paix.

Zamora : Shamadam a insulté notre Maître. Que veux-tu, Maître, que nous en fassions? Commande-nous et nous frapperons.

Mirdad : Priez pour Shamadam, chers compagnons. C'est tout ce que je voudrais que vous en fassiez. Priez que ses yeux puissent être dévoilés, et que son ombre soit soulevée.

Il est aussi facile d'attirer le bien que d'attirer le mal. Aussi facile d'être accordé avec l'amour que d'être accordé avec la haine.

Hors de l'espace sans limites; hors de l'immensité de vos cœurs s'écoulent les bénédictions sur le monde. Car tout ce qui est une bénédiction pour le monde est pour vous bénédiction. Priez pour le bien de toutes les créatures. Car tout bien de toute créature est également le vôtre. De même le mal de chaque créature est aussi le vôtre.

N'êtes-vous pas tous comme des échelons mobiles dans l'infinie échelle de l'existence ? Ceux qui veulent monter à la sainte sphère de la liberté doivent monter nécessairement sur les épaules des autres. Et ceux-ci, à leur tour, doivent faire de leurs épaules des échelons pour que les autres y montent.

Qu'est-ce que Shamadam, sinon un échelon dans l'échelle de votre existence ? Ne voulez-vous pas que votre échelle soit solide et sûre ? Veillez donc à chaque échelon et gardez-le solide et sûr.

Qu'est-ce que Shamadam, sinon une pierre dans les fondations de votre vie ? Et qu'est-ce que vous êtes, sinon des pierres dans son édifice de vie et dans celui de toute créature ? Veillez à ce que Shamadam soit une pierre sans défaut si vous voulez faire en sorte que votre édifice soit tout à fait exempt de défaut. Soyez vous-mêmes sans défaut pour que ceux dans les vies desquels vous pouvez être construits puissent faire en sorte que leur édifice soit sans défaut. Croyez-vous que vous ne soyez pas muni de plus de deux yeux ? Je vous dis que tout œil qui voit, que ce soit sur terre, au-dessus d'elle, ou au-dessous d'elle, est une extension de votre œil. Dans la mesure où la vue de votre prochain est bonne, la vôtre l'est aussi, dans cette mesure. Dans la mesure où la vue de votre prochain est affaiblie, la vôtre l'est aussi, dans cette mesure.

En tout aveugle vous êtes privés d'une paire d'yeux qui autrement renforcerait les vôtres. Préservez la vue de votre prochain pour que vous puissiez voir plus clairement. Préservez la vôtre afin que votre voisin ne puisse pas trébucher et bloquer, peut-être, votre propre porte. Zamora pense que Shamadam m'a insulté. Comment l'ignorance de Shamadam peut-elle déranger ma compréhension? Un ruisseau boueux peut facilement troubler un autre ruisseau.

Mais est-ce qu'un ruisseau boueux peut troubler la mer ? La mer sera heureuse de prendre la boue et de l'étaler dans son lit, et de donner en retour au ruisseau de l'eau claire.

Vous pouvez salir ou rendre stérile un mètre carré de terre peut-être un kilomètre. Mais qui peut salir ou rendre stérile la terre ? La terre accepte toutes les impuretés des hommes et des bêtes et leur donne en retour de doux fruits et des fleurs parfumées, et des graines et herbes en abondance.

Une épée peut certainement blesser la chair. Mais peut-elle blesser l'air, aussi effilé que soit son tranchant et vigoureux le bras qui la tient ?

C'est l'orgueil d'un moi mesquin et étroit, engendré par l'ignorance aveugle et avide, de pouvoir insulter et être insulté, et de venger l'insulte par l'insulte et de laver la souillure par la souillure.

Le monde conduit par l'orgueil et auto-intoxiqué entassera les injures sur vos têtes. Il va lâcher sur vous les meutes assoiffées de sang de ses lois dépenaillées, de ses credos putrides, de ses honneurs pourris. Il va vous proclamer ennemis de l'ordre et fauteurs de chaos et de ruine. Il va joncher vos chemins de pièges et couvrir vos lits d'orties. Il va semer des malédictions dans vos oreilles et cracher le mépris sur votre figure.

Que vos cœurs ne soient pas timorés. Mais comme la mer soyez larges et profonds et donnez un bienfait à celui qui ne vous donne qu'une malédiction.

Et comme la terre soyez généreux et calmes, et transformez les impuretés des cœurs humains en pure santé et beauté.

Et comme l'air soyez libres et souples. L'épée qui voudrait vous blesser finira par se ternir et par rouiller. Le bras qui voudrait vous faire du mal finira par se fatiguer et par s'arrêter.

Le monde, ne vous connaissant pas, ne peut pas vous contenir. C'est pourquoi il vous reçoit avec un grondement. Mais vous, connaissant le monde, pouvez le contenir. C'est pourquoi vous devez apaiser sa colère par la gentillesse, et noyer sa calomnie dans la compréhension aimante.

Et la compréhension l'emportera. Ainsi ai-je enseigné à Noé.
Ainsi vous enseigné-je.

Naronda : Sur quoi les Sept se dispersèrent en silence. Car nous étions arrivés à savoir que lorsque le Maître concluait par ces mots : « Ainsi ai-je enseigné à Noé », c'était chaque fois le signal qu'il ne désirait plus parler.

CHAPITRE SEIZE

Sur les créanciers et les débiteurs. Qu'est-ce que l'argent ?
Rustidion est libéré de sa dette envers l'Arche.

Naronda : Un jour où les Sept et le Maître étaient sur le chemin du retour de l'Aire à l'Arche, ils virent Shamadam à la grille qui agitait un morceau de papier devant un homme prosterné à ses pieds, et l'entendirent prononcer d'une voix coléreuse : « *Ta faute use ma patience à bout. Je ne peux prolonger ma clémence. Paie maintenant ou va pourrir en prison* ».

Nous reconnûmes en l'homme Rustidion, l'un des nombreux métayers de l'Arche, qui lui devait une certaine somme d'argent. Il portait autant de haillons que d'années ; et il pria le Supérieur de lui donner du temps pour payer l'intérêt, disant qu'il avait récemment perdu son fils unique et sa seule vache la même semaine, et que sa vieille femme, en conséquence, avait été frappée de paralysie. Mais le cœur de Shamadam ne voulait pas s'adoucir.

Le Maître s'avança vers Rustidion et, le prenant doucement par le bras, lui dit :

Mirdad : « Lève-toi, cher Rustidion. Toi aussi, tu es une image de Dieu, et l'image de Dieu ne doit pas être courbée devant une ombre. » Puis, se tournant vers Shamadam : « Montre-moi la facture de ses dettes. »

Naronda : Shamadam, si furieux un moment avant, devint à l'étonnement de tous plus docile qu'un agneau et humblement donna au Maître le document qu'il tenait à la main. Le Maître l'examina longtemps, Shamadam jetant un regard hébété et restant muet, comme sous l'effet d'un charme.

Mirdad : Le fondateur de cette Arche n'était pas un prêteur d'argent. T'a-t-il légué de l'argent à prêter avec usure ? T'a-t-il légué des possessions à faire reprendre, ou des terres à louer et pour en accumuler les revenus grassement ? T'a-t-il légué la sueur et le sang de ton frère et des prisons pour ceux dont tu as soutiré la sueur, dont tu as sucé le sang jusqu'à la dernière goutte ?

Un Arche, et un autel, et une lumière, voilà ce qu'il t'a légué — c'est tout. Une arche qui est son corps vivant. Un autel qui est son cœur intrépide. Une lumière qui est sa foi ardente. Et ces biens, il t'a ordonné de les garder intacts et purs au milieu d'un monde qui danse aux flûtes de la mort et qui se vautre dans les fanges de l'iniquité, à cause de son incroyance.

Et afin que les soins du corps puissent ne pas distraire votre esprit, vous avez été autorisés à vivre de la charité des croyants. Et jamais depuis la fondation de l'Arche il n'y a eu manque de charité.

Mais voilà ! De cette charité, vous avez fait une malédiction, tant pour vous-mêmes que pour les charitables. Car avec leurs dons vous subjuguiez les donateurs. Vous les fouettez avec le fil

même qu'ils tissent pour vous. Vous les faites mourir de faim avec le pain qu'ils font justement pour vous. Vous leur construisez des prisons avec les pierres qu'ils taillent et polissent justement pour vous. Vous confectionnez des jougs et des cercueils pour eux avec le bois qu'ils vous apportent pour vous chauffer. C'est leur propre sueur et leur propre sang que vous leur prêtez avec usure.

Car qu'est-ce que l'argent sinon la sueur et le sang des hommes fondus en deniers et écus par les malins pour enchaîner les hommes avec ? Et que sont les richesses sinon la sueur et le sang des hommes engrangés par ceux qui suent et saignent le moins afin d'écraser l'échine de ceux qui suent et saignent le plus ?

Malheur et encore malheur à ceux qui font partir leur esprit et leur cœur en fumée et qui massacrent leurs nuits et leurs jours à accumuler des richesses ! Car ils ne savent pas ce qu'ils accumulent.

La sueur des courtisanes, des meurtriers et des voleurs; la sueur des tuberculeux, des lépreux et des paralysés ; la sueur des aveugles, des boiteux et des estropiés, avec celle du laboureur et de son bœuf, et du berger et de ses moutons, et du moissonneur et du glaneur — toutes ces sueurs et bien d'autres sont ce que les accumulateurs de richesses accumulent.

Le sang de l'orphelin et du gremlin; celui du despote et du martyr ; celui du méchant et du juste; du voleur et du volé ; le sang des bourreaux et celui de leurs victimes ; le sang des parasites et des tricheurs et celui de ceux qu'ils sucent et trompent — tous ces sangs et bien d'autres sont ce que les accumulateurs de richesses accumulent.

Oui, malheur et encore malheur à ceux dont les richesses et dont le fonds de commerce est de la sueur et du sang d'hommes ! Car la sueur et le sang finiront par exiger leur prix. Terrible sera le prix, et effrayante l'extorsion.

Prêter, et prêter avec intérêt ! C'est vraiment une ingratitude trop effrontée pour être pardonnée.

Car qu'est-ce que vous avez à prêter ? Est-ce que votre propre vie n'est pas un don ? Si Dieu voulait vous faire payer l'intérêt pour le moindre de ses dons, qu'il vous a faits, avec quoi paieriez-vous ?

Ce monde n'est-il pas un trésor commun dans lequel chaque homme, chaque chose, dépose tout ce qui lui appartient pour l'entretien de tous ?

Est-ce que l'alouette vous prête son chant, et la fontaine son eau jaillissante ?

Est-ce que le chêne vous prête son ombre, et le palmier ses dattes devenues miel ?

Est-ce que le mouton vous demande un intérêt pour sa laine, et la vache pour son lait ?

Est-ce que les nuages vous vendent leur pluie, et le soleil sa chaleur et sa lumière ?

Que serait votre vie sans ces choses et des myriades d'autres choses ? Et qui de vous peut dire quel homme, quelle chose, a déposé le plus ou le moins dans le trésor du monde ?

Peux-tu, Shamadam, calculer les contributions de Rustidion au trésor de l'Arche ? Et pourtant tu veux lui reprêter ses propres contributions — peut-être seulement une infime partie d'entre elles — et lui compter un intérêt par-dessus le marché. Et pourtant tu veux l'envoyer en prison et l'y laisser pourrir !

Quel intérêt exiges-tu de Rustidion ? Ne peux-tu voir combien ton prêt lui a été profitable ? Quel meilleur paiement désires-tu qu'un fils mort, une vache morte et une femme paralysée ? Quel intérêt plus grand peux-tu extorquer que ces hardes moisies sur une échine aussi courbée ?

Eh, frotte-toi les yeux, Shamadam. Éveille-toi avant que l'on te demande à toi aussi de payer tes dettes avec intérêt et que sinon tu sois traîné en prison et laissé là à pourrir.

Je vous dis la même chose à vous tous, compagnons. Frottez vos yeux et éveillez-vous.

Donnez quand vous pouvez, et tout ce que vous pouvez. Mais ne prêtez jamais, de peur que tout ce que vous possédez, même votre vie, ne devienne un prêt et que le prêt arrive à échéance immédiatement et que vous soyez trouvés insolubles et jetés en prison.

Naronda : Le Maître regarda encore le papier qui était dans sa main et le déchira tranquillement en morceaux, qui s'éparpillèrent au vent. Puis, se tournant vers Himbal, qui était le gardien du trésor, il lui dit :

Mirdad : Donne à Rustidion de quoi acheter deux vaches et des soins pour sa femme et pour lui-même jusqu'à la fin de leurs jours. Et toi, Rustidion, va en paix. Tu es acquitté de ta dette. Veille à ne jamais devenir créancier. Car la dette de celui que prête est beaucoup plus grande et plus lourde que la dette de celui qui emprunte.

CHAPITRE DIX-SEPT

Shamadam a recours à la corruption dans sa lutte contre Mirdad.

Naronda : Pendant de nombreux jours, le cas de Rustidion fut le principal sujet de conversation à l'Arche. Micayon, Micaster et Zamora louaient le Maître avec véhémence, Zamora disant qu'il haïssait jusqu'à la vue et jusqu'au toucher même de l'argent. Bennoon et Abimar approuvaient et désapprouvaient du bout des lèvres. Tandis que Himbal était franchement en désaccord, disant que le monde ne saurait se passer de l'argent et que les richesses étaient les justes récompenses divines des économies et de l'industrie, comme la pauvreté était la punition évidente de Dieu pour l'indolence et le gaspillage, et que jusqu'à la fin des temps il y aurait des créanciers et des débiteurs parmi les hommes.

Entre-temps Shamadam s'occupait à restaurer son prestige de Prieur. Il m'appela une fois à lui et, dans le secret de sa cellule, me parla en ces termes :

« Tu es le scribe et l'historien de cette Arche ; et tu es le fils d'un homme pauvre. Ton père ne possède pas de terre et pourtant il a sept enfants et une femme pour lesquels travailler et auxquels fournir les plus simples nécessités. Ne tiens registre d'aucune parole prononcée lors de ce malheureux épisode de peur que ceux qui viendront après nous ne prennent Shamadam comme objet de risée. Quitte Mirdad le réprouvé et je ferai de ton père un propriétaire foncier, et je remplirai ses greniers et comblerai son coffre. »

A quoi je répondis que Dieu prendrait soin de mon père et de sa famille bien mieux que Shamadam le pourrait jamais. Quant à Mirdad, je le tenais pour mon maître et libérateur, et je quitterais plutôt ma vie que lui. Quant aux registres de l'Arche, je les tiendrais de bonne foi et au mieux de mes connaissances et capacités.

J'ai appris par la suite que Shamadam avait présenté de semblables propositions à chacun des compagnons; mais avec quel succès, je ne saurais le dire. Mais il était perceptible que Himbal n'était plus aussi régulier qu'avant dans ses venues à l'Aire.

CHAPITRE DIX-HUIT

Mirdad devine le décès du père de Himbal et ses circonstances.

Il parle de la mort. Le temps est le plus grand jongleur.

La roue du temps, sa jante et son axe.

Naronda : Beaucoup d'eau avait ruisselé des montagnes et glissé dans la mer lorsque les compagnons, sauf Himbal, furent de nouveau rassemblés autour du Maître dans l'Aire. Le Maître parlait de la volonté universelle. Mais soudainement il s'arrêta et dit :

Mirdad : Himbal est en détresse et voudrait venir à nous, chercher du réconfort; mais ses pieds ont trop de honte pour le conduire jusqu'ici. Va lui porter aide, Abimar.

Naronda : Abimar sortit et revint bientôt avec Himbal qui était secoué de sanglots et avait une contenance des plus misérables.

Mirdad : Viens près de moi, Himbal. Ah, Himbal, Himbal. C'est parce que ton père est mort que tu laisses le chagrin ronger ton cœur et transformer le sang de celui-ci en larmes. Que ferais-tu si toute ta famille mourait ? Que ferais-tu si tous les pères et toutes les mères et toutes les sœurs et tous les frères de ce monde passaient hors de la portée de tes mains et de tes yeux ?

Himbal : Oui, Maître. Mon père est mort de mort violente. Il avait récemment acheté un taureau, qui l'a éventré et lui a écrasé la tête pas plus tard qu'hier soir. Je viens de l'apprendre par le messager. Pauvre de moi. Ah, pauvre de moi.

Mirdad : Et il est mort, à ce qu'il semble, juste au moment où la fortune de ce monde allait lui sourire.

Himbal : C'est cela, Maître. C'est bien cela.

Mirdad : Et sa mort te fait d'autant plus de peine que le taureau avait été acheté avec l'argent que tu lui avais envoyé.

Himbal : C'est cela, Maître. C'est bien cela. Vous semblez tout savoir.

Mirdad : Et cet argent était le prix de ton amour pour Mirdad.

Naronda : Himbal ne pouvait plus parler; car les larmes l'étranglaient.

Mirdad : Ton père n'est pas mort, Himbal. Comme sa forme et son ombre ne sont pas encore mortes. Mais ils sont bien morts, tes sens pouvant percevoir la forme

altérée et l'ombre de ton père. Car il existe des formes si délicates avec des ombres si ténues, que l'œil grossier de l'homme ne saurait les percevoir.

L'ombre d'un cèdre dans la forêt n'est pas la même que l'ombre de ce cèdre devenu mât sur un navire, ou pilier dans un temple ou potence de gibet. Et l'ombre de ce cèdre n'est pas la même dans le soleil et à la lumière de la lune, ou des étoiles, ou dans la brume pourpre de l'aurore.

Et pourtant ce cèdre, quelles que soient ses transformations, continue à vivre en tant que cèdre, bien que les cèdres de la forêt ne le reconnaissent plus comme leur frère d'antan.

Est-ce qu'un ver à soie sur une feuille peut discerner un frère dans le ver qui devient chrysalide dans le cocon de soie ? Ou est-ce que la chrysalide peut voir une sœur dans le paon-de-nuit qui s'envole ?

Est-ce qu'un grain de blé enfoui dans la terre peut connaître sa parenté avec un épi de blé au-dessus de la terre ?

Est-ce que les vapeurs de l'air, ou les eaux de la mer tiennent pour frères et sœurs les glaçons d'une crevasse en montagne ?

Est-ce que la terre peut discerner une sœur planétaire dans le météore qui est précipité sur elle des profondeurs de l'espace ?

Est-ce que le chêne peut se voir dans le gland ?

Comme ton père est maintenant dans une lumière à laquelle ton œil n'est pas accoutumé et sous une forme que tu ne peux discerner, tu dis que ton père n'est plus. Mais le matériau de l'homme même, peu importe où il est transformé et comment il est changé, est obligé de jeter de l'ombre jusqu'à ce qu'il soit entièrement dissous dans la lumière du moi divin de l'homme. Un morceau de bois, qu'il soit aujourd'hui une branche verte sur un arbre et demain un portemanteau sur un mur, continue à être du bois et à changer de forme et d'ombre jusqu'à ce qu'il soit consumé par le feu qui est en lui. De même, l'homme continuera à être humain, lorsqu'il vivra comme s'il était mort, jusqu'à ce que le Dieu qui est en lui le consume ; ce qui veut dire, jusqu'à ce qu'il comprenne sa propre unicité avec l'Un. Mais cela ne va pas s'accomplir dans le clin d'œil que les hommes se plaisent à appeler « une vie ».

Le temps entier est une vie, compagnons.

Il n'y a ni arrêt ni départ dans le temps. Il n'y a pas non plus de caravansérails où les voyageurs peuvent s'arrêter pour se rafraîchir et se reposer.

Le temps est une continuité qui se recouvre elle-même. Son arrière-garde est reliée à son avant-garde. Rien n'est terminé ni rejeté dans le temps ; et rien n'est commencé ni fini.

Le temps est une roue créée par les sens, et mise en rotation par les sens dans les vides de l'espace.

Vous sentez l'étonnante modification des saisons et vous croyez, à cause de cela, que tout est dans les griffes du changement. Mais vous admettez en même temps que la puissance qui fait disparaître et déploie les saisons est à jamais la même et unique.

Vous avez le sentiment de la croissance des choses et de leur déclin, et vous déclarez avec découragement que le déclin est la fin de tout ce qui se développe. Mais vous avouez que la force qui assure la croissance et le déclin ne croît ni ne décroît jamais.

Vous constatez la vitesse du vent par rapport à la brise; et vous dites que le vent est de loin le plus rapide. Mais vous admettez pourtant que le moteur du vent et le moteur de la brise sont un seul et même moteur qui ne fonce jamais avec le vent ni ne se promène avec la brise.

Comme vous êtes crédules ! Crédules de tous les tours que vos sens vous jouent ! Où est votre imagination ? Car ce n'est qu'avec elle que vous pourrez voir que tous les changements qui vous émerveillent ne sont qu'un tour de passe-passe.

Comment le vent peut-il être plus rapide que la brise ? Est-ce que la brise ne donne pas naissance au vent ? Est-ce que le vent n'emmène pas la brise avec lui ?

Vous, marcheurs sur la terre, comment mesurez-vous les distances que vous parcourez avec des pas et des lieues ? Que vous flâniez ou galopiez, n'êtes-vous pas portés par la vitesse de la terre vers les espaces et les régions où la terre elle-même est portée ? Est-ce que votre démarche, donc, n'est pas la même que celle de la terre ? Est-ce que la terre, à son tour, n'est pas emmenée par les autres corps, et sa vitesse rendue égale à leur vitesse ?

Oui, la lenteur est la mère de la rapidité. La rapidité est porteuse de la lenteur. Et lenteur et rapidité sont inséparables en tout point du temps et de l'espace.

Comment pouvez-vous dire que la croissance est croissance et que la décroissance est décroissance, et que l'une est ennemie de l'autre ? Est-ce qu'une chose n'est jamais sortie de quoi que ce soit qui n'ait pas décru ? Est-ce qu'une chose n'a jamais décru, sinon de quelque chose qui croissait ?

N'êtes-vous pas en croissance en déclinant continuellement? N'êtes-vous pas en déclin par votre croissance continue ?

Les morts ne sont-ils pas le sous-sol des vivants, et les vivants les greniers des morts ?

Si la croissance est fille du déclin, et si le déclin est fils de la croissance, si la vie est mère de la mort, et la mort mère de la vie, alors en vérité elles ne font qu'un en tout point du temps et de l'espace. Et en vérité votre joie de vivre et de croître est aussi stupide que votre chagrin de mourir et de décroître.

Comment pouvez-vous dire que l'automne est la seule saison du raisin ? Je dis que le raisin est mûr en hiver aussi, lorsqu'il n'est qu'une sève somnolente palpitant imperceptiblement et rêvant ses songes dans la vigne; et aussi au printemps, lorsqu'il sort en tendres bouquets de

petits boutons d'émeraude; et aussi en été lorsque ces bouquets s'épanouissent et que les boutons se gonflent, et que leurs joues se colorent de l'or du soleil.

Si chaque saison porte en elle-même les trois autres, alors en vérité toutes les saisons sont ensemble en tout point du temps et de l'espace. Oui, le temps est le plus grand jongleur, et les hommes sont ses plus grandes dupes.

Exactement comme l'écureuil sur sa roue, l'homme qui a mis en rotation la roue du temps est asservi et emporté par ce mouvement au point qu'il ne peut plus se croire le moteur, ni trouver le temps d'arrêter le vrombissement du temps.

Et exactement comme le chat qui s'arrache la langue en léchant une pierre ponce en croyant que le sang qu'il lèche coule de la pierre, l'homme lèche son propre sang répandu sur la jante du temps, et dévore sa propre chair déchirée par les rayons du temps en croyant que c'est le sang et la chair du temps.

La roue du temps tournoie dans le vide de l'espace. Sur sa jante se trouvent toutes les choses perceptibles par des sens qui sont incapables de percevoir une chose si elle n'est pas dans le temps et l'espace. C'est ainsi que les choses continuent à apparaître et à disparaître. Ce qui disparaît pour l'un en un certain point du temps et de l'espace apparaît à un autre ailleurs. Ce qui peut être en haut pour l'un est en bas pour l'autre. Ce qui peut être le jour pour l'un est la nuit pour l'autre, selon le « quand » et le « où » de celui qui regarde.

Une est la route de la vie et de la mort, ô moines, sur la jante de la roue du temps. Car le mouvement en cercle ne peut jamais arriver à son terme, ni jamais s'épuiser. Et, tout mouvement dans le monde est un mouvement circulaire.

Est-ce que l'homme ne se libérera jamais du cercle vicieux du temps ? L'homme le fera parce que l'homme est héritier de la sainte liberté de Dieu.

La roue du temps tourne, mais son axe est toujours au repos. Dieu est l'axe de la roue du temps. Bien que toutes choses tournent autour de lui dans le temps et dans l'espace, il est cependant et toujours hors du temps et de l'espace et au repos. Bien que toutes choses procèdent de sa Parole, sa Parole est aussi dépourvue de temps et d'espace que lui. Dans l'axe tout est paix. Sur la jante tout est agitation. Où préférez-vous être ?

Je vous le dis, glissez de la jante du temps vers son axe et épargnez-vous la nausée du mouvement. Laissez le temps tourner autour de vous; mais de votre côté ne tournez pas avec le temps.

CHAPITRE DIX-NEUF

Logique et foi. L'abnégation est l'affirmation de soi.
Comment arrêter la roue du temps. Les pleurs et les rires.

Bennoon : Pardonne-moi, Maître. Mais ta logique me confond par son illogisme.

Mirdad : Ce n'est pas étonnant, Bennoon, que tu aies été appelé « le juge ». Tu veux insister sur la logique du cas avant de pouvoir en décider. As-tu été juge assez longtemps pour ne pas avoir constaté que le seul usage de la logique est d'éloigner l'homme de la logique et de le conduire à la foi, qui mène à la compréhension ?

La logique est l'immatunité qui tisse sa toile d'araignée avec laquelle elle espère attraper le monstre* de la connaissance. Lorsque la logique atteint l'âge adulte, elle s'étrangle dans ses propres filets puis se transmue en foi, qui est la plus profonde connaissance.

La logique est une béquille pour les estropiés; mais un fardeau pour ceux qui ont le pied léger ; et un plus grand fardeau encore pour ceux qui ont des ailes.

La logique est la foi devenue gâteuse. La foi est de la logique devenue majeure. Lorsque ta logique atteindra l'âge adulte, Bennoon, dès ce moment tu ne voudras plus parler de logique.

Bennoon: Pour glisser de la jante du temps dans son axe, nous devons nous renier nous-mêmes. Peut-on renier sa propre existence ?

Mirdad : Pour cela, en vérité, vous devez renier le moi qui est un jouet aux mains du temps et ainsi affirmer le soi qui est immunisé contre les jongleries du temps.

Bennoon : Est-ce que le reniement d'un moi peut être l'affirmation d'un autre?

Mirdad : Oui, renier le moi c'est affirmer le Soi. Lorsque l'on est mort au changement, on est né à l'immuabilité. La plupart des hommes vivent pour mourir. Heureux ceux qui meurent pour vivre.

Bennoon : Et pourtant chère est à l'homme son identité. Comment s'abîmera-t-il en Dieu tout en ayant conscience de son identité ?

Mirdad : Est-ce une perte pour le ruisseau d'être absorbé dans la mer et ainsi d'avoir conscience de lui-même comme la mer? Pour l'homme, perdre son identité en Dieu, ce n'est que perdre son ombre et trouver l'essence sans ombre de son être.

* Littéralement « Béhémot », c'est-à-dire l'hippopotame, voir le Livre de Job 40 : 10-18. (N.d.t.)

Micaster : Comment l'homme, créature du temps, peut-il se libérer des griffes du temps ?

Mirdad : Comme la mort vous délivrera de la mort, et comme la vie vous dégagera de la vie, ainsi le temps vous émancipera du temps.

L'homme se lassera tellement du changement que toutes choses en lui languiront, et languiront avec une passion inextinguible, après ce qui est plus fort que le changement. Et certainement il le trouvera en lui-même.

Heureux ceux qui y aspirent, car ils sont déjà au seuil de la liberté. C'est eux que je cherche et c'est pour eux que je prêche. Ne vous ai-je pas choisis parce que j'ai entendu vos aspirations ?

Mais malheur à ceux qui tournent sur les orbites du temps et essayent d'y trouver leur liberté et leur paix. Pas plus tôt sourient-ils pour leur naissance qu'ils sont mis à pleurer pour leur mort. Pas plus tôt sont-ils remplis qu'ils sont vidés. Pas plus tôt attrapent-ils au piège la colombe de paix que celle-ci se transforme dans leurs mains en vautour de guerre. Plus ils pensent savoir, moins ils savent en vérité. Plus loin s'avancent-ils, plus loin rétrogradent-ils. Plus haut s'élèvent-ils, plus bas tombent-ils.

Pour ceux-là mes paroles seront de vagues et irritants murmures ; elles seront comme des prières dans un asile de fous, et comme des torches allumées devant les aveugles. Ce n'est pas avant qu'eux, à leur tour, aspirent à la liberté qu'ils ouvriront leurs oreilles à mes paroles.

Himbal

(pleurant) : C'est non seulement mes oreilles que tu as ouvertes, Maître, mais aussi mon cœur. Pardonne au sourd et aveugle Himbal d'hier.

Mirdad : Sèche tes larmes, Himbal. Une larme ne devient pas un œil qui recherche des horizons au-delà des domaines du temps et de l'espace.

Laissez ceux qui rient lorsqu'ils sont chatouillés par les doigts malins du temps pleurer lorsque leur peau est mise en pièces par ses ongles.

Laissez ceux qui dansent et chantent au rayonnement de la jeunesse chanceler et gémir aux rides de la vieillesse.

Laissez les fêtards aux carnivals du temps couvrir leur tête de cendres à ses funérailles.

Mais vous, vous devez être toujours sereins. Dans le kaléidoscope du changement, ne recherchez que l'invariable.

Rien, ne vaut une larme dans le temps. Rien, ne vaut un sourire. Un visage riant et un visage en pleurs sont également inconvenants et dénaturés.

Voulez-vous éviter le sel des larmes ? Évitez alors les contorsions du rire.

Une larme évaporée devient un gloussement de rire. Un gloussement condensé devient une larme.

Ne soyez ni volatils à la joie, ni condensables au chagrin. Mais soyez également sereins aux deux.

CHAPITRE VINGT

Où allons-nous après la mort ? Le repentir

Micaster : Maître, où allons-nous après la mort ?

Mirdad : Où es-tu en ce moment, Micaster ?

Micaster : Dans l'Aire.

Mirdad : Penses-tu que cette Aire soit assez grande pour te contenir? Penses-tu que cette terre soit la seule maison de l'homme ?

Vos corps, bien que circonscrits dans le temps et l'espace, sont tirés de tout ce qui est dans le temps et dans l'espace. Tout ce qui en vous vient du soleil vit dans le soleil. Tout ce qui en vous vient de la terre vit dans la terre. Et il en est ainsi de toutes les autres sphères et des espaces vierges qui les séparent.

Seuls les faibles d'esprit pensent que le seul refuge de l'homme est la terre et que les millions de corps qui flottent dans l'espace ne sont que des ornements pour le foyer de l'homme et des distractions pour ses yeux.

L'étoile du matin, la Voie Lactée, les Pléiades ne sont pas moins des foyers pour l'homme que ne l'est cette terre. Chaque fois qu'elles envoient un rayon vers ses yeux, elles l'élèvent à elles. Chaque fois qu'il passe au-dessous d'elles, il les attire à lui.

Toutes choses sont incorporées dans l'homme, et l'homme est à son tour incorporé en elles. L'univers n'est qu'un seul corps. Commun avec la plus petite de ses parties, et vous communs avec toutes.

Et de même que vous mourez continuellement au cours de votre vie, vous vivez continuellement au cours de votre mort; sinon dans ce corps, du moins dans un corps d'une autre forme. Mais vous continuez à vivre dans un corps jusqu'à ce que vous soyez dissous en Dieu: c'est-à-dire, jusqu'à ce que vous dépassiez tout changement.

Micaster: Revenons-nous à cette terre lorsque nous voyageons d'un changement à un autre ?

Mirdad: La loi du temps est répétition. Ce qui s'est produit une fois dans le temps est obligé de se reproduire à jamais: les intervalles, dans le cas de l'homme, peuvent être longs ou brefs selon l'intensité du désir et de la volonté de répétition de chaque homme.

Lorsque vous sortez du cycle appelé « vie » dans le cycle appelé « mort », et que vous emportez avec vous des soifs brûlantes pour la terre et des faims insatiables pour ses passions, alors l'aimant de la terre vous rappelle en son sein. Et la terre vous donnera le sein, et le temps vous sévrera vie après vie et mort après mort jusqu'à ce que vous vous seviez vous-mêmes, une fois pour toutes, de votre propre volonté et accord.

Ahimar : Est-ce que notre terre a pouvoir sur toi aussi, Maître? Pendant que tu sembles être l'un de nous ?

Mirdad : Je viens quand je veux, et je m'en vais quand je veux ; je viens pour libérer les tenanciers de la terre de leurs liens à la terre.

Micayon : Je voudrais être sevré à jamais de la terre. Comment puis-je y arriver, Maître ?

Mirdad : En aimant la terre et tous ses enfants. Lorsque l'amour est le dernier solde de tous tes comptes avec la terre, c'est alors que la terre te donne acquit de sa dette.

Micayon : Mais l'amour est attachement, et attachement est lien.

Mirdad : Non, l'amour est la seule délivrance de l'attachement. Lorsque vous aimez chaque chose, vous n'êtes attachés à rien.

Zamora : Peut-on par l'amour échapper à la répétition de ses propres transgressions contre l'amour et ainsi arrêter la roue du temps ?

Mirdad : Cela, tu peux y arriver par le repentir. La malédiction qui échappe de tes lèvres cherchera un autre asile lorsqu'elle reviendra et trouvera ta langue revêtue de bénédictions aimantes. C'est ainsi que l'amour bloquera la répétition de cette malédiction.

Un coup d'œil concupiscent cherchera un œil concupiscent lorsqu'il reviendra et trouvera l'œil qui l'a fait naître rayonnant de regards aimants. C'est ainsi que l'amour arrêtera la répétition de ce coup d'œil concupiscent.

Un désir pervers lancé par un cœur pervers cherchera son nid ailleurs lorsqu'il reviendra et trouvera son cœur d'origine regorgeant de désirs aimants. C'est ainsi que l'amour contrecarrera la renaissance de ce désir pervers. C'est cela le repentir.

Le temps ne peut répéter pour vous rien d'autre que l'amour lorsque l'amour est devenu votre seul reste. Lorsqu'une seule chose est répétée en tout point de l'espace et du temps, elle finit par devenir un remplissage constant du temps et de l'espace et par les annihiler tous les deux.

Himbal : Et pourtant une seule chose encore trouble mon cœur et obombre mon entendement, Maître: Pourquoi mon père a-t-il eu cette mort et pas une autre ?

CHAPITRE VINGT ET UN

La sainte volonté universelle. Pourquoi, quand et comment tout arrive.

Mirdad : Comme c'est étrange que vous, enfants du temps et de l'espace, n'ayez pas encore conscience du fait que le temps est la mémoire universelle inscrite sur les tablettes de l'espace.

Si vous, limités pas vos sens, pouvez cependant vous souvenir de certaines choses entre votre naissance et votre mort, combien plus le temps le peut-il, qui était avant votre naissance et durera indéfiniment au-delà de votre mort ?

Je vous dis que le temps se rappelle toutes choses — non seulement ce dont vous avez un souvenir bien net mais aussi ce dont vous êtes totalement inconscients.

Car il n'y a pas d'oubli dans le temps; non, pas même du plus petit mouvement, de la moindre respiration, du moindre caprice. Et tout ce qui est gardé dans la mémoire du temps est profondément gravé sur les choses dans l'espace.

La terre même que vous foulez ; l'air même que vous respirez, les maisons mêmes que vous habitez peuvent immédiatement vous révéler les plus infimes détails inscrits dans les registres de votre vie, passés, présents et futurs, pour peu que vous ayez la force de lire et la perspicacité de saisir le sens.

Dans la vie comme dans la mort, sur la terre comme au-delà de la terre, vous n'êtes jamais seuls, mais en compagnie permanente des choses et des êtres qui ont leur part dans votre vie et dans votre mort, comme vous avez la vôtre dans leur vie et dans leur mort. Comme vous participez d'elles, elles participent de vous ; et de même que vous les recherchez, elles vous recherchent.

L'homme a une intention en chaque chose ; et chaque chose a une intention en l'homme. L'échange continue sans cesse. Mais la mémoire défaillante de l'homme est un comptable affreusement mauvais. Ce n'est pas le cas de la mémoire parfaite du temps qui tient un compte très exact des relations de l'homme avec ses semblables et avec toutes les autres choses de l'univers, et qui le force à solder ses comptes à chaque clin d'œil, vie après vie et mort après mort.

Un coup de foudre ne touchera jamais une maison si celle-ci ne l'attire pas à elle. La maison est aussi responsable de sa ruine que la foudre.

Un taureau n'éventrera jamais un homme si cet homme n'invite pas le taureau à l'éventrer.

Et en vérité cet homme est plus redevable à lui-même de son sang qu'au taureau.

L'assassiné affûte la dague du meurtrier, et tous les deux portent le coup fatal.

Le volé dirige les mouvements du voleur, et tous les deux commettent le vol.

Oui, l'homme fait venir ses propres calamités puis proteste contre ses invités ingrats, ayant oublié comment, quand et où il a rédigé et envoyé les invitations. Mais le temps n'oublie pas; et le temps apporte en temps voulu chaque invitation à la bonne adresse; et le temps conduit chaque invité au domicile de son hôte.

Je vous le dis, ne protestez contre aucun invité, de crainte qu'il ne se venge de son amour-propre blessé en demeurant trop longtemps, ou en rendant ses visites plus fréquentes qu'il ne l'aurait jugé convenable autrement.

Soyez aimables et accueillants pour tous vos invités, quelle que soit leur mine et leur conduite; car eux en vérité ne sont autres que vos créanciers. Donnez en particulier à ceux qui sont odieux plus encore que leur dû pour qu'ils puissent s'en aller reconnaissants et satisfaits, et pour qu'ils reviennent, au cas où ils vous rendraient encore visite, comme des amis et non comme des créanciers.

Traitez chaque invité comme s'il était l'invité d'honneur, pour que vous puissiez gagner sa confiance et apprendre les motifs cachés de sa venue.

Acceptez un mécompte comme si c'était une bonne fortune. Car une mésaventure, une fois comprise, est bientôt transformée en bonne fortune. Alors qu'une bonne fortune mal interprétée devient rapidement un mécompte.

Vous choisissez votre naissance et votre mort, leur moment et leur lieu et leur manière aussi, malgré votre mémoire rebelle qui est un réseau de faussetés plein de trous béants et de failles. Les soi-disant sages déclarent que les hommes n'ont aucune part que ce soit à leur naissance et leur mort. L'indolent qui regarde le temps et l'espace du coin étroit de l'œil laissera passer la plupart des événements du temps et de l'espace comme étant des accidents. Faites attention à leur prétention et à leur tromperie, chers compagnons.

Il n'existe pas d'accidents dans le temps et dans l'espace. Mais toutes choses sont ordonnées par la volonté universelle, qui ne se trompe jamais en rien ni ne néglige rien.

Une goutte de pluie se rassemble avec les autres gouttes pour former une source; et la source s'écoule et rejoint d'autres sources pour former des ruisseaux et des ruisselets ; et les ruisselets et les ruisseaux s'offrent eux-mêmes comme affluents aux plus grands cours d'eau ; et les puissants cours d'eau apportent leurs eaux à la mer ; et les mers s'assemblent dans le grand océan: ainsi en est-il de chaque intention de toute créature, inanimée ou animée, qui s'écoule comme affluent vers la volonté universelle.

Je vous dis que toute chose a sa volonté. Même la pierre, apparemment si muette, et sourde et sans vie, n'est pas sans volonté. Sinon, elle n'aurait pas existé, et elle n'affecterait rien et rien ne l'affecterait. Sa conscience de vouloir et d'exister peut différer en degré de celle de l'homme mais non en substance.

De quelle quantité de vie dans un seul jour pouvez-vous en réalité vous affirmer conscients ?
D'une très faible partie en fait.

Si vous, munis d'un cerveau, d'une mémoire et de moyens d'enregistrer les émotions et les pensées, êtes encore inconscients de la plus grande partie de la vie vécue en un seul jour, pourquoi vous étonnez-vous que la pierre ait si peu conscience de sa vie et de sa volonté ?

Et de même que vous vivez et vous déplacez tant sans avoir conscience de vivre et de vous déplacer, de même vous voulez tant sans être conscients de le vouloir. Mais la volonté universelle est consciente de votre inconscience et de celle de toute créature dans l'univers.

En se redistribuant elle-même, comme elle en a coutume à tout moment du temps et en tout point de l'espace, la volonté universelle renvoie à chacun et à chaque chose ce qu'ils ont voulu, ni plus ni moins, qu'ils l'aient voulu consciemment ou non. Mais les hommes, ne sachant pas cela, ne sont que trop souvent effrayés par ce qui leur échoit du sac inépuisable de la volonté universelle. Et les hommes protestent par découragement et mettent leur effroi au compte du destin inconstant.

Ce n'est pas le destin, ô moines, qui est inconstant ; car le destin n'est qu'un autre nom de la volonté universelle. C'est la volonté de l'homme qui est encore trop peu constante, et trop capricieuse et trop peu certaine de son cours. Elle se précipite vers l'est aujourd'hui et vers l'ouest demain. Tantôt elle décrète que telle chose est bonne, tantôt elle la décrit comme une horreur. Maintenant elle accepte un homme comme ami, seulement pour le combattre plus tard comme ennemi.

Votre volonté ne doit pas être inconstante, chers corn pagnons. Sachez que toutes vos relations avec les choses et avec les hommes sont déterminées par votre intention à leur égard et par la leur au vôtre. Et ce que vous voulez des hommes et des choses détermine ce qu'ils voudront de vous.

C'est pourquoi je vous l'ai déjà dit et je vous le dis encore : Veillez à la manière dont vous respirez, et dont vous parlez, et à ce que vous désirez et pensez et faites. Car votre volonté est cachée jusqu'en chaque respiration, et en chaque mot et en chaque vœu, pensée et action. Et ce qui est caché à vous est toujours manifeste à l'universelle volonté.

Ne veuillez pas de quiconque un plaisir qui soit pour lui une douleur, de peur que votre plaisir ne vous fasse plus mal que la douleur.

Et ne veuillez pas de quoi que ce soit un bien qui soit pour cette chose un mal, de peur que vous ne vous en vouliez à vous-mêmes.

Mais veuillez de tous les hommes et de toutes les choses leur amour; car ce n'est qu'avec lui que vos voiles seront retirés, et que la compréhension pointera dans votre cœur et ainsi initiera votre volonté aux merveilleux mystères de l'universelle volonté.

Tant que vous n'êtes pas devenus conscients de toutes choses vous ne pouvez être conscients de leur volonté en vous, ni de votre volonté en elles.

Tant que vous n'êtes pas conscients de votre volonté dans toutes les choses et de leur volonté en vous, vous ne pouvez connaître les mystères de la volonté universelle.

Et tant que vous ne connaissez pas les mystères de la volonté universelle, vous ne devez pas dresser votre volonté contre elle; car vous seriez certainement perdants. Vous sortiriez de chaque rencontre balafrés et saouls de fiel. Et vous ne chercheriez vengeance que pour ajouter de nouvelles cicatrices aux anciennes et faire déborder la coupe de fiel.

Je vous le dis, acceptez la volonté universelle si vous voulez tourner la défaite en victoire. Acceptez sans murmure toutes les choses qui vous tombent de son mystérieux sac; acceptez-les avec gratitude et dans la certitude qu'elles sont votre part juste et normale de la volonté universelle. Acceptez-les avec la volonté de comprendre leur valeur et leur signification.

Et une fois que vous comprendrez les voies secrètes de votre propre volonté, vous comprendrez la volonté universelle.

Acceptez ce que vous ne savez pas pour qu'il puisse vous aider à le connaître. Veuillez-lui-en, et il restera une énigme irritante.

Faites que votre volonté soit une servante de la volonté universelle jusqu'à ce que la compréhension fasse de la volonté universelle une servante de votre volonté.

Ainsi ai-je enseigné à Noé.

Ainsi vous enseigné-je.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Mirdad décharge Zamora de son secret et parle du mâle et de la femelle, du mariage, du célibat et du triomphateur

Mirdad : Naronda, ma fidèle mémoire! Que te disent ces lis? Naronda: Rien que je puisse entendre, cher Maître.

Mirdad : Je les entends dire: « *Nous aimons Naronda, et volon tiers nous lui offrons nos âmes odorantes en gage de notre amour.* » Naronda, mon cœur constant! Que te disent les eaux de cet étang ?

Naronda : Rien que je puisse entendre, cher Maître.

Mirdad : Je les entends dire: « *Nous aimons Naronda ; c'est pourquoi nous étanchons sa soif et celle de ses lis adorés.* » Naronda, mon œil toujours aux aguets! Que te dit ce jour avec toutes les choses qu'il berce si doucement dans ses bras éclairés de soleil?

Naronda : Rien que je puisse entendre, cher Maître.

Mirdad : Je l'entends dire: « *J'aime Naronda ; c'est pourquoi je le berce si doucement dans mes bras éclairés de soleil ainsi que le reste de ma famille adorée.* » Avec tant à aimer et à être aimé, la vie de Naronda n'est-elle pas trop pleine pour que des songes et pensées vagabondes quelconques aillent s'y nicher et y éclore ?

En vérité, l'homme est l'enfant chéri de l'univers. Toutes choses sont heureuses de le choyer. Mais peu nombreux sont les hommes qui ne sont pas gâtés par de telles gâteries, et encore moins nombreux sont les hommes qui ne mordent pas la main qui les choie.

Pour les non-gâtés mêmes une morsure de serpent est un baiser d'amour. Mais pour les gâtés même un baiser d'amour est une morsure de serpent. *N'est-ce pas, Zamora ?*

Naronda : Ainsi parlait le Maître alors que lui, Zamora et moi-même, en un après-midi ensoleillé, arrosions certains parterres de fleurs dans le jardin de l'Arche. Zamora, qui était constamment et considérablement distrait, déprimé et abattu, fut ranimé, pour ainsi dire, et fort déconcerté par la question du Maître.

Zamora : Comme tout ce que dit le Maître est vrai, cela doit être vrai.

Mirdad : N'est-ce pas vrai dans ton cas, Zamora ? N'as-tu pas été intoxiqué par de nombreux baisers d'amour ? N'es-tu pas maintenant angoissé au souvenir de ton amour empoisonné ?

Zamora, se jetant aux pieds du Maître en éclatant en larmes : Oh, Maître ! Comme je suis puéril et vain, ou comme quiconque le serait, pour cacher un secret à tes yeux même dans les recoins les plus profonds du cœur !

Mirdad, en relevant Zamora à lui : Comme c'est puéril et vain de le cacher même à ces lis !

Zamora : Je sais que mon cœur n'est pas encore pur parce que les rêves de ma dernière nuit ont été impurs. Aujourd'hui je voudrais purger mon cœur. Je voudrais le mettre à nu devant vous, Maître ; devant Naronda ; devant ces lis et les vers de terre qui rampent entre leurs racines. Je voudrais décharger mon âme de mon secret écrasant. Que cette brise languissante l'apporte à chaque créature du monde.

J'ai aimé une jeune fille dans ma jeunesse. Plus belle que l'étoile du matin était-elle. Son nom à ma langue était de beaucoup plus doux que le sommeil à mes paupières. Lorsque vous nous avez parlé de la prière et du courant sanguin j'ai été le premier, je crois, à boire la substance régénérante de vos paroles. Car l'amour de Hoglah — tel était le nom de la jeune fille — était le souverain de mon sang, et je savais ce qu'un sang bien dirigé pouvait faire.

Avec l'amour de Hoglah l'éternité était mienne. Je la portais comme une bague de mariage. Et la mort elle-même je la revêtais comme une cotte de mailles. Je me sentais plus ancien que tous les hiers, et plus jeune que le dernier demain à venir naître. Mes bras soutenaient les cieux, et mes pieds propulsaient la terre; et dans mon cœur brillaient de nombreux soleils flamboyants.

Mais Hoglah mourut, et Zamora, le phénix enflammé, devint un monceau de cendres sans qu'un nouveau phénix n'émerge de ce tas froid et sans vie. Zamora le lion sans peur devint un lièvre effrayé. Zamora le pilier du ciel devint une pitoyable épave dans un étang d'eaux stagnantes.

J'ai récupéré de Zamora ce que j'ai pu et je me suis rendu vers cette Arche en espérant m'enterrer vivant dans ses souvenirs et ombres d'avant le déluge. J'ai eu la bonne fortune d'arriver ici juste au moment où un compagnon venait de quitter ce monde, et je fus intronisé. Pendant quinze ans les compagnons de cette Arche ont vu et entendu Zamora, mais le secret de Zamora ils ne l'ont ni entendu ni vu. Il se peut que les anciens murs et les sombres galeries de l'Arche n'en soient pas inconscients. Il se peut que les arbres, les fleurs et les oiseaux de ce jardin en sachent quelque chose. Mais certainement les cordes de ma harpe peuvent vous en dire plus, ô Maître, de mon Hoglah que je ne le puis.

Juste au moment où vos paroles ont commencé à réchauffer et à agiter les cendres de Zamora, et où j'étais presque assuré de la nouvelle naissance de Zamora, Hoglah s'est mise à visiter mes rêves et à mettre mon sang en bouillonnement, et à me jeter, dans les maussades escarpements de la réalité d'aujourd'hui, comme une torche éteinte, comme une extase mort-née, comme un tas de cendres sans vie. *Ah, Hoglah, Hoglah !*

Pardonne-moi, Maître. Je ne peux retenir mes larmes. La chair doit-elle être autre chose que de la chair? Aie pitié de ma chair. Aie pitié de Zamora.

Mirdad : La pitié elle-même a besoin de pitié. Mirdad n'en a pas. Mais de l'amour en abondance c'est ce que Mirdad a pour toutes choses, même pour la chair; et d'autant plus pour l'esprit qui prend la forme grossière de la chair seulement pour la fondre en sa propre absence de forme. Et l'amour de Mirdad relèvera Zamora de ses cendres et en fera un triomphateur.

C'est le Triomphateur que je prêche — l'homme unifié et maître de lui-même.

L'homme fait prisonnier par l'amour d'une femme, et la femme faite prisonnière par l'amour d'un homme sont également inappropriés à la précieuse couronne de la liberté. Mais l'homme et la femme rendus une seule personne par l'amour, inséparables, indiscernables, sont véritablement habilités à recevoir le prix.

Aucun amour n'est amour s'il subjugué l'amoureux. Aucun amour n'est amour s'il se nourrit de chair et de sang. Aucun amour n'est amour s'il attire une femme vers un homme uniquement pour élever plus de femmes et plus d'hommes et ainsi perpétuer leur enchaînement à la chair.

C'est le Triomphateur que je prêche — l'Homme-Phénix qui est trop libre pour être mâle, trop sublimé pour être femelle.

Tout comme le mâle et la femelle sont un dans les sphères denses de la vie, ainsi sont-ils un dans les sphères subtiles de la vie. L'écart entre-eux n'est qu'une parcelle dans l'éternité, dominée par l'illusion de la dualité. Ceux qui ne peuvent voir ni en-deçà, ni au-delà croient que cette parcelle est l'éternité elle-même. Ils s'accrochent à l'illusion de la dualité comme si c'était le véritable noyau et la véritable essence de la vie, sans savoir que la règle de la vie est l'unité.

La dualité n'est qu'une étape dans le temps. De même qu'elle procède de l'unité, elle conduit à l'unité. Plus vite vous traverserez cette étape, plus tôt vous embrasserez votre liberté.

Et qu'est-ce que l'homme et la femme sinon le simple être humain inconscient de son unicité et si dissocié en deux et si porté à boire à longs traits le fiel de la dualité qu'il peut languir après le nectar de l'unité ; et le désirant, qu'il le recherche avec volonté ; et le cherchant, qu'il le trouve et le possède, conscient de sa liberté incomparable ?

Que l'étalon hennisse à la jument, et que la biche appelle le mâle. La Nature elle-même les stimule et les bénit et les applaudit dans leur acte, car ils ne sont pas conscients d'une plus haute destinée que celle de la reproduction de soi.

Que les hommes et les femmes qui ne sont encore pas éloignés de l'étalon et de la jument, et du cerf et de la biche, se recherchent les uns les autres dans les noires solitudes de la chair. Qu'ils associent la licence de la chambre à coucher à la licence du mariage. Qu'ils prennent plaisir à la fertilité de leurs dos et à la fécondité de leurs entrailles. Qu'ils propagent l'espèce. La nature elle-même est heureuse d'être leur marraine et leur sage-femme; et la nature leur fait des lits de roses sans oublier les épines.

Mais les hommes et les femmes qui aspirent doivent prendre conscience de leur unité même pendant qu'ils sont dans la chair; non pas par la communion de la chair, mais par la volonté de libération de la chair et de tous les empêchements qu'elle met sur leur chemin vers la parfaite unité et la sainte compréhension.

Vous entendez souvent les hommes parler de la « *nature humaine* » comme s'il s'agissait d'un élément rigide, bien mesuré, bien défini, exploré à fond et fermement limité de tous côtés par quelque chose qu'ils appellent « *sexe* ».

« Assouvir les passions sexuelles est dans la nature humaine. Mais harnacher leur turbulente ruée et l'utiliser comme moyen pour vaincre le sexe, c'est aller délibérément à l'encontre de la nature humaine, et finir par en souffrir. » C'est ce qu'ils disent. Ne prêtez pas l'oreille à leur bavardage. Trop vaste est l'homme et trop impondérable sa nature. Trop divers sont ses talents, et trop infatigable sa force. Méfiez-vous de ceux qui essaient de lui fixer des limites.

La chair, c'est certain, prélève sur l'homme un lourd tribut. Mais il ne le paie que pendant un temps. Qui de vous serait un vassal pendant toute l'éternité ? Quel vassal ne rêve pas de jeter aux orties le joug de son prince et de s'exempter ainsi du paiement du tribut ?

L'homme n'est pas né pour être un vassal, pas même de son humanité. Et l'homme est toujours en train d'aspirer à la liberté pour échapper à tout vasselage. Et la liberté sera certainement à lui.

Qu'est-ce qu'une relation de sang pour celui qui veut triompher ? Un lien qui doit être brisé avec une volonté.

Le triomphateur sent que son sang est relié à tous les sangs. C'est pourquoi il n'est lié à aucun. Que les non-aspirants reproduisent la race. Ceux qui aspirent à la libération ont une autre race à propager - précisément la race des triomphateurs.

La race des triomphateurs ne descend pas du dos et des entrailles. Elle descend plutôt des cœurs célibataires dont le sang est dirigé par une volonté intrépide de triomphe.

Je sais que vous et bien d'autres de vos semblables dans le monde entier ont prononcé des vœux de célibat. Pourtant vous êtes loin d'être célibataires, comme en témoigne le rêve de Zamora la nuit dernière.

Ce ne sont pas des célibataires, ceux qui portent l'habit monastique et s'enferment derrière d'épaisses murailles et des grilles de fer massif. Plus d'un moine et d'une nonne sont plus lubriques que les plus lubriques, bien que leur chair fasse le serment — et très sincèrement — qu'elle n'a jamais communiqué avec une autre chair. Mais célibataires sont ceux dont le cœur et l'esprit sont célibataires, qu'ils soient cloîtrés ou sur les places publiques.

Révérez, chers compagnons, la femme et sanctifiez-la. Non pas en tant que mère de la race, ni en tant que compagne ou maîtresse, mais en tant que jumelle de l'homme et sa partenaire, part pour part, dans le long tourment et déchirement de la vie à deux. Car sans elle l'homme ne peut pas traverser le segment de la dualité. Mais en elle il trouvera son unité, et en lui elle

trouvera sa délivrance de la dualité. Et ces jumeaux seront en temps voulu réconciliés en un seul — précisément le Triomphateur qui n'est ni mâle ni femelle ; qui est l'homme parfait.

C'est le triomphateur que je prêche — l'homme unifié et maître de lui-même. Et chacun de vous sera un triomphateur avant que Mirdad ne s'élève du milieu de vous.

Zamora : Mon cœur s'attriste d'apprendre que vous voulez nous quitter. Si un jour vient où nous vous chercherons et ne vous trouverons point, Zamora mettra certainement fin à sa vie.

Mirdad : Tu peux vouloir beaucoup de choses, Zamora — tu peux vouloir toutes les choses. Mais il y a une chose que tu ne peux pas vouloir, et c'est de mettre fin à ta volonté, qui est la volonté de la vie, qui est la volonté universelle. Car la vie qui « est » ne peut jamais vouloir son propre non-être ; ni ne peut le non-être avoir une volonté. Non, pas même Dieu ne peut achever Zamora.

Quant à vous quitter, le jour viendra sûrement où vous me chercherez dans la chair et ne me trouverez pas. Car j'ai du travail à faire ailleurs que sur cette terre. Mais nulle part je ne laisse mon travail inachevé. Prenez donc courage. Mirdad ne se séparera pas de vous qu'il n'ait fait de vous des triomphateurs, des hommes unifiés et parfaitement maîtres d'eux-mêmes.

Lorsque vous aurez conquis cette maîtrise et cette unité, alors vous trouverez Mirdad habitant à demeure dans votre cœur, et son nom ne s'effacera jamais de votre mémoire.

Ainsi ai-je enseigné à Noé.

Ainsi vous enseigné-je.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Mirdad guérit Sim-Sim et parle du grand âge.

Naronda : Sim-Sim, la plus vieille vache dans les étables de l'Arche était malade depuis cinq jours et ne voulait prendre ni nourriture ni eau. Lorsque Shamadam envoya chercher un boucher en disant qu'il était plus prudent d'abattre la vache et de profiter de la vente de sa viande et de son cuir plutôt que de la laisser mourir en pure perte.

Lorsque le Maître apprit cela, il devint extrêmement songeur et se précipita directement vers l'étable et vers la stalle de Sim-Sim. Les Sept suivaient dans son sillage.

Sim-Sim se tenait triste et presque immobile, la tête pendante, les yeux à moitié clos et le poil hérissé et mat. De temps en temps elle remuait simplement une oreille pour chasser une mouche impertinente. Ses grandes mamelles pendaient flasques et vides entre ses cuisses ; car Sim-Sim, à la fin de sa longue et féconde vie, se voyait refuser les douces peines de cœur de la maternité. Ses hanches faisaient saillie, sinistres et désespérées, comme deux pierres tombales. On pouvait compter facilement ses côtes et ses vertèbres. Sa longue et fine queue, avec sa lourde touffe de poils à l'extrémité, tombait droite et raide.

Le Maître s'approcha de l'animal souffrant et commença à le caresser entre les cornes et les yeux et sous le menton. De temps en temps il passait la main sur son dos et son ventre, lui parlant en même temps comme il parlerait à un être humain :

Mirdad : Où est ton ruminement, ma généreuse Sim-Sim ? Sim-Sim a tant donné qu'elle a oublié de se garder même un petit quelque chose à ruminer. Et Sim-Sim a encore beaucoup à donner. Son lait blanc comme la neige est en train de courir jusqu'à aujourd'hui dans nos veines cramoisies. Ses veaux robustes sont en train de tirer de lourdes charrues dans nos champs et de nous aider à nourrir maintes bouches affamées. Ses gracieuses génisses remplissent nos pâturages de leurs jeunes. Même ses déjections ornent notre table en succulents légumes verts du jardin et en délicieux fruits du verger.

Nos ravins renvoient encore l'écho et l'écho de l'écho des mugissements à pleins poumons de la bonne Sim-Sim. Nos sources reflètent encore sa face bienveillante et charmante. Notre sol chérit encore et garde jalousement les empreintes ineffaçables de ses sabots.

Trop heureuses sont nos herbes de nourrir Sim-Sim. Trop heureux est notre soleil de la caresser. Trop heureuses sont nos brises de glisser sur son poil lisse et brillant. Trop reconnaissant est Mirdad de la voir traverser le désert du grand âge et d'être son guide vers d'autres pâturages dans le pays d'autres soleils et d'autres brises. Sim-Sim a beaucoup donné, et elle a beaucoup pris ; mais Sim-Sim a encore plus à donner et à prendre.

Micaster : Est-ce que Sim-Sim peut comprendre vos paroles pour que vous lui parliez comme si elle avait un entendement humain?

Mirdad : Ce n'est pas la parole qui compte, mon cher Micaster. C'est ce qui vibre dans la parole. Et à cela même une bête est réceptive. De plus, je vois une femme qui me regarde par les yeux de la douce Sim-Sim.

Micaster : Quel intérêt de parler ainsi à la vieille et défaillante Sim-Sim ? Espérez-vous par là arrêter les ravages de l'âge et allonger les jours de Sim-Sim ?

Mirdad : Un terrible fardeau est le grand âge, pour l'homme aussi bien que pour la bête. Et les hommes l'ont rendu doublement tel par leur dureté de cœur négligente. Sur un nouveau-né ils se répandent en soins et affections extrêmes. Mais à un homme accablé d'âge ils réservent leur indifférence plus que leur soin, et leur dégoût plus que leur sympathie. Avec autant d'impatience qu'ils attendent de voir un nourrisson grandir en humanité, avec autant d'impatience ils attendent de voir un vieillard se faire engloutir par la tombe.

Les très jeunes et les très vieux sont également impuissants. Mais l'impuissance du jeune recrute l'aide aimante et désintéressée de tous. Tandis que l'impuissance du vieux n'est capable de commander que l'aide parcimonieuse de quelques-uns. En vérité, les vieux méritent plus de sympathie que les jeunes.

Lorsque la parole doit frapper longtemps et fort pour se faire admettre dans une oreille autrefois sensible et alerte au moindre murmure,

lorsque l'œil autrefois limpide devient une piste de danse pour les plus bizarres taches et ombres,

lorsque le pied autrefois ailé devient un morceau de plomb, et que la main qui moulait la vie devient un moule brisé,

lorsque le genou est déboîté, et que la tête est une marionnette sur le cou,

lorsque les meules sont usées et que le moulin lui-même est une cave désolée,

lorsque se lever c'est suer de peur de tomber, et s'asseoir c'est être assis avec le douloureux doute de ne jamais plus se lever,

lorsque manger et boire c'est être traqué par une mort horrible,

Oui, lorsque le grand âge est sur un homme, c'est alors le moment, chers compagnons, de lui prêter oreilles et yeux, et de lui donner mains et pieds, et de soutenir ses forces défaillantes avec de l'amour pour lui faire sentir qu'il n'est pas le moins du monde moins cher à la vie dans ses années de déclin qu'il ne l'était dans son enfance et sa jeunesse en croissance.

Quatre-vingts ans peuvent ne pas être plus d'un clin d'œil dans l'éternité. Mais un homme qui s'est semé lui-même pendant quatre-vingts ans est beaucoup plus qu'un clin d'œil. Il est la nourriture de tous ceux qui moissonnent sa vie. Et quelle vie n'est pas moissonnée par tous ?

N'êtes-vous pas en train de moissonner, en ce moment même, la vie de tout homme et de toute femme ayant jamais foulé cette terre ? Qu'est-ce que votre discours, sinon la moisson de leurs discours ? Qu'est-ce que vos pensées, sinon les glanures de leurs pensées ? Vos propres vêtements et habitations, votre nourriture, vos matériels, vos lois, vos traditions et conventions ne sont-ils pas les vêtements, les habitations, les aliments, les matériels, les lois, les traditions et conventions de ceux qui ont été et sont allés avant vous ?

Ce n'est pas une seule chose que vous moissonnez à un seul moment, mais toutes les choses et à tous les moments. Vous êtes les semeurs, la récolte, les moissonneurs, le champ et l'aire de battage. Si votre moisson est limitée, regardez la semence que vous avez semée dans les autres et la semence que vous avez laissé les autres semer en vous. Regardez aussi le moissonneur et sa faucille, et le champ et l'aire de battage.

Un vieillard dont vous avez moissonné la vie et dont vous avez rangé la vie dans un grenier est certainement digne de votre plus grand soin. Au cas où vous rendriez amères par indifférence ses années qui sont encore riches de choses à récolter, ce que vous avez tiré de lui et avez rangé, et ce que vous allez encore en tirer va certainement devenir amer dans votre bouche. Ainsi en est-il d'une bête défaillante.

Il n'est pas juste de profiter de la cueillette pour ensuite maudire le semeur et le champ.

Soyez aimables avec les hommes de toutes les races et de tous les climats, chers compagnons. Ils sont la nourriture de votre voyage vers Dieu. Mais soyez particulièrement gentils pour les hommes de grand âge de peur qu'à cause de votre manque de gentillesse votre nourriture ne soit gâchée et que vous n'atteigniez jamais le but de votre voyage.

Soyez gentils avec les animaux de toutes espèces et de tous âges. Ils sont vos assistants muets mais très fidèles dans les longues et ardues préparations du voyage. Mais soyez particulièrement gentils pour les animaux de grand âge, de peur qu'à cause de la dureté de votre cœur leur fidélité ne se change en infidélité, et que leur aide ne devienne un empêchement.

C'est une grossière ingratitude de tirer profit du lait de Sim-Sim, et de poser, lorsqu'elle n'en a plus à donner, le couteau du boucher sur sa gorge.

Naronda : A peine le Maître eut-il fini de parler que Shama-dam entra avec le boucher. Celui-ci alla droit vers Sim-Sim. Pas plus tôt ne l'avait-il vue que nous l'entendîmes s'écrier en joyeuse moquerie : « Comment pouvez-vous dire que cette vache est malade et mourante ? Elle est plus saine que moi-même, sauf qu'elle est affamée — pauvre animal — et que je ne le suis pas. Donnez-lui à manger. »

Et grande fut notre surprise, en vérité, lorsque nous vîmes Sim-Sim commencer à ruminer. Même le cœur de Shamadam s'adoucit et il ordonna que l'on apporte à Sim-Sim les meilleurs délices pour vache. Et Sim-Sim mangea de bon appétit.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Est-il légal de tuer pour manger ?

Lorsque Shamadam et le boucher furent partis, Micayon demanda au Maître :

Micayon : N'est-ce pas légal, Maître, de tuer pour manger ?

Mirdad : Se nourrir de la mort c'est devenir de la nourriture pour la mort. Vivre par la douleur des autres c'est devenir une proie pour la douleur. Ainsi l'a voulu la volonté universelle. Sache cela et choisis ta route, Micayon.

Micayon : Si j'avais le choix, je choiserais de vivre, comme un phénix, de l'arôme des choses et non de leur chair.

Mirdad : C'est un excellent choix en vérité. Tu peux croire, Micayon, que le jour va venir où les hommes vivront de l'arôme des choses, qui est leur esprit, et non de leur chair et de leur sang. Et ce jour n'est pas éloigné pour ceux qui y aspirent.

Car ceux qui aspirent savent que la vie de la chair n'est que le pont vers la vie sans chair.

Ceux qui aspirent savent que les sens grossiers et inadéquats ne sont que les trous de serrure permettant de voir le monde du sens infiniment fin et adéquat.

Ceux qui aspirent savent que toute chair qu'ils déchirent doit être inévitablement réparée par eux-mêmes, tôt ou tard, avec leur propre chair; et tout os qu'ils broient doit être reconstruit avec leur propre squelette; et chaque goutte de sang qu'ils versent doit être remplie de leur propre sang. Car telle est la loi de la chair.

Ceux qui aspirent seront libérés des liens de cette loi. C'est pourquoi ils réduisent leurs besoins corporels au strict minimum, réduisant par là leur dette à la chair qui est, en vérité, une dette envers la douleur et la mort.

Celui qui aspire est freiné par sa propre volonté et sa propre aspiration tandis que le non-aspirant attend que les autres le freinent. Une multitude de choses qui sont, pour le non-aspirant, légales, deviennent pour l'aspirant illégales.

Alors que le non-aspirant se saisit de toujours plus de choses pour les mettre dans sa poche ou dans son ventre, l'aspirant fait son chemin sans poche, et avec un ventre propre du sang et des convulsions de toute créature.

Ce que le non-aspirant gagne — ou croit gagner — l'aspirant le gagne largement en légèreté d'esprit et en douceur de compréhension.

De deux hommes regardant un pré, l'un estime son rendement en boisseaux et calcule le prix des boisseaux en argent et en or. L'autre boit la verdeur du pré de l'œil, et embrasse en pensée chaque pousse, et fraternise dans son âme avec chaque radicelle et chaque caillou, et avec chaque motte de terre. Je vous le dis, ce dernier est le véritable propriétaire de ce pré, bien que l'autre le possède en droit élémentaire.

De deux hommes assis dans une maison, l'un est le propriétaire et l'autre n'est que l'invité. Le propriétaire discourt sur le prix d'achat du bâtiment et ses frais d'entretien, et sur la valeur des tentures et tapisseries et autres ornements et ameublements. Tandis que l'invité bénit dans son cœur les mains qui ont extrait, paré et posé les pierres ; et les mains qui ont tissé les tapisseries et tentures; et les mains qui ont envahi la forêt et l'ont transformée en fenêtres et en portes et en chaises et tables. Et il s'exalte en esprit en exaltant la main créatrice qui a fait exister ces choses. Je vous le dis, cet invité est l'habitant permanent de cette maison, tandis que le propriétaire en titre n'est qu'une bête de somme qui porte la maison sur son dos mais n'y habite pas.

De deux hommes qui partagent avec un veau le lait de la mère de ce veau, l'un regarde le veau avec la pensée que sa chair tendre lui ferait de la bonne viande pour festoyer avec ses amis à son anniversaire prochain. L'autre pense au veau comme à son frère de lait et est rempli d'affection pour la jeune bête et sa mère. Je vous le dis, ce dernier est vraiment nourri par la chair de ce veau ; alors que le premier en est empoisonné.

Oui, beaucoup de choses sont placées dans le ventre qui devraient être mises dans le cœur. Beaucoup de choses sont enfermées dans la poche et dans le garde-manger, qui devraient l'être dans l'œil et dans le nez. Beaucoup de choses sont écrasées avec la dent qui devraient l'être avec l'esprit.

De très peu a besoin le corps pour se soutenir. Moins vous lui donnez, plus il vous donne en échange. Plus vous lui donnez, moins il vous donne en échange.

En vérité, les choses qui sont en dehors de votre garde-manger et de votre ventre vous soutiennent plus que lorsqu'elles sont dans le garde-manger et dans le ventre.

Mais comme vous êtes incapables de vivre déjà du seul parfum des choses, prenez sans crainte votre part — mais pas plus que votre part — du cœur généreux de la terre. Car la terre est si hospitalière et aimante que son cœur est constamment offert à ses enfants.

Comment la terre pourrait-elle être autrement, et où pourrait-elle aller hors d'elle-même pour se nourrir ? La terre doit nourrir la terre, et la terre n'est pas une hôtesse avare, mais sa table est toujours ouverte et remplie pour tous.

De la même manière que la terre vous invite à sa table, sans rien retirer de votre portée, de même devez-vous inviter la terre à votre table et lui dire avec tout votre amour et toute votre sincérité :

« Ô mère inexprimable ! Comme tu as posé ton cœur devant moi pour y prendre mon besoin, de même je mets mon cœur devant toi pour que tu y prennes ce dont tu as besoin. »

Si tel est votre esprit directeur en mangeant le cœur de la terre, alors peu importe ce que vous mangez.

Mais si tel est votre esprit directeur en réalité, alors devez-vous avoir la sagesse et l'amour de ne pas dépouiller la terre d'un seul de ses enfants, surtout de ceux qui sont venus pour ressentir le plaisir de vivre et la douleur de mourir — ceux qui sont arrivés au segment de la dualité. Car eux aussi ont leur route à faire, lentement et laborieusement, vers l'unité. Et leur route est plus longue que la vôtre. Retardez-les dans leur marche, et ils vous retarderont dans la vôtre.

Ahimar : Puisque tout ce qui vit est condamné à mourir, pour une cause ou pour une autre, pourquoi aurais-je des scrupules si c'est moi qui suis la cause de la mort d'un animal ?

Mirdad : Bien qu'il soit vrai que tout ce qui vit soit condamné à mourir, cependant malheur à celui qui est la cause de la mort d'une quelconque chose vivante.

De même que tu ne m'ordonnerais pas de tuer Naronda, sachant que je l'aime beaucoup et qu'aucune envie de sang n'est dans mon cœur, de même la volonté universelle ne saurait ordonner à quiconque de tuer un compagnon, ou un animal, sauf si elle le juge adéquat comme instrument pour tuer.

Tant que les hommes sont ce qu'ils sont, aussi longtemps il y aura des vols et des violences parmi eux, et des mensonges et des guerres et des meurtres et toutes sortes de passions noires et coupables.

Mais malheur au voleur et au bandit; et malheur au menteur et au chef militaire, et au meurtrier et à tout homme qui abrite des passions noires et coupables dans son cœur. Car eux, étant remplis de malheur, sont utilisés par la volonté universelle comme messagers de malheur.

Mais vous, chers compagnons, devez nettoyer votre cœur de toute passion obscure et coupable pour que la volonté universelle puisse vous trouver appropriés pour apporter au monde souffrant le joyeux message de la délivrance des souffrances; le message du triomphe ; le message de la libération par l'amour et par la compréhension.

Ainsi ai-je enseigné à Noé.

Ainsi vous enseigné-je.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Le Jour de la Vigne et sa préparation Mirdad trouvé absent la veille de ce jour.

Naronda : Le Jour de la Vignes 'approchait, et nous de l'Arche, y compris le Maître, de concert avec des escouades d'assistants bénévoles de l'extérieur, étions occupés nuit et jour à préparer la grande fête. Le Maître travaillait avec tant de zèle et était aussi peu économe de ses forces que même Shamadam commenta le fait avec une satisfaction évidente.

Les vastes celliers de l'Arche devaient être balayés et blanchis, et des dizaines de grandes jarres à vin et de barriques devaient être nettoyées et disposées à recevoir le vin nouveau; tandis qu'autant de jarres et de barriques contenant le vin de la récolte de l'an passé devaient être convenablement exposées pour que les acheteurs puissent en goûter et en étudier le contenu. Car il est de coutume de vendre à chaque Jour de la Vigne le vin de l'année précédente.

Les spacieux préaux de l'Arche devaient être bien mis au net et arrangés et des centaines de tentes et d'abris devaient être plantés et érigés là pour que les pèlerins y séjournent et que les commerçants y exposent leurs marchandises pendant les festivités, qui duraient une semaine entière.

Le grand pressoir devait être mis en place et préparé à recevoir des quantités inouïes de raisin qui devaient être apportées à l'Arche par ses nombreux métayers et clients à dos d'âne, de mulet et de chameau. Des quantités énormes de pain devaient être cuites et d'autres victuailles préparées à être vendues à ceux qui se trouveraient à court de provisions ou arriveraient tout à fait démunis.

Le Jour de la Vigne, qui était à l'origine une occasion d'action de grâces, s'était élargi, par le sens des affaires et la perspicacité inusitée de Shamadam, jusqu'à durer une semaine et était devenu une sorte de foire vers laquelle se rendaient en foules hommes et femmes de toutes conditions sociales, de près et de loin, en nombre croissant chaque année. Princes et pauvres, laboureurs et artisans, chercheurs de profit, chercheurs de plaisir et chercheurs d'autres fins ; ivrognes et abstinents stricts ; pieux pèlerins et vagabonds impies; hommes du temple et hommes de la taverne, avec des hardes de bêtes de somme — telle est la horde hétéroclite qui envahit la tranquillité du Pic de l'Autel deux fois par an, le Jour de la Vigne à l'automne et le Jour de l'Arche au printemps.

Aucun pèlerin ne vient à l'Arche, en l'une de ces occasions, les mains vides; mais tous apportent des présents d'une sorte ou d'une autre, allant d'une grappe de raisin ou d'une pomme de pin à une rangée de perles ou un collier de diamants. Tandis qu'un impôt de dix centièmes du chiffre d'affaires est levé sur tous les marchands.

Il est de coutume, le jour de l'ouverture des festivités, que le Prieur, siégeant sur une haute plate-forme au-dessous d'une tonnelle immense, décorée de grappes de raisin, souhaite la bienvenue à la foule et la bénisse, puis bénisse et reçoive ses dons, puis boive avec elle la première coupe du vin nouveau. Il devait se verser une coupe avec une grandealebasse creusée et munie d'un long col, puis passer cette gourde à l'un des compagnons et ainsi de suite aux multitudes en la remplissant chaque fois qu'elle était vide. Et lorsque tous avaient empli leur coupe, le Prieur devait leur demander de la lever et de chanter avec lui l'Hymne à la Vigne Sacrée que l'on dit avoir été chanté par le père Noé et sa famille lorsqu'ils goûtèrent pour la première fois le sang de la vigne. Et après avoir chanté cet hymne, la foule devait vider les coupes avec des cris de joie puis se disperser pour vaquer à ses divers commerces et plaisirs. Et voici l'Hymne à la Vigne Sacrée:

*Salut, Vigne Sacrée !
Salut, Merveilleuse racine
Qui nourrit sa tendre pousse
Et remplit son fruit d'or
De vin vivifiant.
Salut, Vigne Sacrée !*

*Vous, orphelins du Déluge,
Éparpillés dans la boue,
Goûtez et bénissez le sang
De la branche salulaire.
Salut, Vigne Sacrée !*

*Vous, otages d'argile,
Vous, pèlerins égarés,
La rançon et le chemin
Sont dans la plante divine —
La vigne, La vigne, La vigne !*

Le matin du jour précédant l'ouverture des festivités, le Maître fut trouvé absent. Les Sept étaient alarmés au-delà de tout et se mirent immédiatement en devoir d'effectuer une recherche très poussée. Toute la journée et toute la nuit, avec des torches et des lanternes ils cherchèrent, dans l'Arche et dans ses environs ; mais ils ne purent trouver aucune trace du Maître. Shamadam exprimait tant de préoccupation et paraissait si perturbé que personne ne suspecta qu'il avait à voir dans cette mystérieuse disparition. Pourtant tous étaient convaincus que le Maître était tombé victime de quelque tricherie.

Les grandes festivités étaient commencées, mais les Sept étaient frappés, à ne plus pouvoir parler, de tristesse et se déplaçaient comme des ombres. La foule avait entonné l'hymne et bu le vin, et le Prieur était descendu de la haute plate-forme lorsqu'une voix se fit entendre, criant plus fort que le vacarme et le tapage de la foule : « *Nous voulons voir Mirdad. Nous voulons entendre Mirdad.* »

Nous reconnûmes la voix de Rustidion qui avait répandu en long et en large tout ce que le Maître lui avait dit et fait. Rapidement, ses cris furent repris par la multitude, et la clameur

demandant le Maître devint générale et assourdissante, faisant déborder nos yeux de larmes et serrant notre gorge comme avec un étau.

Soudainement le tumulte s'interrompit, et un grand silence tomba sur la foule. Et à peine pouvions-nous en croire nos yeux lorsque nous regardâmes et vîmes le Maître sur la haute plate-forme qui agitait la main pour demander le silence.

CHAPITRE VINGT-SIX

Mirdad harangue les pèlerins pour le Jour de la Vigne et soulage l'Arche de quelque poids mort.

Mirdad : Voici Mirdad, la vigne dont la récolte est encore à faire, dont le sang est encore à boire.

Lourd est Mirdad de sa récolte. Mais les moissonneurs, hélas, sont affairés dans d'autres vignobles.

Et Mirdad s'étouffe d'un trop-plein de sang. Mais les porteurs de coupe et les buveurs sont complètement saouls d'autres vins.

Hommes de la charrue et de la pioche et de l'émondoir, je bénis vos charrues et vos pioches et vos émondoirs. Qu'avez-vous labouré et pioché et émondé jusqu'à ce jour ?

Avez-vous retourné à la charrue les tristes désolations de votre âme, tellement envahie de toutes sortes de mauvaises herbes, et êtes-vous ainsi devenus une véritable jungle dans laquelle des bêtes terrifiantes et de hideux reptiles prospèrent et se multiplient ?

Avez-vous retourné à la pioche les racines nuisibles qui s'entortillent dans le noir et étranglent vos racines, et ainsi font avorter les fruits dans le bouton ?

Ou avez-vous émondé ces branches de vous-même qui sont creusées de vers actifs, ou fanées sous les assauts des parasites ?

Vous avez bien appris à labourer et à piocher et à émonder vos vignobles terrestres. Mais le vignoble non terrestre qui est vous, reste lamentablement en friche et inexploité.

Comme est grande la vanité de tous vos travaux si vous ne vous occupez pas du vigneron avant la vigne !

Hommes aux mains calleuses ! Je bénis vos callosités. Amis du fil à plomb et de la règle ; compagnons du marteau et de l'enclume ; équipiers du ciseau et de la scie, comme vous êtes compétents et habiles dans tous vos arts choisis !

Vous savez comment trouver des choses le niveau et la profondeur. Mais vous ne savez trouver ni votre propre profondeur ni votre propre niveau.

Adroitement vous mettez en forme un morceau de fer brut au marteau et à l'enclume. Mais l'homme brut, vous ne savez pas le mettre en forme avec le marteau de la volonté sur l'enclume de la compréhension. Et vous n'avez pas non plus appris de l'enclume la leçon inestimable de la manière d'être frappé sans la moindre pensée de frapper en retour.

Et intelligents êtes-vous avec le ciseau et la scie aussi bien dans le bois que dans la pierre. Mais l'homme grossier et noueux, vous ne savez pas comment le rendre facile et doux.

Comme est grande la vanité de tous vos arts si vous ne les appliquez pas d'abord à l'artisan ! Hommes qui trafiquez pour gagner sur les besoins qu'ont les hommes des dons de leur Mère-Terre et sur les produits issus des mains de leur prochain !

Je bénis les besoins, les dons et les produits, et je bénis le commerce, également. Mais le gain lui-même, qui est en vérité une perte, ne trouve pas de bénédiction dans ma bouche.

Lorsque dans le silence fatidique de la nuit vous faites le compte des événements de la journée, que mettez-vous du côté des profits et que mettez-vous du côté des pertes ? Mettez-vous à profit les sommes réalisées au-dessus et au-delà du coût ? Alors sans valeur, en fait, a été la journée que vous avez vendue pour une somme d'argent, aussi grande fût-elle. Et perdues pour vous ont été toutes ses infinies richesses d'harmonie, de paix et de lumière. Perdu aussi ses incessants appels à la liberté ; et perdus les cœurs des hommes qu'elle vous a tendus comme des dons sur sa paume.

Lorsque votre principale préoccupation concerne les portefeuilles des hommes, comment pouvez-vous trouver votre chemin vers leur cœur ? Et si vous ne trouvez pas votre chemin vers le cœur des hommes, comment pouvez-vous espérer atteindre le cœur de Dieu. ? Et si vous n'atteignez pas le cœur de Dieu, quelle vie est la vôtre ?

Si ce que vous estimez être un profit est une perte, comme votre perte doit être grande ! Vain en effet est tout votre commerce si les profits enregistrés ne sont pas l'amour et la compréhension.

Hommes du sceptre et de la couronne ! Un serpent est le sceptre dans la main qui est trop rapide pour blesser mais trop lente pour appliquer les onctions thérapeutiques. Tandis que dans la main qui dispense le baume de l'amour, le sceptre est un faisceau de foudre qui dissipe les ténèbres et le jugement.

Examinez bien vos mains.

Une couronne d'or, cloutée de diamant, de rubis et de saphir, est posée très pesamment, tristement et mal à l'aise sur la tête gonflée de vaine gloire, d'ignorance, et d'envie de puissance sur les hommes. Oui, une telle couronne, sur un tel support, n'est qu'une parodie sinistre de son propre piédestal. Tandis qu'une couronne en pierres précieuses les plus rares et les plus exquis serait trop honteuse de sa propre indignité à siéger sur une tête nimbée de compréhension et de victoire sur soi-même.

Examinez bien votre tête.

Voulez-vous être des gouverneurs d'hommes ? Apprenez d'abord à vous gouverner vous-mêmes ! Comment pouvez-vous bien gouverner si vous n'êtes pas bien gouvernés par vous-mêmes ? Est-ce qu'une vague fouettée par le vent et écumante peut donner à la mer paix et tranquillité ? Est-ce qu'un œil emplis de larmes peut projeter un sourire bienheureux dans un

cœur empli de larmes ? Est-ce qu'une main tremblante de peur ou de colère peut maintenir un navire sur une erre régulière ?

Les gouverneurs des hommes sont gouvernés par les hommes. Et les hommes sont remplis de tumulte, d'anarchie et de chaos. Car, comme la mer, ils restent exposés à tous les vents du ciel. Et comme la mer ils ont leur marée haute et leur marée basse et semblent parfois être sur le point d'envahir le rivage. Mais comme la mer leurs profondeurs sont calmes et insensibles aux coups de vent à la surface.

Si vous voulez véritablement gouverner les hommes, plongez jusqu'au fond de leurs profondeurs. Car les hommes sont plus que des ondes écumantes. Mais pour plonger jusqu'aux ultimes profondeurs des hommes vous devez d'abord plonger jusqu'à votre propre profondeur ultime. Et pour accomplir cela, vous devez déposer le sceptre et la couronne pour que la main soit libre de palper, et que la tête soit désencombrée pour penser et juger.

Vaine est toute votre règle, et illégales toutes vos lois, et chaotique tout votre ordre si vous n'apprenez pas à diriger l'homme indocile en vous, dont le jeu favori est de jouer avec les sceptres et avec les couronnes.

Hommes de l'encensoir et du Livre ! Que brûlez-vous dans l'encensoir ? Que lisez-vous dans le Livre ?

Brûlez-vous le sang d'ambre qui suinte et se fige, du cœur odorant de certaines plantes ? Mais vous brûlez ce qui est acheté et vendu sur les marchés publics, et pour la valeur d'un sou vous pouvez en incommoder n'importe quel dieu.

Pensez-vous que le parfum de l'encens puisse noyer la puanteur de la haine, de l'envie, du ressentiment ? Des yeux chicaneurs, des langues corruptrices, des mains lascives ? De l'incroyance paradant comme une croyance, et du terre-à-terre sordide embouchant la trompe d'un paradis merveilleux ?

Plus agréable aux narines de votre Dieu serait le parfum de toutes ces choses affamées jusqu'à la mort, et une par une incinérées dans le cœur, dont les cendres seraient éparpillées aux quatre vents du ciel.

Que brûlez-vous dans l'encensoir ? Propitiation, louange et supplication ?

Un dieu courroucé, il vaut mieux le laisser éclater de son courroux. Un dieu avide de louanges, il vaut mieux le laisser dépérir de louanges. Un dieu au cœur dur, il vaut mieux le laisser mourir de la dureté de son cœur.

Mais Dieu n'est ni courroucé, ni avide de louanges, ni dur de cœur. C'est plutôt vous qui êtes remplis de courroux, et affamés de louanges et durs de cœur.

Ce n'est pas de l'encens que Dieu voudrait vous voir brûler, mais votre courroux et votre orgueil et votre cruauté, pour que vous puissiez être comme lui libre et omnipotent. Et il voudrait que votre cœur soit l'encensoir.

Que lisez-vous dans le Livre ?

Lisez-vous des commandements à inscrire en lettres d'or sur les murs et sur les dômes des temples ? Ou des vérités vivantes à graver sur le cœur ?

Lisez-vous des doctrines à enseigner des chaires et à défendre avec zèle par la logique, par les artifices rhétoriques, et au besoin par l'argent et le fil de l'épée ? Ou lisez-vous la vie, qui n'est pas une doctrine à enseigner ni à défendre, mais un chemin à parcourir avec un vouloir de liberté, dans le temple aussi bien qu'en dehors de lui, dans la nuit comme dans le jour, et dans les bas-fonds comme dans les hauteurs ? Et si vous ne parcourez pas ce chemin et n'êtes pas certains de son but, comment pouvez-vous avoir la témérité d'inviter les autres à le parcourir ?

Ou bien lisez-vous des diagrammes, et des cartes, et des listes de prix dans le Livre, montrant aux hommes combien de ciel peut être acheté avec tant ou tant de terre ?

Escrocs et agents de Sodome! vous vendriez le ciel aux hommes et prendriez leur part de la terre en échange. Vous voulez faire de la terre une géhenne et obliger les hommes à s'en évader pendant que vous vous y enfoncez d'autant plus profondément. Pourquoi ne faites-vous pas vendre aux hommes leur part de ciel pour une part de terre ?

Si vous lisiez bien votre Livre, vous voudriez montrer aux hommes comment faire de la terre un ciel. Car pour ceux qui portent le ciel dans le cœur, la terre est un ciel. Tandis que pour ceux dont le cœur appartient à la terre le ciel est une terre.

Découvrez le ciel dans le cœur des hommes en aplanissant en eux tous les obstacles entre l'homme et ses semblables ; entre l'homme et toutes les créatures ; entre l'homme et Dieu. Mais pour cela vous devez avoir vous-mêmes un cœur céleste.

Le ciel n'est pas un jardin en fleurs à acheter ou à louer. Mais le ciel est un état d'être qui peut être atteint aussi bien ici sur la terre qu'en n'importe quel point de l'univers sans limite. Pourquoi tendre le cou et fatiguer vos yeux à regarder au-delà ?

Et l'enfer n'est pas non plus un four enragé dont on s'échappe avec beaucoup de prières et de l'encens brûlé. Mais l'enfer est un état du cœur que l'on ressent aussi bien sur la terre que partout ailleurs dans cette immensité inexplorée.

Où voulez-vous fuir le feu dont le combustible est le cœur, à moins de fuir le cœur ?

Vaine est la recherche du ciel, et vaine l'évasion de l'enfer tant que l'homme est retenu par son ombre. Car aussi bien le ciel que l'enfer sont des états propres à la dualité. A moins que l'homme ne devienne unique d'esprit, unique de cœur et unique de corps ; à moins qu'il ne soit sans ombre et unique de volonté, il aura toujours un pied dans le ciel et un autre dans l'enfer. Et c'est bien cela qui est l'enfer.

Oui, c'est plus que l'enfer d'avoir des ailes de lumière et des pieds de plomb; d'être remonté par l'espoir et enfoncé par le désespoir; d'être déroulé par une foi sans peur et mis en berne par un doute terrible.

Aucun ciel n'est un ciel si pour d'autres c'est un enfer. Aucun enfer n'est un enfer si pour d'autres c'est un ciel. Et comme l'enfer de l'un est souvent le ciel d'un autre et que le ciel de l'un est souvent l'enfer d'un autre, le ciel et l'enfer ne sont pas des états persistants et contradictoires, mais des étapes à passer dans le long pèlerinage vers la libération de l'un et l'autre.

Pèlerins de la Vigne Sacrée !

Mirdad n'a pas de cieus à vendre ou à accorder à ceux qui seraient vertueux. Pas d'enfers à tenir comme des épouvantails pour ceux qui seraient dépravés. A moins que votre vertu ne soit son propre ciel, elle s'épanouira pendant une journée et puis s'évanouira. A moins que votre dépravation ne soit son propre épouvantail, elle dormira pendant une journée et arrivera à épanouissement à la première saison favorable.

Mirdad n'a pas d'enfers ni de cieus à vous offrir, mais la sainte compréhension qui vous soulève bien au-delà du feu de tout enfer et de la luxuriance de tout ciel. Ce n'est pas avec la main mais avec le cœur que vous devez recevoir ce don. Pour cela le cœur doit être dégagé de tout désir détourné et de toute volonté détournée, à l'exception du désir et de la volonté de comprendre.

Vous n'êtes pas des étrangers sur la terre; et la terre n'est pas non plus pour vous une belle-mère. Mais vous êtes un véritable cœur de son propre cœur, et une véritable colonne vertébrale de sa propre colonne vertébrale. Elle est heureuse de vous porter sur son dos robuste, large et solide. Pourquoi insistez-vous pour la porter sur vos poitrines malingres, affaissées, pour ensuite haleter et gémir et perdre votre respiration ?

Elles débordent de lait et de miel, les mamelles de la terre.

Pourquoi les faites-vous s'aigrir avec votre gloutonnerie en voulant en prendre plus que de besoin ?

Sereine et avenante est la face de la terre. Pourquoi voudriez-vous la troubler et la froisser avec des querelles et des craintes amères ?

La terre est une unité parfaite. Pourquoi persistez-vous à la démembrer avec des épées et des marques de bornage ?

La terre est obéissante et insouciant. Pourquoi êtes-vous si pleins de soucis et d'insubordination ?

Pourtant vous êtes plus endurants que la terre, que le soleil et toutes les sphères célestes. Toutes disparaîtront, mais pas vous. Pourquoi tremblez-vous comme des feuilles au vent ?

Si rien d'autre ne peut vous faire ressentir votre unicité avec l'univers, la terre à elle seule devrait vous la faire percevoir. Et pourtant la terre elle-même n'est que le miroir dans lequel vos ombres se reflètent. Le miroir est-il plus que ce qu'il reflète ? L'ombre portée par un homme est-elle plus que cet homme ?

Frottez vos paupières et éveillez-vous. Car vous êtes plus que de la terre. Votre destin est plus que de vivre et de mourir et d'apporter en abondance de la nourriture pour les mâchoires infatigables de la mort. Votre destin est d'être libéré du vivre et du mourir ; des cieux et des enfers et de tous les opposés en lutte qui incombent à la dualité. Votre destinée est d'être des vignes fructueuses dans le vignoble éternellement fructueux de Dieu.

De même qu'un rameau vivant d'une vigne vivante, lorsqu'il est enterré dans le sol, prend racine et devient finalement une vigne indépendante chargée de fruits comme sa mère à laquelle il reste relié, de même l'homme, le rameau vivant de la vigne divine, lorsqu'il est enterré dans le sol de sa divinité, devient un dieu, qui reste en permanence uni à Dieu.

L'homme sera-t-il enterré vivant afin qu'il puisse venir à la vie ?

Oui, assurément. Si vous n'êtes pas enterré dans la dialectique de la vie et de la mort, vous ne vous relèverez pas dans l'unicité de l'existence.

Si vous n'êtes pas nourri du raisin de l'amour, vous ne serez pas rempli du vin de la compréhension.

Et si vous n'êtes pas saoulés par le vin de la compréhension, vous ne serez pas dégrisés par le baiser de la libération.

Ce n'est pas l'amour que vous consommez lorsque vous mangez le fruit de la vigne terrestre. Vous assimilez une très grande faim pour en apaiser une très petite.

Ce n'est pas la compréhension que vous buvez lorsque vous buvez le vin de la vigne terrestre. Vous ne buvez qu'un bref oubli de la douleur pour ensuite, une fois passée, doubler la vivacité de votre douleur. Vous vous évadez d'un pénible moi pour ne faire que rencontrer ce moi au détour du chemin.

Les raisins que Mirdad vous offre ne sont pas exposés à la moisissure et à la pourriture. Être une fois remplis d'eux c'est rester en plénitude à jamais. Le vin qu'il a distillé pour vous est trop fort pour les lèvres qui craignent d'être brûlées, mais vivifiant pour les cœurs qui voudraient être grisés d'oubli de soi en éternité.

Y a-t-il parmi vous des hommes affamés de mes raisins ? Qu'ils s'approchent avec leur panier.

Y a-t-il des hommes assoiffés de mon sang ? Qu'ils apportent leur coupe.

Car lourd est Mirdad de sa récolte, et embarrassé par le trop-plein de son sang.

Le Jour de la Vigne Sacrée était un jour d'oubli de soi. Un jour intoxiqué par le vin de l'amour et baigné dans la lueur de la compréhension. Un jour en extase sous le battement rythmique des ailes de la liberté. Un jour d'abaissement des barrières et de fusion de l'un dans le tout et du tout dans l'un. Mais, hélas! qu'est-il devenu aujourd'hui ?

C'est devenu une semaine d'affirmation morbide du moi ; d'avidité sordide commerçant en sordide avidité ; d'esclavage gambadant avec l'esclavage, et d'ignorance débauchant l'ignorance.

L'Arche elle-même, autrefois distillerie de foi, et d'amour et de liberté, a été transformée maintenant en un immense pressoir à vin et un monstrueux marché. Elle prend la production de vos vignobles et vous la revend sous forme de vin abrutissant. L'œuvre de vos mains, elle la forge en chaînes pour vos mains. La sueur de vos sourcils, elle en fait des braises ardentes pour en enflammer vos sourcils.

Loin, trop loin de son cours d'origine a dévié l'Arche. Mais maintenant son gouvernail est redressé. Elle voudrait se débarrasser de tout le poids mort pour qu'elle puisse poursuivre son cours avec aise et sécurité.

C'est pourquoi tous les dons doivent être rendus aux donateurs, et toutes les dettes remises aux débiteurs. L'Arche ne connaît pas d'autre donneur que Dieu, et Dieu ne voudrait voir aucun débiteur, pas même envers lui-même.

Ainsi ai-je enseigné à Noé.

Ainsi vous enseigné-je.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Convient-il de prêcher la vérité à tous ou aux seuls élus ? Mirdad révèle le secret de sa disparition la veille du Jour de la Vigne et parle de l'autorité contrefaite.

Naronda : Longtemps après que la fête fut devenue un souvenir, les Sept étaient réunis autour du Maître dans l'Aire. Le Maître gardait le silence pendant que les compagnons passaient en revue les mémorables événements de ce jour. Certains s'émerveillaient de la grande explosion d'enthousiasme avec laquelle la foule avait reçu les paroles du Maître. D'autres commentaient l'étrange et tout à fait impénétrable comportement de Shamadam pendant les moments où des douzaines de créances furent retirées du trésor de l'Arche et publiquement détruites, où des centaines de jarres et de tonneaux de vin furent sortis des caves et distribués, et où des dons précieux furent rendus à leurs donateurs ; car il ne manifesta aucune opposition que ce soit, comme nous nous attendions tous à le voir faire; mais sans paroles et sans mouvement il regarda tout cela en versant des larmes volumineuses.

Bennoon fit remarquer que si la foule poussait des cris de joie puissants, ses ovations n'allaient pas aux paroles du Maître mais aux dettes remises et aux dons rendus. Il alla même jusqu'à reprocher légèrement au Maître d'avoir gaspillé son souffle pour une telle masse qui ne cherchait pas de plaisir plus élevé que manger, boire et s'amuser. La vérité, soutenait-il, ne devrait pas être prêchée indistinctement à tous, mais aux élus choisis. C'est alors que le Maître prit la parole et dit :

Mirdad : Ta respiration portée par le vent ira certainement se loger dans une poitrine quelconque. Ne demande pas de quelle poitrine il s'agit. Veille seulement à ce que la respiration soit pure.

Ta parole va chercher et certainement trouver une oreille quelconque. Ne demande pas à qui appartient cette oreille. Veille seulement à ce que ta parole elle-même soit un véritable messenger de la liberté.

Ta pensée silencieuse va certainement faire remuer et parler quelque langue. Ne demande pas à qui appartient cette langue. Veille seulement à ce que la pensée elle-même soit éclairée de compréhension aimante.

Ne pense pas qu'un effort quelconque soit perdu. Certaines graines restent enterrées dans le sol pendant de nombreuses années, mais viennent rapidement à la vie lorsqu'elles sont agitées par le souffle de la première saison favorable.

La graine de vérité gît dans tous les hommes et dans toutes les choses. Votre travail n'est pas de semer la vérité, mais de préparer la saison favorable pour son épanouissement.

Toutes les choses sont possibles dans l'éternité. Ne désespérez donc pas de la liberté de quiconque mais prêchez le message de la rédemption à tous avec la même foi et le même zèle — à ceux qui n'y aspirent pas comme à ceux qui y aspirent. Car les non-aspirants en viendront certainement un jour à languir, et ceux qui manquent d'expérience actuellement lisseront un jour leurs ailes dans le soleil, et fendront de leurs ailes les étendues du ciel les plus lointaines et les moins accessibles.

Micaster : Nous sommes peiné que jusqu'à ce jour et malgré nos demandes renouvelées, le Maître n'ait pas voulu nous révéler le secret de sa mystérieuse disparition à la veille du Jour de la Vigne. Ne sommes-nous pas dignes de sa confiance ?

Mirdad : Quiconque est digne de mon amour est certainement digne de ma confiance. Est-ce que la confiance est plus que l'amour, Micaster ? Ne suis-je pas en train de vous donner mon cœur sans réserve ?

Si je n'ai pas parlé de cette circonstance déplaisante, c'est parce que je voulais donner à Shamadam le temps de se repentir. Car ce fut lui qui, avec l'aide de deux étrangers, m'a forcé de sortir de cette Aire en cette veille et m'a jeté dans le Gouffre Noir. Malheureux Shamadam ! Il était loin de s'imaginer que même le Gouffre Noir recevrait Mirdad avec des mains soyeuses et lui fournirait des échelles magiques pour aller au sommet.

Naronda : En entendant cela, nous restâmes tous frappés de stupeur et abasourdis, personne n'osant demander au Maître comment il était sorti indemne de ce qui paraissait à chacun une perdition certaine. Et tous restèrent silencieux un moment.

Himbal : Pourquoi Shamadam persécute-t-il notre Maître alors que notre Maître aime Shamadam ?

Mirdad : Ce n'est pas moi que Shamadam persécute, c'est Shamadam que Shamadam persécute.

Confiez aux aveugles un semblant de pouvoir et ils arracheront les yeux de tous les voyants, même les yeux de ceux qui travaillent dur pour les faire voir.

Laissez un esclave faire ses quatre volontés, ne serait-ce qu'un seul jour et il transformera le monde en un monde d'esclaves. Les premiers qu'il voudra battre au fléau et enchaîner seront ceux qui œuvrent sans cesse pour le libérer.

Tout pouvoir du monde, quelle que soit sa source, est une imposture. C'est pourquoi il fait cliqueter ses éperons, et brandit son épée, et chevauche en turbulente pompe et en éclatante cérémonie afin que personne n'ose aller regarder dans son cœur félon. Son trône chancelant, il l'installe sur des canons et des lances. Son âme envahie de vanité, il la décore d'amulettes inspirant la peur et d'emblèmes de nécromancie pour que les yeux des curieux n'aperçoivent pas sa piteuse pauvreté.

Un tel pouvoir est à la fois un aveuglement et une malédiction pour celui qui rêve de l'exercer. Il voudra se maintenir à tout prix, même au prix de la destruction de l'homme lui-même et de ceux qui acceptent son autorité, comme de ceux qui s'y opposent.

En raison de leur envie du pouvoir, les hommes sont en constant tourment. Ceux qui ont le pouvoir ne cessent de se battre pour le conserver. Ceux qui ne l'ont pas ne cessent de lutter pour l'arracher des mains de ceux qui le détiennent. Tandis que l'homme, le Dieu dans ses bandelettes, est piétiné par pieds et sabots et laissé sur le champ de bataille sans être remarqué, sans être secouru et sans être aimé.

Si violent est le combat, et si assoiffés de sang les combattants, que personne, hélas, ne s'arrêtera pour enlever le masque peinturluré du visage de la fausse épouse et exposer devant tous sa monstrueuse laideur.

Soyez-en sûrs, ô moines, aucune autorité ne vaut un battement de cil, sinon l'autorité de la sainte compréhension, qui est sans prix. Pour celle-ci aucun sacrifice n'est trop grand. Arrivez-y une fois, et vous la conserverez jusqu'à la fin des temps. Elle chargera vos paroles de plus de pouvoir que toutes les armées du monde ne pourraient jamais en imposer ; et elle confèrera à vos actes plus de bienfaisance que tous les pouvoirs du monde associés ne pourraient jamais rêver d'en apporter au monde.

Car la compréhension est sa propre cuirasse; son bras puissant est l'amour. Elle ne persécute ni ne tyrannise, mais comme la rosée descend sur les cœurs arides des hommes ; et ceux qui la rejettent, elle les bénit autant que ceux qui la boivent. Car trop certaine de sa force intérieure, elle n'a recours à aucune force extérieure. Car trop intrépide, elle méprise l'emploi de la peur comme arme pour s'imposer à quiconque.

Le monde est pauvre -oh, si pauvre — en compréhension. C'est pourquoi il essaye de cacher sa pauvreté derrière le voile de l'autorité contrefaite. Et une autorité contrefaite signe des alliances offensives et défensives avec la force contrefaite; et les deux donnent le pouvoir à la peur. Et la peur les détruit toutes les deux.

N'en est-il pas toujours ainsi, que les faibles s'arrangent pour protéger leur faiblesse ? C'est ainsi que l'autorité du monde et la force brute du monde vont la main dans la main sous le fouet de la peur et paient leur tribut journalier à l'ignorance par des guerres et du sang et des larmes. Et l'ignorance sourit benoîtement à tous et leur dit : « *C'est bien fait !* »

« *C'est bien fait* » a dit Shamadam à Shamadam lorsqu'il a expédié Mirdad dans le gouffre. Mais Shamadam était loin de penser qu'en me jetant dans le gouffre il s'était jeté lui-même, et non moi. Car le gouffre ne peut pas contenir un Mirdad, alors qu'un Shamadam doit peiner longtemps et durement pour en escalader les noires et glissantes parois.

Tout le pouvoir du monde est un colifichet. Que ceux qui sont encore des bébés en compréhension s'amuse avec. Mais vous ne devez pas vous imposer à quiconque. Car ce qui est imposé par la force est tôt ou tard déposé par la force.

Ne cherchez aucun pouvoir sur la vie des hommes ; c'est la volonté universelle qui en a la garde. Ne cherchez pas non plus le pouvoir sur les possessions des hommes ; car les hommes sont enchaînés autant à leurs possessions qu'à leur vie, et ils éprouvent défiance et haine pour ceux qui se mêlent de leurs chaînes. Mais cherchez le moyen d'entrer dans le cœur des hommes par l'amour et la compréhension ; et une fois que vous y serez installés, vous pourrez d'autant mieux travailler à libérer les hommes de leurs chaînes.

Car l'amour guidera votre main, tandis que la compréhension tiendra la lanterne.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Le prince de Béthar apparaît avec Shamadam dans l'Aire.
Le dialogue du prince et de Mirdad sur la guerre et la paix.
Mirdad est pris au piège par Shamadam.

Naronda : Comme le Maître finissait ce discours, et que nous commençons à réfléchir à ses paroles, de lourds bruits de pas se firent entendre à l'extérieur, accompagnés d'un bruit de voix décousu et assourdi. Soudain deux soldats géants, armés jusqu'aux dents, firent leur apparition à l'entrée et prirent position de chaque côté, sabre au clair et luisant au soleil. Puis arriva un jeune prince en grande tenue, avec Shamadam venant timidement sur ses talons, et deux autres soldats fermant la marche.

Le prince était l'un des plus puissants et renommés potentats des Montagnes Neigeuses. Il se tint un moment à l'entrée puis examina attentivement les visages de la petite compagnie assemblée à l'intérieur. Il fixa alors ses grands yeux vifs sur le Maître, s'inclina très bas et dit :

Le prince : Salut, saint homme! Nous sommes venus rendre hommage au grand Mirdad, dont la renommée s'est étendue au loin dans ces montagnes, jusqu'à atteindre notre lointaine capitale.

Mirdad : La renommée conduit un fougueux attelage à l'étranger. A la maison, elle va clopin-cloplant sur des béquilles. De cela le Prieur est mon témoin. Ne te fie pas, ô prince, aux fantaisies de la renommée.

Le prince : Et pourtant douces sont les fantaisies de la renommée, et douce est l'impression de son propre nom sur les lèvres des hommes.

Mirdad : Autant graver un nom dans les sables du rivage que l'imprimer sur les lèvres des hommes. Les vents et les marées le feront partir des sables à grande eau. Un éternuement le soufflera des lèvres. Si vous ne voulez pas être soufflés par un éternuement des hommes, n'imprimez pas votre nom sur leurs lèvres, mais brûlez-le dans leur cœur.

Le prince : Mais verrouillés de nombreux cadenas sont les cœurs des hommes.

Mirdad : Les cadenas peuvent être nombreux, mais la clef est unique.

Le prince : As-tu cette clef ? Car je suis en grand besoin de l'avoir.

Mirdad : Toi aussi, tu l'as.

Le prince : Hélas ! Tu me donnes un prix beaucoup plus élevé que ce dont j'ai vraiment la valeur. Longtemps j'ai cherché une clef dans le cœur de mon voisin*, mais nulle part je n'ai pu

* En anglais « neighbo(u)r », c'est-à-dire « prochain » ou « voisin ». Par cette double signification la conversation qui suit prend un sens profond. (N.d.t.)

la trouver. C'est un prince puissant et résolu à me faire la guerre. Et je suis contraint de dresser mes bras contre lui malgré mes dispositions pacifiques. Que mon diadème et mes manteaux constellés de rubis ne te trompent pas, Maître. Je ne peux pas y trouver la clef que je cherche.

Mirdad : Ils cachent la clef, mais ne la détiennent pas. Ils contrecarrent tes pas et contrarient tes mains, et détournent ton regard, rendant ainsi ta recherche sans objet aucun.

Le prince : Que veut dire le Maître par là ? Vais-je jeter au loin mon diadème et mes manteaux pour que je puisse trouver la clef dans le cœur de mon voisin ?

Mirdad : Pour les garder, tu dois perdre ton voisin. Pour garder ton voisin, tu dois les perdre. Et perdre son voisin c'est se perdre soi-même.

Le prince : Je ne voudrais pas acheter l'amitié de mon voisin à un prix aussi élevé.

Mirdad : Ne voudrais-tu pas t'acheter toi-même à un prix aussi dérisoire ?

Le prince : M'acheter moi-même ? Je ne suis pas un prisonnier pour payer rançon. Et en outre j'ai une armée bien payée, bien approvisionnée pour me protéger. Mon voisin ne peut pas se prévaloir d'une meilleure.

Mirdad : Être le prisonnier d'un seul homme, ou d'une seule chose, c'est en soi un emprisonnement trop dur à supporter. Être le prisonnier d'une armée d'hommes, et d'une quantité de choses, c'est le bannissement sans sursis. Car dépendre de quoi que ce soit, c'est être emprisonné par cette chose. Ne dépendez donc que de Dieu seul. Car être le prisonnier de Dieu c'est, en vérité, être libre.

Le prince : Devrais-je donc laisser ma personne, mon trône, mes sujets sans protection ?

Mirdad : Tu ne devrais pas te laisser sans protection.

Le prince : C'est bien pourquoi j'entretiens une armée.

Mirdad : C'est pourquoi tu dois congédier ton armée.

Le prince : Mais mon voisin envahirait rapidement mon royaume.

Mirdad : Ton royaume, il peut l'envahir. Mais toi-même, aucun homme ne peut t'avaloir. Deux prisons fondues en une seule ne font pas un petit foyer pour la liberté. Réjouissez-vous si quelqu'un vous chasse de votre prison ; mais n'enviez pas celui qui vient pour s'enfermer lui-même dans votre prison.

Le prince : Je suis le rejeton d'une race renommée pour sa valeur au combat. Nous n'obligeons jamais les autres à entrer en guerre. Mais lorsque la guerre nous est déclarée, nous ne nous esquivons jamais, et ne quittons jamais le champ de bataille tant que nos bannières ne flottent pas haut sur les corps de l'ennemi. Vous me donnez un mauvais conseil, messire, en me conseillant de laisser la voie libre à mon voisin.

Mirdad : N'as-tu pas dit que tu voulais avoir la paix ?

Le prince : En effet, c'est la paix que je voudrais avoir.

Mirdad : Dans ce cas, ne te bats pas.

Le prince : Mais mon voisin continue à vouloir me combattre ; et je dois me battre avec lui pour que la paix puisse régner entre nous.

Mirdad : Tu veux tuer ton voisin pour que tu puisses vivre avec lui en paix ! Quel étrange spectacle ! Il n'y a pas de mérite à vivre en paix avec les morts. Mais c'est une grande vertu de vivre en paix avec les vivants. Si tu dois déclarer une guerre à un homme vivant, ou à une chose vivante, dont les goûts et les intérêts peuvent de temps en temps entrer en opposition avec les tiens, alors déclare la guerre à Dieu qui a fait exister ces choses. Et déclare la guerre à l'univers ; car innombrables sont les choses de ce dernier qui déconcertent ton esprit, et troublent ton cœur, et s'imposent bon gré mal gré dans ta vie.

Le prince : Que dois-je faire si je veux être en paix avec mon voisin mais que lui veut la guerre ?

Mirdad : Bats-toi !

Le prince : Maintenant, tu me donnes un bon conseil.

Mirdad : Oui, bats-toi, mais non contre ton voisin. Combats plutôt toutes les choses qui font que toi et ton voisin vous vous battez.

Pourquoi ton voisin veut-il te combattre ? Est-ce parce que tes yeux sont bleus et que les siens sont noisette ? Est-ce parce que tu rêves d'anges et lui de démons ? Ou est-ce parce que tu l'aimes comme toi-même et considères tout ce que tu as comme sien ?

Ce sont tes manteaux, ô prince, ton trône, ta prospérité, ta gloire et toutes les choses dont tu es prisonnier que ton voisin désire obtenir en te combattant.

Veux-tu le vaincre sans lever une lance contre lui ? Alors prends-le de vitesse, et déclare toi-même la guerre à toutes ces choses. Lorsque tu auras conquis ces choses en libérant ton âme de leur emprise; lorsque tu les auras jetées sur le tas d'ordures, il se peut que ton voisin arrête sa marche, et rengaine son épée, et se dise à lui-même : « *Si ces choses valaient le combat, mon voisin ne les aurait pas jetées aux ordures.* »

Si ton voisin persévère dans sa folie et emporte le tas d'ordures, réjouis-toi de ta propre délivrance d'une charge aussi nuisible, mais déplore le sort de ton voisin.

Le prince : Et qu'en serait-il de mon honneur, qui vaut bien plus que toutes mes possessions ?

Mirdad : Le seul honneur de l'homme est d'être homme, en similitude et image vivante de Dieu. Tous les autres honneurs sont des déshonneurs. Un honneur conféré par des hommes est aisément repris par les hommes. Un honneur écrit à la pointe de l'épée est facilement effacé par l'épée. Aucun honneur, ô prince, n'a la valeur d'une flèche rouillée ; encore moins celle d'une larme brûlante ; beaucoup moins encore celle d'une goutte de sang.

Le prince : Et la liberté — la mienne et celle de mon peuple — cela ne vaut-il pas le plus grand sacrifice ?

Mirdad : La véritable liberté vaut de se sacrifier soi-même. Le bras de ton voisin ne peut la faire partir; ton propre bras ne peut pas la gagner ni la défendre. Et le champ de bataille est pour elle une tombe. La vraie liberté est gagnée et perdue dans le cœur.

Veux-tu avoir la guerre ? Déclare-la dans ton cœur contre ton cœur. Désarme ton cœur de tout espoir et crainte et désir, qui font de ton monde un enclos étouffant, et tu le trouveras plus vaste que l'univers ; et tu parcourras cet univers à volonté ; et rien ne sera pour toi un obstacle.

C'est la seule guerre qui vaut d'être déclarée. Engage-toi dans une telle guerre, et tu ne trouveras plus le temps pour d'autres guerres, qui deviendront pour toi de la bestialité répugnante et des tours diaboliques destinés à distraire ton esprit, et à saper ta vigueur, et à ainsi te faire perdre la grande guerre contre toi-même, qui est véritablement une guerre sainte. Gagner cette guerre c'est gagner une gloire impérissable. Mais vaincre dans toute autre guerre, c'est pire que la défaite à plate couture. Et telle est l'horreur de toutes les guerres humaines, où vainqueur et vaincu épousent également la défaite.

Veux-tu avoir la paix ? Ne la cherche pas dans des documents verbeux; n'essaie pas non plus de la graver sur le roc. Car la plume qui écrit facilement le mot « *paix* » peut tout aussi facilement écrire le mot « *guerre* »; et le ciseau qui grave « *faisons la paix* » peut facilement graver « *faisons la guerre* ». En outre, le papier et le rocher, et la plume et le ciseau, sont bientôt attaqués par les mites, et la moisissure, et la rouille, et toute l'alchimie des éléments changeants. Il n'en va pas de même du cœur intemporel de l'homme qui est le siège de la sainte compréhension.

Une fois que la compréhension est dévoilée, la victoire est acquise et la paix établie dans le cœur pour toujours et à jamais. Un cœur compréhensif est toujours en paix, même au milieu d'un monde assommé de guerre.

Un cœur ignorant est un cœur double. Un cœur double est dirigé vers un monde double. Un monde double nourrit continuellement les dissensions et la guerre. Tandis qu'un cœur compréhensif est un cœur unique. Un cœur unique pousse vers un monde unique. Un monde unique-est un monde en paix. Car il faut être deux pour faire la guerre.

C'est pourquoi je vous conseille de combattre votre cœur pour le rendre unique. Le prix de la victoire est la paix éternelle.

Lorsque tu pourras voir, ô prince, un trône en chaque pierre ; et trouver un château en toute grotte, alors le soleil sera très heureux d'être ton trône et les constellations d'être tes châteaux.

Lorsque la moindre pâquerette des champs pourra te servir de médaille ; et qu'un ver quelconque sera pour toi un enseignant, alors heureuses seront les étoiles de se poser sur ta poitrine, et prête sera la terre à être ton pupitre.

Lorsque vous pouvez commander votre cœur, quelle importance a celui qui a pouvoir nominal sur votre corps ? Lorsque tout l'univers est à vous, que vous importe qui a pouvoir sur telle ou telle parcelle de la terre ?

Le prince : Tes paroles sont tout à fait séduisantes. Pourtant il me semble que la guerre est une loi de la nature. Est-ce que même les poissons de la mer ne sont pas en guerre perpétuelle ? Le faible n'est-il pas la proie du plus fort ? Et je ne voudrais pas être la proie de quiconque.

Mirdad : Ce qui te semble être une guerre n'est qu'un moyen qu'emploie la nature pour se nourrir et se propager. Le fort est donné en pâture au faible aussi bien que le faible est donné en pâture au fort. Car qui est fort, et qui est faible dans la nature ?

La nature seule est forte; tout le reste n'est que gringalets qui obéissent à sa volonté et voguent doucement sur les flots de la mort.

Seuls les immortels peuvent être rangés parmi les forts. Et l'homme est immortel, ô prince. Oui, plus puissant que la nature est l'homme. Il ne mange dans son cœur de chair que pour atteindre son cœur qui n'est pas de chair. Il ne se propage que pour s'élever au-dessus de la propagation de soi.

Que les hommes qui veulent se justifier de leurs désirs impurs par les purs instincts des bêtes se dénomment eux-mêmes sangliers, ou loups, ou chacals ou je ne sais quoi encore; mais qu'ils ne rabaisent pas le noble nom d'homme. Crois-en Mirdad, ô prince, et sois en paix.

Le prince : Le Prieur me dit que Mirdad est bien versé dans les mystères de la sorcellerie; et je voudrais qu'il me montre quelques-uns de ses pouvoirs afin que je puisse croire en lui.

Mirdad : Si le fait de dévoiler Dieu dans l'homme est de la sorcellerie, alors Mirdad est un sorcier. Désires-tu une preuve et une manifestation de ma sorcellerie ? Voici, je suis la preuve et la manifestation. Viens-en au fait. Accomplis l'œuvre pour laquelle tu es venu.

Le prince : Tu as bien deviné que j'ai autre chose à faire que d'amuser mes oreilles de tes fantaisies. Car le prince de Béthar est un sorcier d'un autre genre; et bientôt il donnera un aperçu de son art.

A ses hommes : Apportez vos chaînes et attachez ce Dieu-Homme, ou cet Homme-Dieu, pieds et poings, et montrons-lui et à la compagnie présente à quoi ressemble notre sorcellerie.

Naronda : Comme des bêtes de proie, les quatre soldats fondirent sur le Maître et commencèrent rapidement à lier des chaînes autour de ses poignets et de ses pieds. Pendant un moment les Sept restèrent paralysés, ne sachant pas comment prendre ce qui se déroulait devant leurs yeux — en plaisanterie ou au sérieux. Micayon et Zamora furent plus rapides que les autres pour se rendre compte du sérieux de la situation sordide. Ils bondirent sur les soldats comme deux lions enragés, et les auraient abattus sans la voix du Maître qui les retint et les rassura.

Mirdad : Laisse-les mener leur barque, impétueux Micayon. Laisse-les prendre leur chemin, cher Zamora. Pour Mirdad leurs chaînes ne sont pas plus effrayantes que ne l'a été le Gouffre Noir. Que Shamadam se réjouisse de raccommo-der son autorité avec celle du prince de Béthar. Le raccommo-dage les déchirera tous les deux.

Micayon : Comment pouvons-nous rester à part alors que l'on est en train d'enchaîner notre Maître comme un criminel ?

Mirdad : N'ayez pas la moindre crainte pour ce qui me concerne. Soyez en paix. C'est ainsi qu'ils en useront envers vous un jour; mais ils feront du mal à eux-mêmes et non à vous.

Le prince : Ainsi en sera-t-il fait de tout coquin et charlatan qui ose se moquer du droit établi et de l'autorité.

Ce saint homme (montrant Shamadam) est le chef légal de cette communauté, et sa parole doit faire loi pour tous. Cette Arche sacrée dont les largesses vous profitent se trouve sous ma protection. Mon œil vigilant veille sur ses destinées; mon bras puissant est étendu au-dessus de tous ses biens; mon épée coupera la main qui voudra se porter sur elle avec mauvaise intention. Que tous le sachent et y veillent.

(S'adressant de nouveau à ses hommes) : Faites sortir ce gredin. Sa dangereuse doctrine a déjà presque ruiné l'Arche. Elle ruinerait bientôt notre royaume et la terre si on la laissait poursuivre son cours pernicieux. Que désormais il prêche aux sinistres murailles du donjon de Béthar. Sortez d'ici avec lui.

Naronda : Les soldats firent sortir le Maître, suivis par le prince et par Shamadam rayonnant de fierté. Les Sept emboîtèrent le pas à cette procession inquiétante, suivant des yeux le Maître, les lèvres scellées de douleur, le cœur explosant de larmes.

Le Maître marchait d'un pas assuré et ferme, la tête haute. Après avoir parcouru une certaine distance, il se retourna vers nous et dit :

Mirdad : Restez fidèles à Mirdad. Je ne vous quitterai pas avant d'avoir lancé mon Arche et de vous avoir placé à sa tête.

Naronda : Et longtemps après, ces mots de sa bouche résonnaient à nos oreilles avec l'accompagnement du lourd cliquetis des chaînes.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Shamadam essaie en vain de gagner à sa cause les compagnons.
Mirdad revient miraculeusement et donne à tous les compagnons,
sauf Shamadam, le baiser de foi.

Naronda : L'hiver était venu sur nous, abondant, blanc et mordant. Sans voix et sans souffle se tenaient les montagnes enveloppées de neige. Seules les vallées d'en bas offraient des taches de verdure fanée avec ici ou là un ruban d'argent fluidifié serpentant vers la mer.

Les Sept étaient ballottés par des vagues alternantes d'espoir et de doute. Micayon, Micaster et Zamora inclinaient à espérer que le Maître reviendrait comme il l'avait promis. Bennoon, Himbal et Abimar s'accrochaient à leur doute quant à son retour. Mais tous ressentaient une terrible vacuité et une futilité ennuyeuse.

L'Arche était froide, et triste, et inhospitalière. Un silence glacé s'accrochait à ses murs malgré les efforts infatigables de Shamadam pour lui donner vie et chaleur. Car depuis que Mirdad avait été emmené, Shamadam essayait de nous combler de sa gentillesse. Il nous offrait la meilleure nourriture et le meilleur vin ; mais cette nourriture ne soutenait pas et ce vin ne vivifiait pas. Il brûlait quantité de bois et de charbon; mais le feu ne donnait pas de chaleur. Il était des plus poli et apparemment attentionné; mais sa politesse et ses attentions nous éloignaient toujours plus de lui.

Pendant longtemps, il ne fit pas mention du Maître. Finalement, il ouvrit son cœur et dit :

Shamadam : Vous vous méprenez sur mon compte, chers compagnons, si vous croyez que je n'aime pas Mirdad. J'ai plutôt pitié de lui de tout mon cœur.

Mirdad n'est sans doute pas un mauvais homme ; mais c'est un dangereux visionnaire, et la doctrine qu'il répand dans un monde de dures réalités et pratiques est absolument impraticable et fausse. Lui et ceux qui le suivent sont destinés à une fin tragique lors de leur première rencontre avec la dure réalité. De cela je suis tout à fait certain. Et je voudrais épargner à mes compagnons une telle catastrophe.

Mirdad peut avoir une langue habilement inspirée par l'impétuosité de la jeunesse; mais son cœur est aveugle et obstiné et impie. Alors que j'ai au cœur la crainte du vrai Dieu, et l'expérience des années pour donner poids et autorité à mon jugement.

Qui pourrait avoir dirigé l'Arche au cours de ces nombreuses années avec un plus grand profit, sinon moi ? N'ai-je pas vécu avec vous assez longtemps pour ne pas être pour vous à la fois un frère et un père ? Est-ce que nos esprits n'ont pas été bénis de paix, et nos mains remplies d'abondance ? Pourquoi laisser un étranger démolir ce que nous avons mis si longtemps à

construire, et pourquoi semer la méfiance là où régnait la confiance, et la querelle là où la paix était reine ?

C'est une grave méprise, chers compagnons, de laisser un oiseau qu'on tient dans la main contre dix qui sont sur l'arbre. Mirdad voudrait vous faire abandonner cette Arche qui vous abrite depuis si longtemps, et vous a tenus près de Dieu, et vous a apporté tout ce que des mortels peuvent désirer, et vous a gardés à une distance protectrice du désarroi et de la douleur du monde. Que vous promet-il à la place ? Maux de cœur, déceptions et pauvreté avec de surcroît des querelles permanentes — c'est cela et bien d'autres choses pires qu'il vous promet.

Il promet une Arche dans l'air, dans le vaste néant — rêve de déséquilibré — puérite fantaisie — douce impossibilité. Est-il par hasard plus sage que le père Noé, le fondateur de l'Arche Mère? Cela me fait plus de peine que vous ne le pensez de savoir que vous accordez la moindre pensée à ses divagations.

Il se peut que j'aie péché contre l'Arche et ses saintes traditions lorsque j'ai fait contre Mirdad appel au bras puissant de mon ami, le prince de Béthar. Mais j'avais au cœur votre bien-être, et cela seul devait justifier ma transgression. Je désirais vous sauver avec l'Arche avant qu'il soit trop tard. Et Dieu a été avec moi, et je vous ai sauvés.

Réjouissez-vous avec moi, compagnons, et remerciez le Seigneur de nous avoir épargné la grande ignominie de voir la mise en pièces de notre Arche avec nos yeux pécheurs. Quant à moi, jamais je n'aurais pu survivre à cette honte.

Mais maintenant je me consacre de nouveau au service du Dieu de Noé et de son Arche, et à votre service, mes chers compagnons. Soyez heureux comme autrefois afin que mon bonheur soit complet en vous.

Naronda : Shamadam se mit à pleurer en disant cela, et ses larmes étaient pitoyables parce que trop seules; car elles ne se trouvèrent aucune compagnie ni dans nos cœurs ni dans nos yeux.

Un beau matin, alors que le soleil perçait sur les montagnes après un siège prolongé de temps sombre, Zamora prit sa harpe et commença à chanter :

*Gelé est le chant sur les lèvres gercées
De ma harpe.
Et givré le rêve dans le cœur glacé
De ma harpe.*

*Où est le souffle qui dégèlera ton chant,
Ô ma harpe ?
Où est la main qui ranimera le songe,
Ô ma harpe ?
Dans le donjon de Béthar.*

*Vent mendiant, va me mendier une chanson
Des chaînes de Béthar au donjon.
Minces rayons de soleil, allez me dérober un rêve
Auprès des chaînes
Du donjon de Béthar.*

*L'aile de mon aigle avait l'envergure du ciel
Et sous elle j'étais roi.
Aujourd'hui je ne suis qu'un orphelin abandonné
Et un hibou gouverne mon ciel.
Car mon aigle s'est envolé vers une aire lointaine,
Vers le donjon de Béthar.*

Naronda : Une larme glissa de l'œil de Zamora alors que ses mains tombaient sans force et que sa tête s'inclinait sur la harpe. Cette larme laissa libre cours à notre chagrin contenu et ouvrit les vannes de nos yeux.

Micayon bondit sur ses pieds et, criant d'une voix forte : « *J'étouffe* », il se dirigea vers la porte et vers l'air libre. Zamora, Micaster et moi-même le suivîmes par la cour vers la grille de la grande clôture extérieure au-delà de laquelle les compagnons n'étaient pas autorisés à s'aventurer. Micayon tira le lourd verrou d'une secousse vigoureuse, ouvrit la grille en grand et se précipita comme un tigre hors de sa cage. Les trois autres suivirent Micayon.

Le soleil était chaud et brillant, et ses rayons, réfractés par la neige gelée, étaient presque aveuglants. Des collines sans arbres, couvertes de neige, ondulèrent devant nous aussi loin que pouvait aller le regard, et tout semblait illuminé de fantastiques teintes resplendissantes. Tout autour s'étendait un calme si total qu'il blessait l'oreille ; seule la neige qui crissait sous nos pieds rompait le charme. L'air, bien que pinçant, caressait si bien nos poumons que nous nous sentions portés en avant, sans aucun effort de notre part.

Même l'humeur de Micayon se modifia, et il s'arrêta pour s'exclamer : « *Comme il fait bon pouvoir respirer ! Ah, juste respirer !* » Et en vérité il semblait que pour la première fois nous sentions la joie de respirer librement et que nous percevions le sens de la respiration.

Nous avions fait quelque chemin lorsque Micaster aperçut un objet sombre sur une éminence éloignée. Certains pensaient qu'il s'agissait d'un loup solitaire; d'autres, un rocher débarrassé de sa neige par le vent. Mais l'objet paraissait se déplacer dans notre direction, et nous décidâmes de porter notre course vers lui. Plus il approchait, plus il prenait forme humaine. Soudainement Micayon fit un grand bond en avant, tout en s'écriant : « *C'est lui, c'est lui !* »

Et c'était bien lui — avec sa démarche élégante, son port majestueux, sa tête noblement levée. Le vent au cœur léger jouait à cache-cache dans ses vêtements flottants et agitait sans ménagements sa longue chevelure noire. Le soleil avait légèrement teinté son visage d'ambre d'un brun délicat; mais ses yeux sombres et rêveurs scintillaient comme avant et émettaient des ondes de sérénité confiante et d'amour triomphant. Ses tendres pieds, serrés dans des sandales de bois, avaient reçu le baiser rose vif du gel.

Micayon fut le premier à arriver à lui; il se jeta à ses pieds, sanglotant, et riant, et marmonnant comme en délire : « *Maintenant mon âme m'est rendue.* »

Les trois autres firent de même ; mais le Maître les releva un à un, embrassant chacun avec une tendresse infinie et disant en même temps :

Mirdad : Recevez le baiser de la foi. A partir de maintenant vous allez dormir dans la foi et vous lever dans la foi ; et le doute ne nichera pas sur votre oreiller, et ne paralysera pas vos pas d'hésitation.

Naronda : Les quatre compagnons restés à l'Arche, lorsqu'ils virent le Maître à la porte, le prirent d'abord pour une apparition et en furent fort effrayés. Mais lorsqu'il les salua chacun par son nom et qu'ils entendirent sa voix, il se précipitèrent à ses pieds, sauf Shamadam qui resta collé à son siège. Le Maître fit et dit pour les trois comme il avait fait et dit pour les quatre.

Shamadam regardait dans le vide et tremblait de la tête aux pieds, le visage prenant une pâleur mortelle, les lèvres convulsées, et les mains tripotant sa ceinture. Soudain il glissa de son siège et, marchant à quatre pattes vers le Maître, il mit ses bras autour de ses pieds et dit en tordant son visage vers le sol : « *Moi aussi, je crois* ». Le Maître le releva aussi mais, sans l'embrasser lui dit :

Mirdad : C'est la peur qui secoue la puissante carcasse de Shamadam et pousse sa langue à dire : « *Moi aussi, je crois* ».

Shamadam tremble et s'incline devant la « *sorcellerie* » qui a fait sortir Mirdad du Gouffre Noir et du donjon de Béthar. Et Shamadam craint la vengeance. Que son esprit s'apaise sur ce chapitre, et qu'il tourne son cœur dans la direction de la vraie foi.

Une foi qui est née sur une vague de peur n'est que l'écume de la peur; elle s'élève et décroît avec la peur. La vraie foi ne s'épanouit pas ailleurs que sur la tige de l'amour. Son fruit est la compréhension. Si tu dois être effrayé par Dieu, ne crois pas en Dieu.

Shamadam (se retirant, les yeux toujours au sol) : Une épave et un proscrit est Shamadam dans sa propre demeure. Permits-moi, au moins, d'être ton serviteur pendant un jour et de t'apporter quelques mets et quelques vêtements chauds. Car tu dois être très affamé et gelé.

Mirdad : J'ai de la viande inconnue des cuisines, et de la chaleur qui n'est pas empruntée au fil de laine, ni à la langue du feu. Plût à Dieu que Shamadam ait gardé plus de ma chair et de ma chaleur et moins des autres victuailles et combustibles.

Regardez ! La mer est venue hiverner sur les pics. Et les pics se réjouissent de revêtir la mer gelée comme un manteau. Et les pics se réchauffent dans leur manteau.

C'est aussi une joie pour la mer de se reposer pendant un temps si tranquille et si enchanté sur les pics; mais seulement pour un temps. Car le printemps va venir, et la mer, comme un serpent qui hiberne, va se dérouler et réclamer sa liberté momentanément mise en gage. Et

de nouveau elle va courir de rivage en rivage; et de nouveau elle va escalader les airs, et envahir les cieux, et s'étendre partout où elle donnera de la bande.

Mais il y a des hommes comme toi, Shamadam, dont la vie est un hiver constant et une hibernation ininterrompue. Ce sont ceux qui n'ont encore reçu aucun présage du printemps. Et voici! Mirdad est le présage. Mirdad est un présage de vie, et non pas un glas de mort. Combien de temps voulez-vous encore hiberner ?

Sois persuadé, Shamadam, que la vie que vivent les hommes et la mort qu'ils meurent ne sont qu'une hibernation. Et je suis venu pour tirer les hommes de leur sommeil et les faire sortir de leurs tanières et trous par mes appels à la liberté de la vie qui ne meurt pas. Crois-moi, pour ton bien et non pour le mien.

Naronda : Shamadam resta silencieux et n'ouvrit pas la bouche. Bennoon me murmura de demander au Maître comment il était arrivé à échapper du donjon de Béthar ; mais ma langue ne voulait pas m'obéir pour poser la question qui, cependant, fut vite devinée par le Maître.

Mirdad : Le donjon de Béthar n'est plus un donjon. C'est devenu un écriin. Le prince de Béthar n'est plus un prince. C'est aujourd'hui un pèlerin en recherche comme vous.

Même un sombre donjon, Bennoon, peut être transformé en phare étincelant. Même un prince hautain peut être convaincu de déposer sa couronne devant la couronne de vérité. Et même des chaînes grondantes peuvent être conduites à jouer une musique céleste. Rien n'est un miracle pour la sainte compréhension qui est le seul miracle.

Naronda : Les paroles du Maître concernant l'abdication du prince de Béthar tombèrent comme la foudre sur Shamadam ; et à notre consternation il fut soudain saisi d'une convulsion si étrange et si violente que nous craignîmes sérieusement pour sa vie. La convulsion se termina par une syncope, et nous nous évertuâmes longtemps sur lui avant de le ramener à la conscience.

CHAPITRE TRENTE

Le rêve de Micayon, est révélé par le Maître

Naronda : Pendant une longue période avant et après le retour du Maître de Béthar, l'on remarqua que Micayon se comportait comme s'il était en difficulté. Il restait à l'écart la plupart du temps, parlant peu, mangeant peu, et quittant rarement sa cellule. Son secret, il ne voulait le confier à personne, pas même à moi. Et nous nous étonnions tous que le Maître ne dît ou ne fit rien pour soulager sa peine, alors qu'il l'aimait profondément.

Un jour, alors que Micayon et les autres se réchauffaient autour du feu, le Maître commença à discourir sur la grande nostalgie.

Mirdad : Un jour un homme eut un songe. Et voici quel fut ce songe :

Il se vit sur la verte rive d'un fleuve large, profond et coulant sans bruit. La rive était animée de grandes multitudes d'hommes, de femmes et d'enfants de tous âges et de tous langages ; et tous avaient des roues de diverses dimensions et couleurs, qu'ils faisaient rouler tout au long de la rive. Ces multitudes étaient habillées de couleurs de fête, et sortaient pour gambader et s'amuser ; et leur vacarme remplissait l'air. Comme une mer agitée, ils s'élevaient et s'abaissaient, en arrière et en avant.

Lui seul n'était pas habillé pour la fête, car il n'était informé d'aucune fête. Et lui seul n'avait pas de cerceau à faire rouler. Et aussi fort qu'il tendît l'oreille, il ne pouvait saisir un seul mot de la foule polyglotte qui ait quelque ressemblance avec son propre dialecte. Et aussi fort qu'il exerçât son œil, il ne pouvait se poser sur un seul visage qui lui soit familier. En plus la foule, lorsqu'elle refluit vers lui, jetait des regards entendus dans sa direction, comme pour dire : « *Quel est ce drôle d'être ?* » C'est alors qu'il lui vint à l'esprit que la fête n'était pas la sienne, et qu'il était totalement étranger : et il sentit un pincement de cœur.

Bientôt il entendit un grand vacarme venant du bord supérieur du rivage, et il vit aussitôt les multitudes tomber à genoux, se cacher les yeux de la main et incliner la tête vers le sol, se mettant en tombant, en deux rangées et laissant au milieu un passage étroit et rectiligne tout au long de la rive. Lui seul restait debout au milieu de l'allée sans savoir que faire ni où aller.

Alors qu'il levait les yeux vers l'endroit d'où venait le grondement, il aperçut un énorme taureau crachant des langues de feu de sa bouche et soufflant des colonnes de fumée de ses naseaux et se précipitant dans l'allée à la vitesse de l'éclair. Terrorisé, l'homme regarda la bête furieuse et chercha à s'échapper il droite et à gauche, mais en vain. Il se sentait comme collé au sol et était certain de sa perte.

Juste au moment où le taureau approchait au point de sentir le roussissement de la flamme et de la fumée, l'homme fut élevé en l'air. Le taureau se tenait au-dessous de lui en crachant plus de feu et de fumée vers le haut : mais l'homme s'élevait toujours plus haut et bien qu'il

sentît le feu et la fumée, il se persuada que le taureau ne pouvait plus lui faire de mal. Et il se mit en devoir de traverser le fleuve.

Regardant en bas la rive verdoyante, il vit les foules encore agenouillées, et le taureau lui lançant des flèches au lieu de fumée et de feu. Il pouvait entendre siffler les flèches lorsqu'elles passaient à côté de lui : certaines percèrent ses vêtements, mais aucune ne toucha sa chair. A la fin le taureau, la foule et le fleuve furent perdus de vue : et l'homme continua à voler.

Il vola au-dessus d'une contrée lugubre, grillée par le soleil et sans aucune trace de vie. Finalement, il se posa au pied d'une haute montagne rocailleuse, dévastée non seulement de tout brin d'herbe mais de tout lézard ou fourmi. Et il eut l'impression que son seul chemin était de gravir la montagne.

Longtemps il chercha une voie sûre pour monter, mais tout ce qu'il pouvait voir était une piste à peine identifiable, de celles que seules des chèvres peuvent parcourir. C'est cette piste qu'il décida de suivre.

A peine avait-il grimpé de quelques dizaines de mètres qu'il aperçut, non loin à sa gauche, une route large et lisse. Alors qu'il s'arrêtait et était sur le point de quitter sa piste, la route se transforma en flot humain, une moitié en train de monter péniblement et l'autre dégringolant en has de la montagne. Hommes et femmes en nombres incalculables montaient en luttant et descendaient en roulant à la renverse, et émettaient en dégringolant des gémissements et des grondements propres à glacer le sang dans le cœur.

L'homme observa cet étrange phénomène pendant un moment et conclut en lui-même que dans les hauteurs de la montagne se trouvait un immense asile de fous, et que ceux qui dégringolaient étaient quelques-uns de ses pensionnaires évadés. Et il continua à suivre sa piste serpentante, qui descendait ici pour remonter là mais toujours en se développant de plus en plus haut.

A une certaine altitude, le flot humain s'assécha, et son cours s'effaça totalement. De nouveau l'homme fut seul avec la sombre montagne, sans main pour lui montrer la route, et sans voix pour remonter son courage défaillant et armer ses forces déclinantes, à l'exception d'une vague croyance que son chemin conduisait au sommet.

Laborieusement il cheminait en marquant son chemin de son sang. Après une épreuve à rendre l'âme, il arriva à un endroit où la terre était douce et sans pierres. A son indescriptible joie, il vit quelques délicates touffes d'herbe émergeant çà et là ; et l'herbe était si tendre, et le sol si velouté, et l'air si parfumé et si apaisant qu'il se sentit comme délesté de la dernière once de vigueur. Si bien qu'il se reposa et s'endormit.

Il fut éveillé par une main qui touchait la sienne et par une voix qui lui disait : « *Lève-toi ! Le sommet est en vue. Et le printemps t'attend au sommet.* »

La main et la voix étaient celles d'une jeune fille d'une grande beauté — un être paradisiaque — vêtue d'une robe d'une blancheur éclatante. Doucement elle le prit par la main et il se leva

plein de vigueur et rafraîchi. L'homme vit en effet le sommet et sentit l'arôme du printemps. Mais juste au moment où il levait le pied pour faire le premier pas, il se réveilla de son rêve.

Que ferait Micayon s'il devait se réveiller d'un tel songe et se trouver étendu sur un lit ordinaire, cerné par quatre murs ordinaires, mais avec la vision de cette jeune fille brillant derrière ses paupières et la splendeur parfumée de ce sommet lui rafraîchissant le cœur ?

Micayon (comme frappé de stupeur) : Mais je suis ce rêveur, et ce rêve est le mien. Mienne aussi la vision de cette jeune fille et du sommet. Elle me hante jusqu'à ce jour et ne me donne aucun repos. Elle me rend étranger à moi-même. A cause d'elle, Micayon ne connaît plus Micayon.

Pourtant j'ai fait ce rêve peu après que tu as été emmené à Béthar. Comment peux-tu le relater avec autant de minutie ? Quelle sorte d'homme es-tu pour que même les rêves des hommes te soient comme des livres ouverts ?

Ah, la liberté de ce sommet ! Ah, la beauté de cette jeune fille ! Comme tout le reste est banal en comparaison ! Mon âme même m'a quitté à cause de cela.

Et c'est seulement le jour où je t'ai vu venir de Béthar que mon âme m'est revenue, et que je me suis senti calme et fort.

Mais ce sentiment m'a quitté depuis, et de nouveau je suis tiré hors de moi-même par des fils invisibles. Sauve-moi, ô mon Grand Compagnon. Je languis après cette vision.

Mirdad : Tu ne sais pas ce que tu demandes, Micayon. Veux-tu être sauvé de ton sauveur ?

Micayon : Je voudrais que l'on m'épargne cette torture insupportable d'être si étranger dans un monde qui se sent si bien chez lui. Je voudrais être sur le sommet avec la jeune fille.

Mirdad : Réjouis-toi car ton cœur a été saisi de la grande nostalgie; c'est en effet une promesse irrévocable que tu vas trouver ton pays et ta maison, et que tu seras sur le sommet avec la jeune fille.

Abimar : S'il te plaît, parle-nous encore de cette nostalgie. A quels signes pouvons-nous la reconnaître ?

CHAPITRE TRENTE ET UN

La grande nostalgie

Mirdad : Comme le brouillard est la grande nostalgie. Émise par le cœur, elle enferme le cœur comme la brume, effusée par la mer et la terre, efface aussi bien la terre que la mer.

Et de même que la brume dépossède l'œil de la réalité visible en faisant d'elle-même la seule réalité, ainsi cette nostalgie subjugué les sentiments du cœur et se transforme en sentiment principal. Et apparemment aussi dénuée de forme, et sans but, et aveugle comme la brume, cependant telle la brume elle fourmille de formes à naître, voit clair et a un but bien précis.

Comme la fièvre est aussi la grande nostalgie. Une fièvre, enflammée par le corps, sape la vitalité du corps tout en faisant brûler ses poisons : de même cette nostalgie, née de la friction dans le cœur, débilite le cœur, car elle élimine par combustion ses scories et toute superfluité.

Et comme un voleur est la grande nostalgie. Car comme un voleur furtif soulage sa victime d'un fardeau, tout en la laissant cruellement affligée, de même cette nostalgie, à la dérobée, retire toutes les charges du cœur, en le laissant tout à fait inconsolable et alourdi par son manque même de charge.

Large et verte est la rive où dansent et chantent les hommes et femmes en peinant et en pleurant leurs jours évanescents. Mais terrible est le taureau qui crache feu et fumée, qui entrave leurs pieds, et les fait s'agenouiller, et fait rentrer leurs chants dans leurs cordes vocales, et colle leurs paupières bouffies avec leurs larmes.

Large aussi et profond est le fleuve qui les sépare de l'autre rive. Ils ne peuvent le traverser ni à la nage, ni à la rame, ni à la voile. Peu — très peu — d'entre eux s'aventurent à le survoler en pensée. Mais tous — presque tous — sont pressés de se tenir à leur rive, où chacun continue à faire rouler sa roue de temps favori.

L'homme qui a la grande nostalgie n'a pas de roue favorite à faire rouler. Au milieu d'un monde si intensément occupé et pressé par le temps, lui seul est sans occupation et sans hâte. Dans une humanité si digne d'habillement et de discours et de façons, il se trouve nu, bégayant et gauche. Il ne peut pas rire avec les rieurs, ni pleurer avec les pleureurs : les hommes mangent et boivent, et ont plaisir à manger et à boire ; il mange sans délectation et sa boisson est insipide dans sa bouche.

Les autres sont en couple, ou affairés à la recherche de partenaires ; lui marche seul, et dort seul, et rêve ses songes seul. Les autres sont riches de traits d'esprit et de sagesse de ce monde ; lui seul est terne et plat. Les autres ont des coins confortables qu'ils appellent « *chez soi* » ; lui seul est sans foyer. Les autres ont certains lieux sur terre qu'ils appellent leur patrie et dont ils chantent très haut la gloire ; lui seul n'a aucun lieu à chanter et à appeler sa patrie. Car l'œil de son cœur est tourné vers l'autre rive.

Un somnambule est l'homme de la grande nostalgie au milieu d'un monde apparemment si bien éveillé. Il est mené par un rêve que ceux qui l'entourent ne voient ni ne sentent; c'est pourquoi ils lèvent les épaules et rient sous cape. Mais lorsque le dieu de la peur — le taureau qui crache le feu et la fumée — apparaît sur scène, alors ils se mettent à mordre la poussière tandis que le somnambule devant lequel ils avaient levé les épaules et ri sous cape est élevé sur les ailes de la foi au-dessus d'eux et de leur taureau, et emporté loin au-dessus de l'autre rive et déposé au pied de la Montagne Rocailleuse.

Dénudé, et morne, et désespéré est le pays au-dessus duquel vole le somnambule. Mais les ailes de la foi sont solides; et l'homme continue à voler.

Sombre, pelée et glaçante d'effroi est la montagne au pied de laquelle il descend. Mais le cœur de la foi est indomptable : et le cœur de l'homme continue à battre hardiment.

Rocailleuse, glissante, et à peine perceptible est sa piste pour gravir la montagne. Mais soyeuse est la main, et ferme le pied, et perçant l'œil de la foi, et l'homme continue à monter.

Il rencontre en chemin des hommes et des femmes qui s'évertuent à grimper sur la montagne en suivant une route large et lisse. Ce sont les hommes et les femmes de la petite nostalgie qui se consomment d'envie d'atteindre le sommet, mais avec un guide boiteux et myope. Car leur guide est leur croyance en ce que l'œil peut voir, et en ce que l'oreille peut entendre, et en ce que la main peut toucher, et en ce que le nez et la langue peuvent sentir et goûter.

Certains d'entre eux ne montent pas plus haut que les chevilles de la montagne : certains atteignent ses genoux ; et certains ses hanches: et très peu son giron. Mais tous glissent en arrière avec leur guide et vont culbuter en bas de la montagne sans même apercevoir le clair sommet.

L'œil peut-il voir tout ce qui est à voir, et l'oreille entendre tout ce qui est à entendre ? La main peut-elle toucher tout ce qui est à toucher, et le nez sentir tout ce qui est à sentir ? Ou la langue peut-elle goûter tout ce qui est à goûter ? Ce n'est que lorsque la foi, née de la divine imagination, vient à leur aide que les sens ont les sensations véritables et deviennent ainsi des échelles vers le sommet.

Les sens dénués de foi sont des guides très peu fiables. Bien que leur voie paraisse lisse et large, elle est encore remplie de pièges et d'embûches invisibles. Ceux qui la prennent vers le sommet de la liberté, soit périssent en chemin, ou glissent et dégringolent jusqu'à la base d'où ils étaient partis; c'est là qu'ils soignent plus d'un os brisé ; et c'est là qu'ils recousent plus d'une blessure ouverte.

Les hommes à la petite nostalgie sont ceux qui, ayant construit un monde avec leurs sens, le trouvent bientôt petit et étouffant ; et c'est ainsi qu'ils recherchent un foyer plus vaste et plus aéré. Mais au lieu de chercher de nouveaux matériaux et un nouvel architecte, ils farfouillent dans les vieux matériaux et font appel au même architecte — les sens -pour concevoir et construire pour eux une plus grande maison. A peine la nouvelle est-elle construite qu'ils la trouvent aussi petite et étouffante que la précédente. Ainsi ils continuent à démolir et à construire, et jamais ils ne peuvent construire la maison qui leur donnera le confort et la

liberté dont ils rêvent. Car ils ont confiance que leurs imposteurs les sauveront de l'imposture. Et comme le poisson qui saute de la poêle dans le feu, ils quittent en courant un petit mirage pour seulement se faire prendre par un plus grand.

Entre les hommes de la grande nostalgie et ceux de la petite, se trouvent les immenses troupes des hommes-lapins qui ne ressentent aucune nostalgie que ce soit. Ils sont satisfaits de creuser leurs terriers et d'y vivre et de s'y reproduire et d'y mourir ; et ils trouvent leurs terriers tout à fait élégants, et spacieux, et chauds, et ne les échangeraient pas pour les splendeurs d'un palais royal. Ils se moquent tout bas de tous les somnambules, en particulier de ceux qui suivent une piste solitaire où les traces sont rares et très difficiles à suivre.

Tout à fait comme un aigle couvé par une poule de basse-cour et enfermé au poulailler avec la progéniture de cette poule, est l'homme de la grande nostalgie au milieu de ses compagnons. Ses frères-poulets et sa mère-poule voudraient garder l'aiglon comme l'un d'entre eux, en possession de leur nature et de leurs habitudes, et vivant comme ils vivent ; et lui voudrait qu'ils soient comme lui — songeurs de l'air plus libre et de cieux non limitables. Mais il se trouve bientôt étranger et paria au milieu d'eux ; et il est attaqué à coups de bec par tous -même par sa mère. Mais l'appel des sommets est puissant dans son sang, et la puanteur du poulailler exaspère ses narines. Pourtant il souffre en fait tout cela en silence, en attendant d'être muni de toutes ses plumes. Ensuite il s'élève dans l'air, et jette un regard d'adieu aimant sur ses frères d'autrefois et leur mère, qui continuent à caqueter joyeusement en fouillant la terre pour trouver plus de graines et de vers.

Réjouis-toi, Micayon. Car ton rêve est celui d'un prophète. La grande nostalgie a rendu ton univers trop petit, et fait de toi un étranger en ce monde. Elle a débridé ton imagination de l'emprise des sens despotiques ; et l'imagination t'a apporté ta foi.

La foi va te soulever bien haut par-dessus le monde stagnant, querelleur, et te transportera à travers la vacuité effrayante jusqu'à la Montagne Rocailleuse où toute foi doit être éprouvée et purifiée des derniers résidus de doute.

La foi ainsi purifiée et triomphante te conduira aux frontières du sommet éternellement vert et là te remettra aux mains de la compréhension. Ayant accompli sa mission, la foi se retirera, et la compréhension guidera tes pas vers la liberté indicible du sommet qui est la véritable, illimitée, universelle maison de Dieu et de l'homme vainqueur.

Résiste-bien à l'épreuve, Micayon. Résistez-bien vous tous. Tenir ne serait-ce qu'un moment sur ce sommet vaut la peine d'endurer toute sorte de peine. Mais se tenir pour toujours sur ce sommet vaut l'éternité.

Himhal : Ne voudrais-tu pas nous élever maintenant à ton sommet, ne serait-ce que pour un clin d'œil, si court soit-il ?

Mirdad : Ne sois pas pressé, Himbal, et attends ton heure. Là où je respire librement, tu perds le souffle. Là où je marche légèrement, tu halètes et trébuches. Gardez bien prise avec la foi ; et la foi réalisera l'immense aventure.

Ainsi ai-je enseigné à Noé. Ainsi vous enseigné-je.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

A propos du péché et de la perte des tabliers en feuilles de figuier

Mirdad : On vous a parlé du péché, et vous voudriez savoir comment l'homme est devenu pécheur.

Et vous déclarez — non sans mérite — que si l'homme, à l'image et à la ressemblance de Dieu, est un pécheur, Dieu lui-même doit alors être la source du péché. Il y a là un piège pour ceux qui ne s'y attendent pas ; et je ne voudrais pas, chers compagnons, que vous y tombiez. C'est pourquoi je voudrais enlever ce piège de votre chemin pour que vous puissiez l'enlever de celui des hommes.

Il n'existe pas de péché en Dieu, à moins que ce ne soit péché pour le soleil de donner de sa lumière à une chandelle. Il n'existe pas non plus de péché en l'homme, à moins que ce ne soit péché pour une chandelle de se faire brûler dans le soleil et ainsi de se fondre dans le soleil.

Mais péché il y a dans la chandelle qui ne veut pas émettre sa lumière et qui, lorsqu'une allumette est approchée de sa mèche, maudit l'allumette et la main qui l'a approchée. Il y a péché dans la chandelle qui a honte de brûler dans le soleil et pour cela voudrait se cacher du soleil. L'homme n'a pas péché en enfreignant la loi ; mais plutôt en cachant son ignorance de la loi.

Oui, il y a péché dans le tablier en feuilles de figuier. N'avez-vous pas lu l'histoire de la chute de l'homme, si fruste et si naïve dans ses termes, mais si sublime et si subtile de signification ? N'avez-vous pas lu comment l'homme, au sortir du sein de Dieu, était comme un Dieu-enfant — passif, inerte, non créatif ? Car tout en étant investi de tous les attributs de la divinité, il était cependant, comme tous les enfants, incapable de connaître, et encore moins d'exercer ses pouvoirs et talents infinis.

Comme une graine isolée, enfermée dans une fiole magnifique, était l'homme dans le jardin d'Éden. Une graine dans une fiole restera une graine, et jamais les merveilles scellées à l'intérieur de sa membrane ne seront éveillées à la vie et à la lumière si elle n'est pas cachée dans un sol convenant à sa nature, et si sa membrane n'est pas brisée.

Mais l'homme n'a aucun sol convenant à sa nature pour s'y planter et y germer. Sien était un visage qui ne se reflétait jamais dans un visage semblable. Sienna était une oreille humaine qui n'entendait aucune voix humaine. Sienna était une voix humaine qui ne revenait en écho d'aucune gorge humaine. Sien était un cœur qui battait en unisson solitaire.

Seul — si totalement seul — était l'homme au milieu d'un monde bien apparié et lancé sur sa voie. Il était un étranger à lui-même ; il n'avait aucun travail en propre ni aucune voie précise à suivre. L'Éden était pour lui ce qu'un berceau confortable est pour un bébé — un état de félicité passive ; un incubateur bien adapté.

L'arbre de la connaissance du bien et du mal, et l'arbre de vie étaient tous les deux à portée de sa main ; mais il ne voulait pas étendre la main pour cueillir et goûter leurs fruits ; car son goût et sa volonté, ses pensées et ses désirs, et même sa propre vie étaient tous enveloppés à l'intérieur de lui et attendaient d'être lentement développés. Lui, à lui seul, ne pouvait pas effectuer ce développement. C'est pourquoi il était appelé à faire sortir de lui-même une contrepartie de secours — une main qui l'aiderait à dérouler ses nombreuses enveloppes.

Où pouvait-il trouver cette aide sinon en son propre être si riche de secours parce que si puissant de divinité ? Et cela a beaucoup d'importance.

Ève n'est pas une nouvelle poussière ni une nouvelle respiration : mais la propre poussière et la propre respiration d'Adam — os de ses os et chair de sa chair. Ce n'est pas une autre créature qui apparaît sur scène : mais c'est l'unique et même Adam qui est rendu double — Adam-mâle et Adam-femelle.

Ainsi le visage solitaire, sans reflet, trouve un compagnon et un miroir et le nom qui n'était pas renvoyé en écho par une voix humaine commence à se réverbérer en doux refrains du haut en bas des voies de l'Éden : et le cœur dont les battements isolés étaient assourdis dans une poitrine isolée commence à sentir sa pulsation et à entendre ses battements dans un cœur d'accompagnement, à l'intérieur d'une poitrine d'accompagnement.

Ainsi l'acier sans étincelles rencontre le silex qui fait jaillir ses étincelles abondamment. Ainsi la chandelle éteinte est allumée aux deux bouts.

Unique est la chandelle, unique la mèche, et unique la lumière, bien que provenant d'extrémités apparemment opposées. Ainsi la graine dans la fiole trouve le sol où elle peut germer et développer ses mystères.

C'est ainsi que l'unité inconsciente d'elle-même engendre la dualité, afin que grâce au frottement et à l'opposition de la dualité elle puisse venir à la compréhension de son unité. En cela aussi l'homme est l'image fidèle et la ressemblance de son Dieu. Car Dieu — la conscience primordiale — projette de lui-même la Parole et la Parole aussi bien que la conscience sont unifiées dans la sainte compréhension.

La dualité n'est pas une punition, mais un processus inhérent à la nature de l'unité et nécessaire pour le développement de sa divinité. Comme il est puéril de penser autrement ! Comme il est puéril de croire qu'un processus aussi prodigieux peut être conduit à accomplir sa course en soixante-dix ans, ou même en soixante-dix millions d'années !

Est-ce si peu de chose que de devenir un dieu ? Dieu est-il un tyran aussi cruel et avare pour qu'il n'accorde, avec toute l'éternité à dépenser, à l'homme pas plus qu'un si bref délai de soixante-dix ans au cours duquel il devrait s'unifier lui-même et regagner son Éden pleinement conscient de sa divinité et de son unité avec Dieu ?

Longue est la course de la dualité : et bien fous sont ceux qui voudraient la mesurer avec des calendriers. L'éternité ne compte pas les révolutions des étoiles.

Lorsque Adam, le passif, l'inerte, le non-créateur, fut rendu double, il devint tout de suite actif, animé de mobilité et capable de créer et de se procréer.

Quel fut le premier acte d'Adam rendu double ? Ce fut de manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal et ainsi de rendre tout son univers aussi double que lui-même. Les choses ne furent plus ce qu'elles étaient - innocentes et indifférentes. Mais elles devinrent bonnes ou mauvaises, utiles ou nuisibles, plaisantes ou déplaisantes : elles constituèrent deux camps opposés, alors qu'autrefois elles n'en faisaient qu'un.

Et le serpent qui trompa Ève pour lui faire goûter du bien et du mal, n'était-il pas la voix très profonde de la dualité active, quoique inexpérimentée, qui avait hâte d'agir et d'expérimenter ?

Le fait qu'Ève ait été la première à entendre cette voix et à y obéir n'est aucunement étonnant. Car Ève était pour ainsi dire la pierre à aiguiser, l'instrument conçu pour révéler les pouvoirs latents dans son compagnon.

Ne vous êtes-vous pas souvent pris à imaginer cette première femme dans cette première histoire humaine, se glissant parmi les arbres de l'Éden, les nerfs à fleur de peau, le cœur palpitant comme un oiseau en cage, les yeux cherchant partout l'éventuelle surveillance, l'eau à la bouche en tendant une main tremblante vers le fruit tentateur ? N'avez-vous pas retenu votre respiration alors qu'elle cueillait le fruit et enfonçait ses dents dans sa chair tendre pour goûter une douceur momentanée, qui devait se transformer en une amertume interminable pour elle-même et pour toute sa progéniture ?

N'avez-vous pas souhaité de tout votre cœur que Dieu prévînt l'audace insensée d'Ève en lui apparaissant juste au moment où elle allait commettre son acte téméraire, et non pas après comme il le fait dans l'histoire ? Et une fois son acte commis, n'avez-vous pas souhaité qu'Adam possédât la sagesse et le courage de s'abstenir d'être son complice ?

Pourtant Dieu n'est pas intervenu, et Adam ne s'est pas abstenu. Car Dieu ne voulait pas que sa ressemblance lui soit dissemblable. Ce fut sa volonté et son plan que l'homme s'engage sur le long chemin de la dualité afin de développer sa propre volonté et son propre plan et qu'il s'unifie lui-même par la compréhension. Quant à Adam, celui-ci ne pouvait pas, même s'il l'avait voulu, s'empêcher de partager le fruit que son épouse lui tendait. Il lui appartenait d'en manger, simplement parce que sa femme en avait mangé, car les deux n'étaient qu'une seule chair, et chacun était redevable à l'autre de ses actes.

Est-ce que Dieu fut indigné et courroucé parce que l'homme mangea le fruit du bien et du mal ? A Dieu ne plaise. Car il savait que l'homme ne pourrait s'empêcher d'en manger, et il voulait qu'il en mange; mais il voulait aussi qu'il sache d'avance les conséquences de cette consommation et qu'il ait la vigueur de faire face à ces conséquences. Et l'homme eut la vigueur. Et l'homme mangea. Et l'homme fit face aux conséquences.

Ces conséquences étaient la mort. Car l'homme, en devenant activement double par la volonté de Dieu, était en même temps mort à l'unité passive. C'est pourquoi la mort n'est pas une punition, mais une phase de vie inhérente à la dualité. Car la nature de la dualité est de

rendre toutes choses doubles et d'engendrer une ombre pour chaque chose. C'est ainsi qu'Adam engendra son ombre en Ève : et tous les deux engendrèrent pour leur vie une ombre appelée mort. Mais Adam et Ève, bien qu'obombrés par la mort, continuent à avoir une vie sans ombre dans la vie de Dieu.

La dualité est une friction constante ; et cette friction donne l'illusion de deux camps opposés résolus à s'exterminer réciproquement. En vérité, les apparents opposés sont complémentaires, se satisfont l'un l'autre et travaillent main dans la main à l'unique et même fin — la paix parfaite, et l'unité, et l'équilibre de la Sainte Compréhension. Mais l'illusion est enracinée dans les sens, et persiste tant que persistent les sens.

C'est pourquoi Adam répondit à Dieu qui l'appelait une fois que ses yeux se furent ouverts : « *J'ai entendu ta voix dans le jardin et j'ai eu peur parce que j'étais nu ; et je me suis caché.* » De même : « La femme que tu as donnée pour être avec moi, elle m'a donné de l'arbre et j'en ai mangé. »

Ève n'était autre que les propres os et la propre chair d'Adam. Et pourtant considérez ce moi nouveau-né d'Adam qui, une fois que ses yeux se furent ouverts, commença à se voir comme quelque chose de différent, de séparé, et d'indépendant d'Ève, de Dieu et de toute la création de Dieu.

Ce moi était une illusion. Une illusion de l'œil nouvellement ouvert était cette personnalité détachée de Dieu. Elle n'avait ni substance ni réalité. Elle était née afin que par sa mort l'homme puisse arriver à connaître son véritable être, qui est l'être de Dieu. Elle s'évanouira lorsque l'œil extérieur sera assombri et que l'œil intérieur sera illuminé. Et, bien qu'elle déroutât Adam, elle intriguait fortement son esprit et excitait cependant son imagination. A voir un moi que l'on peut appeler entièrement le sien propre — voilà qui est vraiment trop flatteur et trop tentant pour l'homme qui n'a aucune conscience de quelque moi que ce soit.

Et Adam fut tenté et flatté par ce moi illusoire. Et, bien qu'il en eût honte parce que c'était trop irréel, ou trop nu, pourtant il ne voulut pas s'en défaire ; au contraire il s'y accrocha de tout son cœur et de toute son ingénuité nouveau-née. Et il cousit ensemble des feuilles de figuier et se fit un tablier pour couvrir sa personnalité nue et pour se la garder à l'abri de l'œil de Dieu qui pénètre tout.

Ainsi Éden, l'état d'innocence pleine de félicité, l'unité inconsciente de soi-même, s'effondra de l'homme dualisé-au-tablier-de-feuilles-de-figuier ; et des glaives de feu furent placés entre lui et l'arbre de vie.

L'homme chemina hors de l'Éden par la double porte du bien et du mal ; il y rentrera par la porte unique de la compréhension. Il prit la sortie en tournant le dos à l'arbre de vie ; il reviendra en faisant face à cet arbre. Il s'engagea pour ce voyage long et éprouvant en ayant honte de sa nudité et en veillant à cacher sa honte ; il atteindra le but de son voyage avec sa pureté sans tablier, et le cœur fier de sa nudité.

Mais cela ne viendra pas à réalité tant que l'homme ne sera pas délivré du péché par le péché. Car le péché doit démontrer sa propre solution. Et où est le péché, sinon dans le tablier en feuilles de figuier ?

Oui, le péché n'est rien d'autre que la barrière que l'homme a placée entre lui-même et Dieu — entre son moi transitoire et son moi éternel.

N'étant tout d'abord qu'une poignée de feuilles de figuier, cette barrière est peu à peu devenue un puissant rempart. Car depuis qu'il a perdu l'innocence de l'Éden, l'homme a été très acharné au travail pour amasser toujours plus de feuilles de figuier et pour coudre tabliers sur tabliers.

Les paresseux se contentent de raccommoder les trous de leur tablier avec des coupons négligés par leurs voisins plus industriels. Et chaque coupon introduit dans le vêtement de péché est péché, car il tend à perpétuer cette honte qui fut le sentiment premier et très intense de l'homme lors de son détachement de Dieu.

L'homme fait-il quelque chose pour surmonter cette honte ? Hélas ! Toutes ses œuvres ne sont que de la honte entassée sur de la honte, et des tabliers sur des tabliers.

Que sont les arts et sciences de l'homme sinon des feuilles de figuier ? Ses empires, ses nations, ses ségrégations raciales et ses religions sur le sentier de la guerre, n'est-ce pas les cultes d'une adoration de la feuille de figuier ?

Ses codes du bien et du mal, d'honneur et de déshonneur, de justice et d'injustice ; ses croyances et conventions sociales innombrables — n'est-ce pas des feuilles de figuier ?

Son évaluation de l'inestimable, et son mesurage de l'immensurable, et sa normalisation de ce qui est au-delà de toute norme — n'est-ce pas tout simplement du raccommodage du pagne trop rapiécé ?

Sa glotonnerie pour des plaisirs qui font régner la douleur ; son envie pour des richesses qui appauvrissent ; sa soif de maîtrise qui subjugue, et son désir de grandeur qui rapetisse — n'est-ce pas tout simplement autant de feuilles de figuier en tablier ?

Dans sa pathétique précipitation pour recouvrir sa nudité, l'homme a revêtu de trop nombreux tabliers qui, au cours des ans, se sont collés si fortement à sa peau qu'il ne les distingue plus de sa propre peau. Et l'homme halète pour respirer ; et l'homme supplie qu'on le soulage de ses nombreuses peaux. Pourtant, dans son délire, l'homme fera tout pour être soulagé de son fardeau, sauf la seule chose qui peut véritablement le décharger de son fardeau, et c'est de jeter bas celui-ci. Il voudrait être débarrassé de ses peaux supplémentaires tout en s'accrochant à elles de toutes ses forces. Il voudrait être dénudé, et pourtant reste tout habillé.

Le temps du dénudage est proche. Et je suis venu pour vous aider à vous débarrasser de vos peaux supplémentaires — de vos tabliers en feuilles de figuier — pour que vous puissiez porter aide à tous ceux qui dans le monde languissent de se débarrasser aussi des leurs. Je ne fais

qu'indiquer la voie; mais chacun doit faire lui-même son dépouillement, aussi pénible que puisse être l'entreprise.

N'attendez pas de miracle pour vous sauver de vous-mêmes, et n'ayez pas peur de la douleur ; car la compréhension nue transformera votre peine en extase de joie éternelle.

Si vous vous trouvez alors face à vous-mêmes dans la nudité de la compréhension, et si Dieu vous appelle pour vous dire : « *Qui es-tu ?* » vous ne ressentirez aucune honte ; vous n'aurez pas peur; et vous ne vous cacherez pas de Dieu. Mais au contraire vous vous tiendrez fermes, déliés, et divinement sereins, et répondrez à Dieu :

« Nous voici, Dieu — avec notre âme, notre être, notre unique moi. En honte et en crainte et en peine nous avons avancé sur le chemin long, et rude, et tortueux du bien et du mal que tu nous avais attribué à l'aurore du temps. La grande nostalgie a poussé nos pieds, et la foi a soutenu notre cœur, et maintenant la compréhension a allégé notre fardeau, pansé nos blessures, et nous a reconduits en ta sainte présence, nus de bien et de mal, de vie et de mort ; nus de toutes illusions de dualité ; nus de tout moi sauf de ton moi universel. Sans feuilles de figuier pour cacher notre nudité nous nous tenons devant toi sans honte, illuminés, sans crainte. Vois, nous sommes unifiés. Vois, nous avons vaincu. »

Et Dieu vous embrassera d'amour infini et vous conduira immédiatement vers son arbre de vie.

Ainsi ai-je enseigné à Noé.

Ainsi vous enseigné-je.

Naronda : C'est aussi ce qui fut dit par le Maître autour du feu de bois.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

La nuit, le chanteur sans pareil

Naronda : Comme un exil aspire à son foyer nous aspirions tous à l'Aire que des vents glacés et des chutes de neige épaisse avaient rendue inaccessible tout au long de l'hiver.

Le Maître choisit une nuit de printemps dont les yeux étaient doux et brillants, dont le souffle était doux et parfumé, dont le cœur était vif et bien éveillé, pour nous conduire à l'Aire.

Les huit pierres plates qui nous servaient de sièges étaient encore disposées dans le même demi-cercle que lorsque nous les quittâmes, le jour où le Maître fut conduit à Béthar. Il était évident que personne ne s'était rendu à l'Aire depuis ce jour.

Chacun de nous prit son siège habituel et attendit les paroles du Maître. Mais celui-ci ne voulut pas ouvrir la bouche. Même la pleine lune accrochée au-dessus de nous, comme pour nous souhaiter la bienvenue, semblait rester suspendue aux lèvres du Maître.

Les cascades de montagne, roulant de surplombs en surplombs, remplissaient la nuit de leurs tumultueuses mélodies. De temps en temps, le hullement d'une chouette, ou les notes cassées d'un chant de grillon perçaient jusqu'à nos oreilles.

Longtemps avons-nous attendu en silence haletant que le Maître levât la tête, et ouvrît ses yeux mi-fermés, et commençât à nous parler en cette guise :

Mirdad : Dans la tranquillité de cette nuit, Mirdad voulait vous faire entendre les chants de la nuit. Prêtez l'oreille au chœur de la nuit. Car en vérité la nuit est un chanteur sans pareil.

Venant des plus sombres crevasses du passé; des plus lumineux castels du futur; des pinacles des cieux et des entrailles de la terre, les voix de la nuit jaillissent et s'élancent vers les extrémités les plus éloignées de l'univers. En ondes puissantes, elles roulent et tourbillonnent autour de vos oreilles. Débarrassez bien vos oreilles pour pouvoir bien les entendre.

Ce que le jour affairé efface nonchalamment, la nuit peu pressée le rétablit par magie fugitive. Est-ce que la lune et les étoiles ne sont pas cachées dans l'éclat du jour ? Ce que le jour fait se noyer de trompe-l'œil en méli-mélo, la nuit le chante au loin en extase harmonieuse. Même les rêves des herbes font gonfler le chœur de la nuit :

*Prêtez l'oreille aux sphères:
Lorsqu'elles tournent dans les cieux
Entendez-les chanter des berceuses
Pour le bébé géant assoupi
Dans un berceau de sables mouvants,
Pour le roi en haillons de pauvre,*

*Pour l'éclair tenu enchaîné,
Pour le dieu emmailloté de langes.*

*Entendez la terre, toujours en travail,
Tétant, construisant, épousant, enterrant.
Les bêtes sauvages dans la forêt rôdant,
Grondant, hurlant, déchirant, déchirées ;
Rampeurs poursuivant leur route ;
Insectes bourdonnant en chants mystiques ;
Oiseaux récitant dans leurs rêves
Des histoires de prairies, des chansons de ruisseaux ;
Arbres et arbustes et tout ce qui respire
Buvant à longs traits la vie dans des coupes de mort.*

*Venant du sommet et de la vallée,
Du désert et de la mer ;
De l'air et du sous-sol
Jaillit en roulant le défi au Dieu voilé de temps.*

*Entendez les mères du monde,
Comme elles pleurent, comme elles se lamentent ;
Et les pères du monde,
Comme ils gémissent, comme ils grognent.
Entendez leurs fils et leurs filles courir
Vers la violence pour la fuir,
Méprisant Dieu et maudissant le destin.
Feignant l'amour et respirant la haine,
Buvant l'ardeur et transpirant de craintes,
Semant des sourires et récoltant des larmes,
Excitant de leur sang cramoisi
La furie du flot qui se rassemble.*

*Entendez leurs ventres affamés se crispier,
Et leurs paupières gonflées cligner,
Et leurs doigts desséchés cherchant à tâtons
La carcasse de leur espoir ;
Et leur cœur se distendre et craquer
Tas sur tas, et pile sur pile.*

*Entendez les engins ennemis gronder,
Et les hautaines cités s'écrouler,
Et les puissantes citadelles
Sonner leur propre glas funèbre ;
Et les monuments d'antan
S'éclabousser dans des mares de boue et de sang.*

Entendez les prières du juste

*S'harmoniser avec les cris de plaisir,
Et le babil ingénu de l'enfant
Entonner avec un commérage acerbe,
Et le sourire rougissant de la jeune fille
Gazouiller avec la perfidie de la fille de joie,
Et le ravissement du brave
Fredonner les noirceurs du fripon.*

*Dans chaque tente et hutte de chaque tribu et clan
La nuit claironne l'hymne de combat de l'homme.*

*Mais la nuit, cette sorcière, mélange bien les berceuses,
Les défis, les hymnes de combat et tout le reste
En un chant trop subtil pour l'oreille,
Un chant si vaste, si infini d'étendue,
Si profond de tonalité, si doux de refrain
Que même les chœurs et symphonies des anges
Sont en comparaison du bruit et du bavardage.
C'est le chant de triomphe du vainqueur.*

*Les montagnes qui somnolent dans le giron de la nuit,
Les déserts qui se souviennent avec leurs dunes,
Les profondeurs qui somnambulent, les étoiles qui vagabondent,
Les habitants des cités des morts,
La Sainte Triade et l'omnivolonté
Saluent et acclament l'homme vainqueur.
Heureux ceux qui ont des oreilles pour entendre.*

*Heureux ceux qui, seuls dans la nuit,
Se sentent calmes, profonds et larges comme la nuit ;
Dont les visages ne sont pas frappés dans le noir par les fautes
Qu'ils ont perpétrées dans le noir ;
Dont les paupières ne picotent pas des larmes
Qu'ils ont fait couler à leurs semblables ;
Dont les mains ne démangent pas de méfaits et d'avidité ;
Dont les oreilles ne sont pas assiégées des sifflements de leurs envies ;
Dont les pensées ne sont pas mordues par leurs pensées ;
Dont le cœur n'est pas une ruche pour toutes sortes d'émotions
Qui pullulent sans fin de tous les coins du temps ;
Dont les peurs ne percent pas de tunnels dans leur cerveau ;
Qui peuvent dire fièrement à la nuit : « Révèle-nous au jour »,
Et dire au jour: « Révèle-nous à la nuit ».
Oui, trois fois heureux sont ceux qui, s'ils sont seuls avec la nuit,
Se sentent aussi bien accordés, aussi tranquilles, aussi infinis que la nuit.
A eux seuls s'adresse la nuit qui chante le chant du vainqueur.*

Si vous voulez faire face à la calomnie du jour la tête haute et l'œil éclairé de foi, hâtez-vous de gagner l'amitié de la nuit.

Soyez les amis de la nuit. Nettoyez à fond votre cœur dans votre propre sang de vie et placez-le dans le cœur de la nuit. Confiez à son sein vos aspirations nues, et immolez à ses pieds vos ambitions, à l'exception de l'ambition d'être libre grâce à la sainte compréhension. C'est alors que vous serez invulnérables à tous les traits du jour, et que la nuit portera pour vous témoignage devant les hommes qu'en vérité vous êtes vainqueurs.

*Bien que des jours fiévreux vous jettent de ci-de là,
Et que des nuits sans étoiles vous enveloppent de leur ombre,
Et que vous soyez jetés aux carrefours du monde,
Sans traces ni empreintes pour montrer la voie.
Pourtant vous ne craignez ni homme ni circonstance,
Et vous n'aurez aucune ombre de doute
Que les jours et les nuits, ainsi que les hommes et les choses
Vous rechercherez tôt ou tard et vous implorerez humblement
De les diriger.
Car vous avez acquis la confiance de la nuit.
Et celui qui a acquis la confiance de la nuit
Peut facilement commander le jour qui vient.*

*Prêtez l'oreille au cœur de la nuit,
Car en lui bat le cœur du vainqueur.*

Si j'avais des larmes, je les offrirais cette nuit à chaque étoile scintillante et à chaque tache de poussière; à chaque ruisseau roucoulant et à chaque sauterelle verte bruissante ; à chaque violette exhalant dans l'air son âme odorante; à chaque vent sifflant ; à chaque mont et à chaque vallée ; à tout arbre et à tout brin d'herbe ; à toutes la paix et la beauté éphémères de cette nuit, je leur déverserais mes larmes en tant qu'excuses pour l'ingratitude et l'ignorance sauvage des hommes.

Car les hommes, les conscrits de l'odieux « denier », s'affairent au service de leur seigneur, trop affairés pour prêter attention à une quelconque voix ou volonté, à l'exception de leur propre voix et volonté.

Et terrible est l'occupation du seigneur des hommes. Elle consiste à transformer leur monde en un abattoir où ils sont les bouchers et la viande de boucherie. C'est ainsi qu'enivrés de sang frais, les hommes massacrent les hommes en croyant que celui qui tue hérite plus de toutes les parts de ceux qu'il a tués à toutes les extrémités de la terre et de la libéralité des cieux.

Malheureuses dupes! Un loup est-il jamais devenu un agneau en mettant en lambeaux un autre loup ? Un serpent est-il jamais devenu une colombe en écrasant et en dévorant ses semblables ? Un homme, en tuant d'autres hommes, a-t-il jamais hérité ne serait-ce que de leurs joies sans leurs peines ? Une oreille, en bouchant d'autres oreilles, est-elle devenue mieux accordée aux harmonies de la vie ? Ou un œil, en arrachant d'autres yeux, est-il devenu plus sensible aux émanations de la beauté ?

Existe-t-il un homme, ou une armée d'hommes, qui puisse épuiser les bénédictions d'une seule heure, qu'elle soit de pain et de vin, qu'elle soit de lumière et de paix ? La terre ne donne pas naissance à plus qu'elle ne peut nourrir. Les cieux ne sollicitent pas, ni ne dérobent la subsistance de leur progéniture.

Ils mentent, ceux qui disent aux hommes : « *Si vous voulez avoir votre suffisance, tuez et héritez de ceux que vous tuez* ». Comment pourra-t-il prospérer sur les larmes et le sang et les douleurs des hommes, celui qui n'a pas pu prospérer sur leur amour, et sur le lait et le miel de la terre, et sur les profondes tendresses des cieux ?

Ils mentent, ceux qui disent aux hommes : « *Chaque nation pour soi* ». Comment un mille-pattes pourrait-il jamais avancer d'un pouce si chaque patte devait avancer dans une direction contraire aux autres, ou faire obstacle à l'avancement des autres, ou comploter la destruction des autres ? L'humanité n'est-elle pas un monstrueux mille-pattes, dont les nombreuses pattes sont les nations ?

Ils mentent, ceux qui disent aux hommes : « *Gouverner est un honneur, être gouverné une honte* ». Est-ce qu'un meneur d'âne n'est pas mené par la queue de son âne ? Est-ce qu'un geôlier n'est pas enchaîné aux emprisonnés ? En vérité l'âne conduit son meneur ; le gibier de potence emprisonne son geôlier.

Ils mentent, ceux qui disent aux hommes : « *La course est aux plus rapides, le droit aux plus puissants* ». Car la vie n'est pas une compétition de muscle et de carrure. Les infirmes et les estropiés arrivent bien souvent au but avant les autres. Et même un moucheron abat parfois un gladiateur.

Ils mentent, ceux qui disent aux hommes que le mal ne peut être redressé que par le mal. Un mal superposé à un autre mal ne fera jamais un bien. Laissez le mal isolé, et il travaillera à sa propre défaite.

Mais les hommes sont crédules pour toute la philosophie de leur seigneur. Le denier et ses harpagons, ils les croient pieusement et obéissent fidèlement à leurs plus extravagantes lubies. Tandis que la nuit qui chante et annonce la délivrance — et jusqu'à Dieu lui-même — ils ne les croient ni ne les remarquent. Et vous, compagnons, ils vont vous ranger soit parmi les fous ou parmi les imposteurs.

Ne soyez pas blessés par l'ingratitude et la moquerie blessante des hommes ; mais œuvrez avec un amour et une patience inépuisable à leur délivrance d'eux-mêmes et du déluge de feu et de sang qui viendra bientôt sur eux.

Il est temps que les hommes soient empêchés de massacrer les hommes. Le soleil et la lune et les étoiles sont de toute éternité dans l'attente d'être vus et entendus et compris, l'alphabet de la terre dans l'attente d'être déchiffré ; les grandes voies de l'espace, d'être traversées ; le fil emmêlé du temps, d'être démêlé ; le parfum de l'univers, d'être inhalé ; les catacombes de la douleur, d'être démolies ; le repaire de la mort, d'être mis à sac ; le pain de la compréhension, d'être goûté ; et l'homme, le Dieu sous les voiles, d'être dévoilé.

Il est temps que les hommes soient empêchés de rançonner les hommes et que leurs rangs soient unifiés pour mener à bien la tâche commune. Immense est la tâche, mais douce la victoire. Tout le reste n'est en comparaison que trivialité et vacuité.

Oui, il est temps. Mais peu nombreux seront ceux qui en tiendront compte. Les autres devront attendre un autre appel — une autre aurore.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

De l'œuf primordial

Mirdad : Dans la tranquillité de cette nuit, Mirdad voudrait vous faire méditer sur l'œuf primordial.

L'espace et tout ce qui s'y trouve est un œuf dont la coquille est le temps. C'est l'œuf primordial.

Enveloppant cet œuf, comme l'air enveloppe la terre, se trouve Dieu évolué, le Macro-Dieu, la vie non incarnée, infinie et ineffable.

Enveloppé dans cet œuf se trouve Dieu involué, le Micro-Dieu, la vie incarnée, qui est de même infinie et ineffable.

Bien que sans dimensions comme l'entendent les mesures humaines, l'œuf primordial possède toutefois des bornes. Bien que n'étant pas infini en soi, il est bordé de chaque côté par l'infini.

Toutes choses et tous êtres de l'univers ne sont rien de plus que des œufs d'espace-temps enfermant le même Micro-Dieu, mais à divers stades de développement. Le Micro-Dieu qui est dans l'homme a une plus grande expansion spatio-temporelle que le Micro-Dieu qui est dans l'animal ; et celui qui est dans l'animal a une plus grande expansion que celui qui est dans la plante, et ainsi de suite en descendant l'échelle de la création.

Les innombrables œufs qui représentent toutes les choses et tous les êtres, visibles et invisibles, sont disposés de telle manière dans l'œuf primordial que le plus vaste en expansion contient celui qui le suit immédiatement, avec des espaces intermédiaires, jusqu'au plus petit œuf qui est le noyau central enfermé dans l'espace et le temps infinitésimaux.

Un œuf à l'intérieur d'un œuf, à l'intérieur d'un œuf, défiant les nombres humains, et fécondés tous par Dieu — voilà l'univers, chers compagnons.

Cependant je sens bien que mes paroles sont trop difficiles à saisir pour votre esprit, et je voudrais bien les transformer en échelons solides et sûrs, si des paroles n'ont jamais été rendues de solides et sûrs échelons de l'échelle qui conduit à la compréhension parfaite. Accrochez-vous à plus que des paroles et à plus que votre esprit, si vous voulez atteindre les hauteurs et profondeurs et largeurs que Mirdad voudrait vous faire atteindre.

Les paroles, au mieux, sont des éclairs qui révèlent les horizons ; elles ne sont pas des moyens d'arriver à ces horizons ; encore moins sont-elles ces horizons. C'est pourquoi, lorsque je vous parle de l'œuf et des œufs, et du Macro-Dieu et du Micro-Dieu, ne vous en tenez pas à la

lettre, mais suivez l'éclair. Vous trouverez en mes paroles des ailes puissantes pour soutenir votre compréhension défaillante.

Considérez la nature tout autour de vous. Ne la trouvez-vous pas construite sur le principe de l'œuf ? Oui, dans l'œuf vous devez trouver la clef de toute la création.

Un œuf, est votre tête, votre cœur, votre œil. Un œuf, est chaque fruit et chaque graine en provenant. Un œuf, est une goutte d'eau et chaque semence de toute créature vivante. Et les innombrables orbites qui tracent leurs courbes mystiques sur la face des cieux — ne sont-elles pas toutes des œufs contenant la quintessence de la vie — le Micro-Dieu — en différents stades de développement ? La vie entière n'est-elle pas constamment en train de percer la coquille de son bec et de retourner dans un œuf ?

Miraculeux en vérité, et continu est le processus de création. Le cours de la vie allant de la surface de l'œuf primordial à son centre, et du centre à la surface se déroule sans interruption. Alors qu'il prend son expansion dans le temps et l'espace, le Micro-Dieu situé dans le noyau central passe d'œuf en œuf, du plus bas niveau de vie au plus élevé, le plus bas étant le moins développé dans le temps et l'espace, et le plus haut le plus développé, et le temps requis pour le passage d'un œuf à un autre variant d'un clin d'œil dans certains cas à un éon dans d'autres. Et ainsi va le processus jusqu'à ce que la coquille de l'œuf primordial soit percée, et que le Micro-Dieu émerge en tant que Macro-Dieu.

Ainsi la vie est un développement, une croissance et un progrès, mais non pas comme les hommes ont coutume de parler de croissance et de progrès. Car la croissance est pour eux une accumulation de masse, et le progrès une avancée. Alors que la croissance est une expansion sphérique dans le temps et l'espace, et que le progrès est un mouvement qui s'effectue également dans toutes les directions: en arrière aussi bien qu'en avant, en bas et de côté comme vers le haut. La croissance ultime est donc le dépassement de l'espace ; et le progrès ultime est dépassement du temps, pour fusionner alors en Macro-Dieu et atteindre sa liberté par rapport aux liens du temps et de l'espace, ce qui est la seule liberté digne de ce nom. Telle est la destinée fixée à l'homme.

Pesez bien ces paroles, ô moines. A moins que votre propre sang ne s'en imbibe avec délectation, vos efforts pour vous libérer, et les autres, sont appelés à ajouter plus de maillons à vos chaînes et aux leurs. Mirdad voudrait vous faire comprendre que vous pouvez aider tous ceux qui cherchent à comprendre. Mirdad voudrait que vous soyez libres afin que vous puissiez conduire à la liberté la race de ceux qui languissent de vaincre et d'être libres. C'est pourquoi il précisera encore plus ce principe de l'œuf, en particulier pour ce qui concerne l'homme.

Tous les ordres d'existence au-dessous de l'homme sont enfermés dans des œufs-groupes. Ainsi, il y a pour les plantes autant d'œufs que d'espèces de plantes ; les plus évoluées contenant toutes celles qui le sont moins. Il en va ainsi des insectes, des poissons et des mammifères; toujours les ordres plus évolués contiennent tous les ordres de vie qui leur sont inférieurs jusqu'en bas vers le noyau central.

De même que le jaune et le blanc à l'intérieur de l'œuf ordinaire servent à nourrir et à faire croître l'embryon de poulet qui s'y trouve, de même les œufs contenus dans un œuf déterminé servent à nourrir et à développer le Micro-Dieu qui s'y trouve.

Dans chaque ovule successif, le Micro-Dieu trouve un aliment spatio-temporel légèrement différent de celui qui lui a été fourni dans l'ovule précédent. D'où la différence d'expansion spatio-temporelle. Diffus et amorphe dans le gaz, il devient plus concentré et commence à prendre forme dans le liquide ; tandis que dans le minéral il adopte une forme définie et une fixité qui restent constamment dénuées d'attributs de vie quelconques, tels qu'ils se manifestaient dans les formes plus élevées. Dans le végétal, il prend une forme avec la capacité de croître, de se multiplier et de ressentir. Dans l'animal il ressent, et se déplace, et se propage, possède une mémoire et des rudiments de pensée. Mais en l'homme, en plus de tout cela, il acquiert une personnalité et l'aptitude à contempler, à s'exprimer et à créer. Sans contredit, la création de l'homme, en comparaison de celle de Dieu, est comme un château de cartes construit par un enfant, par rapport à un temple glorieux ou à un palais merveilleux construit par un maître-architecte. Pourtant il s'agit tout autant de création.

Chaque homme devient un œuf individuel, le plus évolué intégrant le moins évolué, plus tous les œufs animaux, végétaux et inférieurs jusqu'au noyau central. Alors que le plus évolué — le vainqueur — contient tous les œufs humains et moins qu'humains.

La taille de l'œuf contenant un homme est mesurée par la largeur des horizons d'espace-temps de cet homme. Alors que la conscience du temps d'un homme n'embrasse pas plus que le bref intervalle de son enfance jusqu'à l'heure présente, et que ses horizons d'espace ne s'étendent pas au-delà de ce que son œil peut atteindre, les horizons d'un autre homme englobent des passés immémoriaux et des futurs éloignés, et des lieues d'espace encore non parcourues par son œil.

L'aliment fourni à tous les hommes pour leur développement est le même ; mais leur capacité d'absorber et d'assimiler n'est pas la même ; car ils n'ont pas percé hors du même œuf au même moment et au même lieu. D'où la différence de leur expansion spatio-temporelle; et d'où le fait que l'on ne saurait trouver deux hommes exactement semblables.

De la même table, si richement et si prodigieusement dressée devant tous les hommes, l'un se régale de la pureté et de la beauté de l'or, tandis que l'autre se régale de l'or lui-même et a toujours faim. Un chasseur, voyant un chevreuil, est poussé à le tuer et à le consommer. Un poète, voyant le même chevreuil, est emporté comme sur des ailes dans des espaces et des temps dont le chasseur ne rêve jamais. Micayon, qui vit dans la même Arche que Shamadam, rêve de liberté ultime et du sommet de détachement des liens du temps et de l'espace; tandis que Shamadam continue à s'emberlificoter d'amarres de temps et d'espace toujours plus longues et plus fortes. En vérité, Micayon et Shamadam, bien qu'au coude à coude, sont bien éloignés. Micayon contient Shamadam ; mais Shamadam ne contient pas Micayon. C'est pourquoi Micayon peut comprendre Shamadam, mais Shamadam ne peut pas comprendre Micayon.

La vie d'un vainqueur est en contact de tous côtés avec la vie de tout homme ; car elle contient la vie de tout homme. Alors que la vie de personne ne touche la vie du vainqueur. Au plus

simple des hommes, le vainqueur apparaît comme le plus simple des hommes. Aux grandement évolués, il apparaît comme grandement évolué. Mais il y a toujours des côtés de lui qu'aucun homme, sinon un vainqueur, ne peut jamais percevoir et comprendre. D'où sa solitude et son sentiment d'être dans le monde sans pour autant être de ce monde.

Le Micro-Dieu ne saurait être confiné. Il est toujours à l'œuvre en vue de son propre détachement de l'emprisonnement du temps et de l'espace, utilisant une intelligence qui dépasse de loin celle de l'homme. Dans les êtres inférieurs, les hommes l'appellent « *instinct* ». Dans les hommes ordinaires, ils l'appellent « *raison* ». Chez les hommes supérieurs, ils le nomment « *sens prophétique* ». Il est tout cela et beaucoup plus que cela. Il est ce pouvoir sans nom que certains ont nommé à bon escient « *le Saint-Esprit* », et que Mirdad appelle « *l'esprit de la sainte compréhension* ».

Le premier Fils de l'Homme qui a percé la coquille du temps et franchi la borne de l'espace est à bon droit appelé le Fils de Dieu. Sa compréhension de sa déité est justement appelée « *Saint-Esprit* ». Mais soyez certains que vous aussi êtes fils de Dieu, et qu'en vous aussi se trouve le Saint-Esprit qui fraie sa voie. Travaillez avec lui et jamais contre lui.

Mais tant que vous n'avez pas percé la coquille du temps et franchi la borne de l'espace, que personne ne dise : « *moi je suis Dieu* ». Dites plutôt : « *Dieu est moi* ». Cela, gardez-le bien à l'esprit de peur que l'arrogance et les vaines imaginations ne corrompent votre cœur et ne militent contre le travail du Saint-Esprit à l'intérieur de vous. Car la plupart des hommes travaillent contre le travail du Saint-Esprit, et ainsi retardent leur libération finale.

Pour conquérir le temps, vous devez combattre le temps avec le temps. Pour vaincre l'espace, vous devez laisser l'espace avaler l'espace. Jouer à l'hôte bienveillant pour l'un et l'autre, c'est rester prisonnier des deux, et l'otage des interminables bouffonneries du bien et du mal.

Ceux qui ont trouvé leur destin et aspirent à le réaliser ne perdent pas de temps à dorloter le temps, ni leurs pas pour emboîter celui de l'espace. En une seule brève durée de vie, ils peuvent parcourir des éons et annihiler des étendues stupéfiantes. Ils n'attendent pas que la mort les fasse passer dans l'œuf qui suit le leur; ils sont assurés que la vie les aidera à percer les coquilles de nombreux œufs en même temps.

Pour cela vous devez être dépossédés de tout, afin que le temps et l'espace ne puissent avoir prise sur votre cœur. Plus vous possédez, plus vous êtes possédés. Moins vous possédez, moins vous êtes possédés.

Oui, dépossédez-vous de tout sauf de votre foi, de votre amour et de votre aspiration à la libération par la sainte compréhension.

CHAPITRE TRENTE-CINQ

Des étincelles sur le chemin qui mène à Dieu

Mirdad : Dans la tranquillité de cette nuit Mirdad voudrait faire jaillir quelques étincelles sur votre chemin vers Dieu :

Évitez les querelles. La vérité est un axiome; elle n'a pas besoin de preuves. Quoi qu'il faille étayer d'arguments et de preuves est tôt ou tard démolé à coups de preuves et d'arguments. Prouver une chose, c'est prouver son contraire. Prouver son contraire, c'est la réfuter. Dieu n'a pas d'opposés. Comment allez-vous le prouver ou le réfuter ?

Pour être un conduit de la vérité, la langue ne doit jamais être un fléau d'armes, un crochet, une girouette, un acrobate, ou un égoutier. Parlez de façon à libérer les aphones. Soyez aphones pour vous libérer vous-mêmes.

Les mots sont des vaisseaux qui voguent sur les mers de l'espace et touchent de nombreux ports. Veillez à ce que vous y chargez; car après avoir accompli leur cours, ils déchargeront finalement leur cargaison à votre porte.

Ce que le balai est à la maison, la recherche de soi l'est au cœur. Balayez bien votre cœur. Un cœur bien balayé est une forteresse inexpugnable.

De même que vous vous nourrissez d'hommes et de choses, de même ils se nourrissent de vous. Soyez une nourriture saine pour les autres si vous ne voulez pas être empoisonnés.

Lorsque vous êtes dans le doute quant à la prochaine étape, restez immobiles. Ce que vous n'aimez pas ne vous aime pas. Aimez-le et laissez-le être, enlevant ainsi un obstacle de votre chemin.

La nuisance la moins supportable est de considérer chaque chose comme une nuisance. Faites votre choix: soit posséder toutes choses, ou rien du tout. Il n'y a pas de milieu possible. Chaque pierre d'achoppement est un avertissement. Lisez bien l'avertissement, et la pierre d'achoppement deviendra un repère.

Le droit est frère du tordu. L'un est un raccourci ; l'autre un chemin détourné. Soyez patients avec le tortueux. La patience est santé lorsqu'elle s'appuie sur la foi. Si elle n'est pas accompagnée par la foi, c'est de la paralysie.

Être, sentir, penser, imaginer, savoir — voici l'ordre des principales étapes dans le circuit de la vie humaine.

Gardez-vous de donner et de recevoir des louanges, même tout à fait sincères et méritées. Quant à la flatterie, soyez sourds et muets à ses serments insidieux.

Vous ne faites qu'emprunter tout ce que vous donnez tant que vous avez conscience de donner. En vérité vous ne pouvez rien donner qui soit à vous. Vous ne donnez aux hommes que ce que vous gardez en dépôt pour les hommes. Ce qui est à vous — et à vous seuls -vous ne pouvez pas le dépenser, même si vous le vouliez.

Restez en équilibre, et vous serez la norme et les échelles pour que les hommes se mesurent et se pèsent eux-mêmes.

Il n'existe ni pauvreté ni richesse. Il y a la manière d'utiliser les choses. Le véritable pauvre est celui qui fait mauvais usage de ce qu'il a. Le véritable riche est celui qui fait bon usage de ce qu'il a. Même une croûte de pain moisi peut être une richesse incalculable. Même un caveau rempli d'or peut être une pauvreté sans recours.

Lorsque de nombreuses routes convergent, n'hésitez pas sur celle qu'il faut suivre. Pour un cœur qui recherche Dieu, toutes les routes mènent à Dieu.

Approchez-vous avec déférence de toutes les formes de vie. Dans la moins importante est cachée la clef de la plus importante. Toutes les œuvres de la vie ont une portée — oui merveilleuse, incomparable et inimitable. La vie ne s'occupe pas d'inutiles bagatelles.

Pour sortir des ateliers de la nature, une chose doit être digne du soin aimant de la nature et de son art soigné au plus haut degré. N'est-elle pas au moins digne de votre respect ? Si moucherons et fourmis sont dignes de respect, combien vos prochains le sont-ils plus ?

Ne dédaignez personne. Il vaut mieux être dédaigné par chaque homme que dédaigner un seul homme. Car dédaigner un homme c'est dédaigner le Micro-Dieu qui est en lui. Dédaigner le Micro-Dieu en quiconque c'est le dédaigner en vous-mêmes. Comment parviendra-t-il jamais à son port, celui qui méprise son seul pilote vers ce port ?

Regardez en haut pour voir ce qui est en dessous. Regardez en bas pour voir ce qui est en haut. Descendez autant que vous montez ; sinon vous perdriez votre équilibre.

Aujourd'hui vous êtes des disciples. Demain vous serez des maîtres. Pour être de bons maîtres vous devez rester de bons disciples.

Ne cherchez pas à enlever les mauvaises herbes du mal dans le monde ; car même les mauvaises herbes font un bon compost.

L'ardeur mal dirigée tue trop souvent l'enthousiaste.

Des arbres élevés et massifs ne font pas à eux seuls une forêt. Il faut toujours un peu de broussailles et de lierre grim pant.

L'hypocrisie peut être tirée à couvert — pour un temps ; elle ne peut y être tenue à jamais, et ne peut non plus en être chassée en l'enfumant, et être exterminée.

Les noires passions croissent et prospèrent dans le noir. Donnez-leur la liberté de lumière si vous voulez diminuer leur progéniture.

Si sur mille hypocrites vous réussissez à en ramener un seul à la simple honnêteté, alors grand, en vérité, sera votre succès.

Dressez un phare allumé et n'allez pas appeler les hommes pour le voir. Ceux qui sont en manque de lumière n'ont pas besoin d'invitation à la lumière.

La sagesse est un fardeau pour les demi-sages comme l'est la folie pour les fous. Aidez le demi-sage à porter son fardeau et laissez le fou à lui-même ; le demi-sage peut lui en apprendre plus que vous.

Souvent vous trouverez votre chemin impraticable, sombre et solitaire. Ayez de la volonté et continuez votre pénible marche; et au détour de chaque tournant vous trouverez un nouveau compagnon.

Aucune route dans l'espace inviolé n'est encore inexplorée. Lorsque les traces de pas sont rares et distantes la route est sûre et droite, bien que difficile par endroits et solitaire.

Des guides peuvent montrer le chemin à ceux qui voudraient qu'on le leur indique; ils ne peuvent les forcer à le parcourir. Souvenez-vous que vous êtes des guides. Pour bien guider on doit être bien guidé. Fiez-vous à votre guide.

Beaucoup vont vous dire : « *Montrez-nous le chemin* ». Mais peu, trop peu, diront : « *Conduis-nous, nous t'en prions, sur le chemin* ».

Sur le chemin de la victoire ceux qui sont peu comptent plus que ceux qui sont beaucoup.

Rampez lorsque vous ne pouvez pas marcher. Marchez lorsque vous ne pouvez pas courir. Courez lorsque vous ne pouvez pas voler. Volez lorsque vous ne pouvez pas amener l'ensemble de l'univers à s'immobiliser à l'intérieur de vous.

Ce n'est pas une, ni deux, ni encore cent fois que vous devez relever l'homme qui trébuche en essayant de suivre votre voie. Continuez à le relever jusqu'à ce qu'il ne trébuche plus, en vous souvenant que vous aussi, vous avez jadis été des bébés.

Oignez votre cœur et votre esprit de pardon afin que vous puissiez faire des rêves oints.

La vie est une fièvre d'intensité variable et de sortes diverses en fonction de l'obsession de chaque homme ; et les hommes sont toujours en délire. Heureux sont ceux qui ont le délire de la sainte liberté qui est le fruit de la sainte compréhension.

Les fièvres des hommes sont transmutables. La fièvre de guerre peut être transmutée en fièvre de paix. La fièvre de prospérité thésaurisée, en une fièvre d'amour accumulé. Telle est l'alchimie de l'esprit que vous êtes appelés à pratiquer et à enseigner.

Prêchez la vie aux mourants, et aux vivants prêchez la mort. Mais à ceux qui aspirent à la victoire, prêchez la délivrance des deux.

Immense est la différence entre « tenir » et « être tenu ». Vous ne tenez que ce que vous aimez. Ce que vous haïssez vous tient. Évitez d'être tenus.

Plus d'une seule terre parcourt son orbite à travers les vides du temps et de l'espace. La vôtre est la plus jeune de la famille, et c'est un bébé très vigoureux.

Un mouvement immobile — quel paradoxe! Pourtant tel est le mouvement des mondes en Dieu.

Regardez les doigts de votre main si vous voulez savoir comment des choses inégales peuvent être égales.

La chance est le jouet des sages. Les fous sont les jouets de la chance.

Ne vous plaignez jamais de rien. Se plaindre de quelque chose c'est en faire un fouet pour le plaignant. Bien l'endurer c'est bien la fouetter. Mais la comprendre c'est en faire une servante fidèle.

Il arrive souvent qu'un chasseur poursuivant un chevreuil manque le chevreuil et tue un lièvre dont il ignorait totalement la présence. Un chasseur avisé dira en un tel cas : « *C'était en fait le lièvre que je poursuivais, et non le chevreuil. Et j'ai eu mon gibier.* » Visez bien, et tout résultat sera un bon résultat.

Ce qui vous arrive est à vous. Ce qui tarde à venir ne vaut pas la peine d'être attendu. Laissez-le dans l'attente.

Vous ne manquerez jamais un but, si ce que vous visez vous vise. Un but manqué est toujours un but atteint. Faites que votre cœur soit indéceptible.

La déception est un oiseau de proie éclos dans un cœur flasque et élevé sur les charognes de ses espoirs avortés.

Un espoir satisfait devient porteur de nombreux espoirs mort-nés. Gardez-vous de donner votre cœur en mariage à l'espoir si vous ne voulez pas le transformer en cimetière.

Un œuf sur cent de ceux qui ont été déposés par un poisson peut arriver à éclosion. Pourtant les quatre-vingt-dix-neuf autres ne sont pas gaspillés. La nature est si prodigue et si précisément dénuée de discrimination. Soyez de mêmes prodigues et précisément dénués de discrimination en semant votre cœur et votre esprit dans le cœur et l'esprit des hommes.

N'attendez pas de récompense pour le travail accompli. Le travail en soi est une récompense suffisante pour le travailleur qui aime son travail.

Souvenez-vous de la parole créatrice et de l'équilibre parfait. Ce n'est que lorsque vous aurez atteint cet équilibre grâce à la sainte compréhension que vous serez devenus des triomphateurs, et qu'alors vos mains collaboreront avec les mains de Dieu.

Puissent la paix et la tranquillité de cette nuit vibrer en vous jusqu'à ce que vous les plongiez dans la tranquillité et la paix de la sainte compréhension.

Ainsi ai-je enseigné à Noé.

Ainsi vous enseigné-je.

CHAPITRE TRENTE-SIX

Le Jour de l'Arche et son rituel

Le message du prince de Béthar sur la lampe vivante

Naronda : Depuis que le Maître était revenu de Béthar, Shama-dam était maussade et réservé. Mais lorsque le Jour de l'Arche approcha, il devint très animé et enjoué et prit personnellement en mains tous les complexes préparatifs, jusqu'au plus petit détail.

Comme le Jour de la Vigne, le Jour de l'Arche s'était étendu d'une simple journée à une semaine entière de festivités pleines d'entrain et de commerce alerte de toutes sortes de marchandises et de biens.

Parmi les nombreux rituels particuliers à ce jour, les plus importants sont: l'abattage d'un taureau offert en sacrifice, l'embrasement du feu sacrificiel, et l'allumage, avec ce feu, de la nouvelle lampe qui doit remplacer l'ancienne sur l'autel ; tout cela étant effectué par le Prieur en grande cérémonie devant le public, dont chacun va enfin allumer une chandelle à la nouvelle lampe, chandelle qui est ensuite éteinte et jalousement conservée comme talisman contre les mauvais esprits. A la fin des cérémonies il est d'usage que le Prieur prononce une allocution.

Les pèlerins du Jour de l'Arche, comme ceux du Jour de la Vigne, ne venaient que rarement sans quelques dons et présents d'une sorte ou d'une autre. Mais la majorité amenait des taureaux, des béliers et des boucs, apparemment destinés à être sacrifiés avec le taureau offert par l'Arche, mais en réalité destinés à s'ajouter au bétail de l'Arche, sans être abattus.

La nouvelle lampe est habituellement offerte par quelque prince ou magnat des Montagnes Neigeuses. Et comme on considère que c'est un grand honneur et privilège de faire ce présent, et comme les prétendants sont nombreux, la coutume était établie de tirer l'élu de chaque année au sort, à la clôture des festivités de l'an précédent. Les princes et magnats rivalisaient de zèle et de dévotion, chacun essayant que sa lampe éclipse toutes les précédentes en prix, en beauté de conception et richesse d'artisanat.

Le sort, pour la lampe de cette année, était tombé sur le prince de Béthar. Et tous attendaient de contempler le nouveau trésor; car le prince était renommé pour sa prospérité à main ouverte ainsi que pour sa ferveur envers l'Arche.

La veille de ce jour, Shamadam nous appela, ainsi que le Maître, dans sa cellule et nous parla ainsi, s'adressant plus au Maître qu'aux autres :

Shamadam : Demain est un jour saint; et il nous incombe à tous de le garder saint. Quelles qu'aient été les querelles du passé, enterrons-les ici et maintenant. L'Arche ne doit pas être amenée à ralentir son pas, ni à diminuer son ardeur. Et que Dieu nous préserve qu'elle soit mise à l'arrêt.

Je suis le Prieur de cette Arche. A moi appartient le devoir difficile de commander. A moi revient le droit confié de fixer la trajectoire. Ce devoir et ce droit m'ont échu par succession, comme ils écherront certainement à l'un de vous lorsque je serai mort et enterré. Comme j'ai attendu mon heure, attendez la vôtre.

Si j'ai fait du tort à Mirdad, qu'il me pardonne mes torts.

Mirdad : Tu n'as pas fait de tort à Mirdad ; mais tu as fait très grièvement tort à Shamadam.

Shamadam : Shamadam n'est-il pas libre de faire du tort à Shamadam ?

Mirdad : Libre de mal agir ? Comme ces paroles-là sont vraiment incongrues ! Car mal agir, même à son propre égard, c'est devenir l'otage de son propre tort. Tandis que faire tort aux autres c'est devenir l'esclave de l'esclave. Ah, qu'il est lourd le poids du tort.

Shamadam : Si je suis disposé à supporter mon tort, que peut te faire cela ?

Mirdad : Est-ce qu'une dent malade va dire à la bouche : « Que t'importe ma douleur si je suis disposée à l'endurer » ?

Shamadam : Ah, laisse-moi, laisse-moi seulement. Détourne de moi ta lourde main, et ne m'assomme pas de ta langue habile. Laisse-moi continuer à vivre le restant de mes jours comme je les ai vécus et œuvrés jusqu'à maintenant. Va construire ton arche ailleurs, mais laisse cette Arche tranquille. Le monde est assez vaste pour toi et pour moi, pour ton arche et pour la mienne. Demain, c'est mon jour. Écarte-toi et laisse-moi faire mon travail ; car je ne supporterai aucun obstacle de la part de quiconque d'entre vous.

Prenez garde. La vengeance de Shamadam est aussi terrible que celle de Dieu. Prenez garde. Prenez garde.

Naronda : Lorsque nous sortîmes de la cellule du Prieur, le Maître secoua doucement la tête et dit :

Mirdad : Le cœur de Shamadam est encore le cœur de Shamadam.

Naronda : Le lendemain, au grand plaisir de Shamadam, les cérémonies se déroulèrent ponctuellement et sans incidents fâcheux, jusqu'au moment où la nouvelle lampe devait être offerte et allumée.

A cet instant, un homme très grand et imposant, habillé de blanc, fut remarqué en train d'avancer du coude avec difficulté à travers la foule dense, se dirigeant vers l'autel. Immédiatement se répandit de bouche en bouche le murmure que cet homme était l'émissaire personnel du prince de Béthar qui transportait la nouvelle lampe ; et tous attendirent impatiemment de poser les yeux sur le précieux trésor.

Shamadam s'inclina très bas devant le messager en croyant, comme les autres, qu'il portait l'incalculable don de la nouvelle année. Mais l'homme, ayant dit quelque chose à voix basse

à Shamadam, tira un parchemin de sa poche et, après avoir expliqué qu'il s'agissait d'un message du prince de Béthar qu'il était personnellement chargé d'apporter, commença à lire :

« De l'ancien prince de Béthar à tous ses compagnons des Montagnes Neigeuses, assemblés en ce Jour dans l'Arche -paix et amour fraternel.

De ma fervente dévotion à l'Arche vous êtes tous des témoins vivants. Comme l'honneur de présenter la lampe pour cette année m'a échu, je n'ai épargné ni sagesse ni ressources pour faire en sorte que mon présent soit digne de l'Arche. Et mes efforts ont été bien récompensés. Car la lampe que ma richesse et l'adresse de mes artisans avaient finalement réalisée était véritablement une merveille à contempler.

Mais Dieu fut clément et doux, et ne voulut pas laisser sans abri ma pauvreté misérable. Car il m'a conduit depuis vers une lampe dont la lumière est étincelante et inextinguible, dont la beauté est incomparable et intarissable. Ayant contemplé cette lampe, j'ai été envahi de honte d'avoir toujours pensé que ma lampe avait quelque valeur que ce soit. C'est ainsi que je l'ai envoyée au tas d'ordures.

*C'est cette lampe vivante, qui n'est pas l'œuvre des mains, que je confie instamment à vous tous. Sur elle réjouissez vos yeux et d'elle allumez vos chandelles. Voyez, elle est à votre portée. Le nom qu'elle porte est **MIRDAD**. Puissiez-vous être dignes de cette lumière. »*

A peine le messager avait-il prononcé les derniers mots que Shamadam, qui se tenait à son côté, disparut soudainement, comme s'il était un fantôme. Le nom du Maître passa à travers l'immense assemblée comme une rafale de vent puissant à travers une forêt vierge. Tous désiraient voir la lampe vivante dont le prince de Béthar parlait de façon si séduisante dans son message.

Immédiatement on vit le Maître gravir les marches de l'autel pour faire face à la foule. Et instantanément la masse humaine mouvante devint un seul homme, attentif, ardent et alerte.

Alors le Maître parla, et dit :

Ainsi ai-je enseigné à Noé.

Ainsi vous enseigné-je.

CHAPITRE TRENTE-SEPT

Le Maître avertit la foule du déluge de feu et de sang,
montre le chemin d'évasion, et lance son Arche

Mirdad : Qu'attendez-vous de Mirdad ? Une lampe en or sertie de bijoux pour décorer l'autel ? Mais Mirdad n'est ni un orfèvre, ni un joaillier, mais il est un phare et un havre.

Ou bien cherchez-vous des talismans pour détourner le mauvais œil ? Certes, Mirdad a beaucoup de talismans, mais d'une autre espèce.

Ou bien cherchez-vous de la lumière pour que vous puissiez marcher chacun sur votre route dévolue ? Comme c'est vraiment étrange, en réalité ! Disposez-vous du soleil, de la lune, des étoiles, pour encore craindre de trébucher et de tomber ? Ce serait alors que vos yeux sont incapables de vous servir de guides ; ou alors que la lumière serait trop limitée pour vos yeux. Et qui d'entre vous s'en tirerait sans ses yeux ? Qui accuserait le soleil d'être parcimonieux ?

A quoi bon un œil qui empêche le pied de trébucher sur son chemin, mais laisse le cœur trébucher et saigner lorsqu'il tâtonne vainement pour trouver un chemin ?

A quoi bon la lumière qui déborde de l'œil, mais qui laisse l'esprit vide et non éclairé ?

Qu'attendez-vous de Mirdad ? Si c'est de voir cœurs et esprits baignés de lumière que vous souhaitez et réclamez à grands cris, alors en vérité vous ne réclamez pas en vain. Car mon souci c'est l'esprit et le cœur de l'homme.

Qu'avez-vous apporté comme offrande en ce jour, qui est un jour de glorieuse victoire ? Avez-vous amené boucs, et béliers et taureaux ? Comme il est bon marché, le prix que vous voudriez payer pour la délivrance ! Plutôt, comme est très bon marché la délivrance que vous voudriez acheter.

Ce ne serait pas une gloire pour un homme que de vaincre une chèvre. En vérité c'est une grande honte pour quiconque d'offrir la vie d'une pauvre chèvre en rançon de la sienne propre.

Qu'avez-vous fait pour prendre part à l'esprit de ce jour, qui est un jour de foi non défaite et d'amour suprêmement justifié ?

Certes, vous avez bien accompli une multiplicité de rites, et marmonné de nombreuses prières. Mais le doute a accompagné chacun de vos mouvements et la haine a dit « *Amen* » à chaque prière.

N'êtes-vous pas ici pour célébrer la conquête du Déluge ? Comment pouvez-vous venir célébrer une victoire qui vous a laissés vaincus ? Car en maîtrisant ses propres profondeurs,

Noé n'a pas maîtrisé vos profondeurs, mais n'a fait qu'indiquer le chemin. Et voilà que vos profondeurs sont remplies de rage et de menace pour vous faire naufrager. Tant que vous n'avez pas triomphé de votre propre déluge, vous n'êtes pas dignes de ce jour.

Chacun de vous est un déluge, une arche et un capitaine. Et tant que vous n'avez pas atteint le jour où vous pouvez débarquer sur une terre fraîchement lavée et vierge, ne vous hâtez pas de célébrer la victoire.

Vous voudriez savoir comment il s'est fait que l'homme est devenu un déluge pour lui-même.

Lorsque la sainte volonté universelle a dissocié Adam en deux pour qu'il puisse se connaître lui-même et prendre conscience de son unicité avec l'Un, Adam est devenu mâle et femelle — un Adam mâle et un Adam femelle. C'est alors qu'il fut inondé de désirs qui sont la progéniture de la dualité — désirs si nombreux, de teintes si infinies, d'amplitude si grande, si dissolus et si prolifiques que jusqu'à ce jour l'homme a été une épave sur leurs flots. A peine une vague le soulève-t-elle à des hauteurs vertigineuses qu'une autre le tire vers le fond. Car ses désirs vont par paires comme lui-même est en paire. Et bien que deux contraires ne fassent en réalité que se compléter, cependant pour l'ignorant ils semblent aux prises et aux mains et sans jamais vouloir déclarer ne serait-ce qu'un instant de trêve.

Tel est le déluge que l'homme est appelé à affronter heure par heure, jour après jour, tout au long de sa très longue et ardue vie double.

Tel est le déluge dont les puissantes sources jaillissent du cœur et vous balayent dans leur élan.

Tel est le déluge dont l'arc-en-ciel n'honorera pas votre ciel tant que votre ciel ne sera pas marié à votre terre et rendu comme un avec elle.

Depuis qu'Adam s'est semé en Ève, les hommes récoltent tornades et déluges. Lorsque des passions d'une certaine sorte prédominent, alors la vie des hommes est mise hors d'équilibre, et alors les hommes sont engloutis dans un déluge ou dans un autre afin qu'un équilibre s'établisse. Et jamais l'équilibre ne sera réglé tant que les hommes n'auront pas appris à faire une pâte de tous leurs désirs dans le pétrin de l'amour et n'en auront pas fait cuire le pain de la sainte compréhension.

Le déluge qui a recouvert la terre aux jours de Noé n'était pas le premier ni le dernier que l'humanité ait connu. Il a seulement placé une marque élevée dans la longue succession des déluges dévastateurs. Le déluge de feu et de sang qui est sur le point de surprendre la terre va certainement dépasser cette marque. Êtes-vous préparés à flotter, ou allez-vous être coulés ?

Hélas ! Vous êtes trop occupés à ajouter poids sur poids; trop occupés à droguer votre sang de plaisirs porteurs de douleur; trop affairés à tracer des routes qui ne vous conduisent nulle part; trop affairés à cueillir des semences dans les arrière-cours des magasins de la vie sans faire plus que jeter un coup d'œil par le trou de la serrure. Comment n'iriez-vous pas par le fond, ô mes épaves?

Vous, nés pour planer clans les airs, pour franchir l'espace sans limite, pour vaincre l'univers avec vos ailes, vous êtes vous-mêmes claquemuré dans des cages de commodés conventions et de croyances qui vous coupent les ailes, vous abîment la vue et vous pétrifient les nerfs. Comment allez-vous surmonter le déluge qui vient, mes épaves ?

Vous, images et ressemblances de Dieu, avez failli effacer la ressemblance et l'image. Votre stature divine, vous l'avez atrophiée jusqu'à ce que vous ne la reconnaissiez plus. Votre divine contenance, vous l'avez barbouillée de boue, et masquée de nombreux masques de clown. Comment allez-vous faire face au déluge que vous avez déclenché, mes épaves ?

A moins que vous ne fassiez attention à Mirdad, la terre ne sera jamais pour vous plus qu'une tombe, le ciel plus qu'un cercueil. Tandis que l'une avait été adaptée pour être votre berceau, et l'autre votre trône.

De nouveau je vous le dis, vous êtes le déluge, l'arche et le capitaine. Vos passions sont le déluge. Votre corps est l'arche. Votre foi est le capitaine. Mais, pénétrant tout, il y a votre volonté. Et surplombant le tout, il y a votre compréhension.

Assurez-vous que l'arche est étanche et en état de tenir la mer; mais ne gaspillez pas votre vie à cela seulement; sinon le moment de mettre à la voile ne viendra jamais, et à la fin vous, aussi bien que votre arche, pourriez et serez submergés sur place. Assurez-vous de la compétence et du calme du capitaine. Mais par-dessus tout apprenez à déceler les sources du déluge, et habituez votre volonté à les assécher une à une. Alors le déluge s'affaiblira certaine ment et finira par se dissiper.

Consume chaque passion avant qu'elle ne vous consume. Ne regardez pas dans la bouche d'une passion pour voir si elle a des crochets ou des mandibules couvertes de miel. L'abeille qui ramasse le nectar des fleurs ramasse aussi leur poison.

Ne scrutez pas non plus le visage d'une passion pour voir si elle est avenante ou laide. Plus avenante fut à Ève la face du serpent que ne le fut celle de Dieu.

Ne mettez pas non plus une passion sur la balance pour vérifier son poids. Qui comparerait le poids d'un diadème et celui d'une montagne ? Pourtant, en vérité, le diadème est bien plus lourd que la montagne.

Il y a des passions qui chantent des hymnes célestes le jour, mais sifflent et mordent et piquent sous le voile de la nuit ; des passions grasses et débordantes de joie qui se transforment rapidement en squelettes de chagrin ; des passions douces de regard et dociles de façons qui soudainement deviennent plus féroces que des loups, plus traîtres que des hyènes ; et des passions qui sentent meilleur qu'une rose tant qu'on les laisse seules, mais qui puent pire que des charognes et des putois dès qu'on les touche et qu'on les cueille.

Ne triez pas vos passions en bonnes et mauvaises, car c'est peine perdue. Les bonnes ne peuvent pas durer sans les mauvaises ; les mauvaises ne peuvent pas prendre racine hors des bonnes.

Unique est l'arbre du bien et du mal. Unique est son fruit. Vous ne pouvez pas connaître le goût du bien sans connaître immédiatement le goût du mal.

Le mamelon duquel vous aspirez le lait de vie est le même qui livre le lait de mort. La main qui vous berce dans le berceau est la même main qui creuse votre tombe.

Voilà, mes épaves, la nature de la dualité. Ne soyez pas assez vains et obstinés pour essayer de la changer. Ne soyez pas assez fous pour essayer de la couper par moitié afin que vous puissiez prendre la moitié que vous aimez et jeter l'autre de côté.

Voulez-vous être les maîtres de la dualité ? Ne la traitez ni comme bonne ni comme mauvaise.

Le lait de vie et de mort n'a-t-il pas tourné à l'aigre dans votre bouche ? Le temps n'est-il pas venu que vous vous rincez la bouche avec quelque chose qui ne soit ni bon ni mauvais parce que dépassant l'un et l'autre ? Le temps n'est-il pas venu pour vous de languir après le fruit qui n'est ni doux ni amer parce qu'il n'a pas cru sur l'arbre du bien et du mal ?

Voulez-vous être libres des griffes de la dualité ? Alors arrachez son arbre — l'arbre du bien et du mal — de votre cœur. Oui, tirez sa racine et sa branche Jour que la graine de la vie divine, la semence de la sainte compréhension qui est au-delà de tout bien et de tout mal, puisse germer et jaillir à sa place.

C'est un morne message que celui de Mirdad, dites-vous. Il nous dérobe le plaisir d'attendre le lendemain. Il nous rend témoins muets, désintéressés de la vie, alors que nous voudrions en être de bruyants contestataires. Car il est doux de contester, quel que soit le sujet en cause. Et il est doux de se lancer en chasse même si le gibier n'est rien de plus qu'un feu follet.

Ainsi dites-vous dans votre cœur, oubliant que votre cœur n'est pas le vôtre tant que les bonnes et mauvaises passions tiennent ses rênes.

Pour être maîtres de votre cœur, malaxez toutes vos passions — bonnes et mauvaises — dans l'unique pétrin de l'amour pour que vous puissiez les mettre au four de la sainte compréhension où toute dualité est unifiée en Dieu.

Cessez désormais de troubler un monde déjà trop troublé. Comment espérez-vous tirer de l'eau d'un puits où vous jetez continuellement toutes sortes de déchets et de boue ? Comment les eaux d'un étang seront-elles jamais claires et calmes si vous les troublez à chaque moment ?

Ne tirez pas de plans en vue du calme sur un monde troublé, de peur que vous ne tiriez des plans sur le trouble.

Ne tirez pas des plans en vue de l'amour sur un monde de haine, de peur que vous ne tiriez des plans sur la haine.

Ne tirez pas de plans en vue de la vie sur un monde mourant, de peur que vous ne tiriez des plans sur la mort. Le monde ne peut vous payer en nulle autre monnaie que la sienne, qui est une monnaie à deux faces.

Mais tirez des plans sur votre infini moi divin qui est si riche en compréhension pacifique.

Ne faites au monde aucune demande que vous ne vous feriez à vous-mêmes. Ne faites pas non plus de demandes à quiconque, que vous ne lui permettriez pas de vous faire :

Et qu'est-ce qui, si le monde entier vous l'accorde, vous aidera à vaincre votre déluge et à débarquer sur une terre exempte de douleur et de mort et jointe au ciel en éternel amour et paix de compréhension ? Est-ce la possession, la puissance, la gloire ? Est-ce l'autorité, le prestige et le respect ? Est-ce l'ambition couronnée de succès et l'espoir satisfait ? Mais chacun de ces derniers n'est qu'une source qui alimente votre inondation. Débarrassez-vous-en, mes épaves, débarrassez-vous, débarrassez-vous.

Soyez tranquilles pour pouvoir être clairs. Soyez clairs pour pouvoir clairement voir le monde. Lorsque vous verrez clairement à travers le monde, alors vous saurez combien celui-ci est très pauvre et sans pouvoir de vous donner ce que vous cherchez de liberté, de paix et de vie.

Tout ce que le monde peut vous donner est un corps, une arche dans laquelle voguer sur la mer de la vie dialectique. Et cela vous ne le devez à personne au monde. C'est le devoir de l'univers de vous le fournir et de l'entretenir. Le tenir en bon ordre et étanche pour affronter le déluge, aussi bien tenu et étanche que l'était l'arche de Noé ; y attacher les bêtes et les bien contrôler, comme Noé a attaché ses bêtes et les a parfaitement contrôlées — tel est votre devoir, et le vôtre seulement.

A voir une foi à l'œil vif et bien éveillée pour la mettre à la barre; une foi inébranlée dans la volonté universelle qui est votre guide vers les bienheureuses portes de l'Éden — voilà quelle est votre tâche, et la vôtre seulement.

- A voir une volonté intrépide comme capitaine; une volonté de triompher et de prendre part à l'arbre de vie de la sainte compréhension — tel est encore votre travail, et le vôtre seulement.
- La destination de l'homme, c'est Dieu. Aucune autre destination que celle-là n'est digne de sa peine. Qu'importe si la route est longue et jonchée de grains et de tempêtes ? Est-ce que la foi au cœur pur, à l'œil perçant ne restera pas debout dans les bourrasques et ne vaincra pas les tempêtes ?

Hâtez-vous. Car le temps consacré à louvoyer est un temps infesté de douleurs. Et les hommes, même les plus affairés, sont en fait des louvoyeurs.

Vous êtes tous des armateurs. Et vous êtes tous des marins. Telle est la tâche qui vous est assignée de toute éternité pour que vous puissiez voguer sur l'océan illimité qui est vous-mêmes et y découvrir cette harmonie inexprimable de l'existence dont le nom est Dieu.

Toutes choses doivent avoir un centre d'où rayonner et autour duquel orbiter. Si la vie — la vie de l'homme — est un cercle, et que la découverte de Dieu en est le centre, alors tout votre labeur doit être concentrique à ce point ; sinon ce serait du louvoyage, bien qu'il soit trempé de sueur cramoisie.

Mais comme le travail de Mirdad est de conduire l'homme vers son destin, regardez ! Mirdad a préparé pour vous une merveilleuse arche, une arche bien construite et bien commandée. Elle n'est pas en bois courbé et en poix ; elle n'est pas non plus pour les corbeaux, les lézards et les hyènes. Mais c'est une arche de sainte compréhension qui doit en fait être un phare pour tous ceux qui aspirent à surmonter. Son ballastage ne sera pas des jarres de vin et des pressoirs, mais des cœurs pleins à ras bord d'amour pour chaque chose et pour tout. Sa cargaison ne sera pas non plus des terres et des biens, ou de l'argent, de l'or et des bijoux, mais des âmes séparées de leur ombre et habillées de la lumière et de la liberté de la compréhension.

Qu'ils embarquent, ceux qui voudraient rompre leurs amarres de la terre ; et ceux qui voudraient être unifiés ; et ceux qui aspirent à se dépasser eux-mêmes — qu'ils montent à bord.

L'Arche est prête.

Le vent est favorable.

La mer est calme.

Ainsi ai-je enseigné à Noé.

Ainsi vous enseigné-je.

Naronda : Lorsque le Maître s'arrêta, un bruissement traversa l'assemblée jusque-là immobile, comme si elle avait retenu sa respiration tout au long du discours du Maître.

Avant de descendre les marches de l'autel, le Maître appela les Sept, demanda sa harpe, et avec leur accompagnement commença à chanter l'hymne de la Nouvelle Arche. La foule reprit la mélodie et, comme une onde puissante, se développa vers le ciel le doux refrain :

Dieu est ton capitaine, vogue, mon Arche !

ICI PREND FIN LA PARTIE DU LIVRE
QU'IL M'A ÉTÉ PERMIS DE PUBLIER
POUR LE MONDE.

QUANT AU RESTE,
L'HEURE N'EST PAS ENCORE
VENUE.

M.N.